

**Roman histoire vécue – Norbert et Tonia - Ou - Le fils naturel du comte de Monchavet. Un destin hors**

du commun – Auteur du roman Robert Lefebvre Adresse mail [robert.lefebvre20@orange.fr](mailto:robert.lefebvre20@orange.fr) Copiez l'adresse mail si ça ne fonctionne pas

Norbert a écrit l'histoire de sa vie sur des cahiers d'écoliers. Rien a été modifié.

[Retour page d'accueil](#) lien annuaireslocvacances

A lire « En html » lien <http://annuaireslocvacances.pagesperso-orange.fr/RNT.html>

---

---

## Résumé

Norbert, fils biologique d'un comte, naît en 1944, il connaît une enfance misérable dans un petit village près du château de son père biologique. Élevé par sa vraie mère et par un père violent qui ne l'aime pas, cela crée un grand manque d'affection chez Norbert qui se réfugie dans des rêves qui perturbent sa jeune vie d'enfant.

Tous les jeudis après midi Norbert et le comte de Monchavet marchent main dans la main dans les allées du château. Le comte ne peut lui avouer qu'il est son vrai père. Dans ses rêves Norbert pense que le comte est son vrai père. Ses rêves ne pouvant pas devenir réalité, Norbert a un comportement de sournois et de petit voyou dans son village.

Un jeudi après midi la cuisinière du château lui dévoile un grand secret, elle lui avoue qu'il est le fils du comte, Norbert fou de rage s'enfuit dans la forêt. Ce secret ne change rien car le comte ne peut lui avouer qu'il est son vrai père.

Norbert doit attendre dans sa quatorzième année pour qu'enfin le comte lui avoue qu'il est son fils. Il lui avoue ce secret car le père qui l'a élevé est décédé. Norbert ne profite pas longtemps de l'affection du comte de Monchavet, car il meurt d'une crise cardiaque quelques jours après lui avoir avoué qu'il est son vrai père. Sa mère foudroyée par la mort de l'homme qu'elle aime, elle rejette son fils. Norbert doit aller travailler chez son oncle qui est producteur de fraises.

Dans la ferme de son oncle il rencontre son premier amour, la jeune Françoise. Frustré de ne pouvoir être le jeune comte de Monchavet, il décide de partir à l'aventure pour s'offrir un autre destin. Il va dans une ville où il devient apprenti boulanger, maçon. Il rencontre Josiane son deuxième amour, elle lui fait connaître des voyous, des blousons noirs. Il devient chef d'une petite bande de jeunes, voleurs

de voitures.

Un jour il se fait arrêter et tombe sur un commissaire de police qui n'est autre que le père d'un de ses anciens camarades de classe avec qui il avait l'habitude de se battre. Il suit néanmoins ses conseils et se laisse porter sous son aile protectrice. Norbert prend de nouvelles résolutions afin d'orienter sa vie vers un vrai métier et fait des études pour en ressortir diplômé d'un CAP de plomberie. Il se trouve un travail dans Paris ainsi qu'un logement dans une chambre de bonne, il rencontre Elodie, son troisième grand amour et fille de la concierge qui lui présente un groupe d'amis étudiants anarchistes et révolutionnaires. Malheureusement ses nouveaux amis le font boire et l'engagent dans la drogue. Norbert se retrouve dans un hôpital, une consommation abusive d'alcool et de drogue le rendent malade.

Norbert quitte Paris, ses rêves l'engagent vers la mer, il se retrouve à Menton. Dans cette ville des policiers le trouvent dans un léger coma et ils le conduisent à l'hôpital. Un médecin de l'hôpital l'envoie à l'hôpital psychiatrique de Nice. Ne comprenant pas trop bien son affectation dans un hôpital psychiatrique, il se montre un peu brutal envers le personnel soignant.

Il rencontre Tonia, une belle jeune femme brune de dix-huit ans, elle est magnifique avec ses yeux légèrement bridés. Tonia lui apprend qu'elle est la fille du prince Alexandre Anatoliévna Antipova. Son père est un homme d'affaire qui travaille pour la mafia, il a été colonel dans l'armée rouge. Le prince Alexandre l'invite à vivre chez lui, dans sa villa près de Sospel. Norbert est beaucoup aimé dans cette famille, Tonia devient sa fiancée. Après quelques mois passés dans cette famille, Norbert perd la mémoire et s'enfuit. Il se retrouve à San Remo sur une place où il rencontre Lisa. Son père est saltimbanque, il chante et fait des numéros de cirque avec ses deux enfants pour gagner sa vie.

La jeune Lisa éprise du jeune Norbert qui est très beau, veut qu'il devienne son fiancé. Norbert sent que quelque chose ne va pas dans sa vie et il refuse de s'engager dans cet amour. Sa mémoire lui revient très lentement, il voit des images de sa belle Tonia qui lui apparaît le jour et la nuit. Lisa est perturbée par ses rêves et son père demande à Norbert de partir.

Norbert part pour Marseille où il rencontre Nicole une prostituée, elle lui demande de devenir son protecteur en attendant que son julo sorte de prison. Il retrouve la mémoire et retourne vivre dans sa

famille à Sospel. Tonia le retrouve après avoir été très malade de cette séparation, ensemble  
ils vivent  
un grand amour, ils inventent la planète Antoniares pour s'engager dans un amour éternel.

\* \* \* \* \*

Chapitre 1 " Norbert - De l'enfance à l'adolescence".

Chapitre 2 La prison, l'asile.

Chapitre 3 - Une nouvelle famille

Chapitre 4 - Le départ, le Néant.

Chapitre 5 - Papa Alexandre

Chapitre 6 (retour à la vie normale)

Chapitre 7 (dans les jardins de l'enfer)

Chapitre 8 (mon ami Norbert)

Chapitre 1 – Norbert « de l'enfance à l'adolescence". "page 1 "

Comme tous les jeudis après-midi, le Comte de Monchavet m'attendait à la grille d'entrée de  
son  
château. Nous partions ensemble pour une très longue promenade à travers champs et forêts.

En

cette année, mai 1953, je venais d'avoir huit ans, et un événement très important allait  
bouleverser  
ma triste vie.

De mes parents, je ne reçus jamais ni amour ni affection. Je n'avais que huit ans, mais il me  
semblait

souvent que j'étais bien plus âgé. Personne dans ce monde ne peut choisir sa famille, ni le  
milieu

dans lequel il sera amené à passer son existence. Je vécus les quatorze premières années de  
ma vie

comme un cauchemar. Je suis né en 1944, dans une petite ville proche de Paris, après cinq  
frères et  
soeurs.

J'étais un fardeau pour ma mère, c'était une femme accablée de travail et d'enfants.

Le mari de ma mère n'était qu'un pauvre homme, un de ces ouvriers désœuvrés qui  
méprisait la

société dans laquelle il vivait si misérablement, sans l'espoir de voir un jour changer sa  
situation.

J'ai grandi au milieu d'eux, dans un petit village perdu dans la grande campagne, entouré de  
champs,

de cultures et de petites forêts de chênes, de bouleaux et de  
châtaigniers.

## Page 2. Chapitre 1

Dans ce magnifique environnement, mon enfance ne fut pour moi que misère et désolation.

Un bourgeois du village louait à mes parents une maison, sale, dégoûtante d'humidité, sans aucun confort, pas même l'eau courante, que nous devions aller chercher au lavoir municipal, là où des femmes lavaient leur linge. Pourtant, dans ce même lieu, un être humain m'aimait. Il y avait pour moi un lieu presque magique près de chez moi, et c'était la demeure du comte de Monchavet. Dans mon village, on l'appelait "le château des Trois fontaines". Le comte m'emmenait régulièrement visiter son immense domaine, mais il ne me parlait que rarement. Je sentais que le comte me cachait quelque chose d'important.

Fréquemment, j'avais l'impression que le châtelain désirait me confier un lourd secret qui le faisait souffrir. Ma main fortement serrée dans la sienne, cela représentait pour moi des montagnes d'affection. J'aimais regarder son beau et noble visage d'un homme ayant atteint la cinquantaine, mais qui n'était pas usé comme celui de tous les gens que je connaissais.

Le comte passait ses journées à parcourir ses terres en voiture ou à pied, à rendre visite aux fermiers qui travaillaient durement pour lui. L'épouse du comte, la comtesse de Monchavet, est morte en 1942, après avoir passé de longues années dans un sanatorium. Son corps reposait dans le parc du château et sa tombe était toujours couverte de roses rouges, renouvelées chaque jour par le jardinier. Tous les jeudis après-midi, avant la promenade, le comte et moi venions ensemble nous recueillir sur la tombe.

Ce moment de recueillement était aussi un moment de souffrance car je voyais le comte pleurer et souffrir de la mort de sa bien aimée comtesse. Pendant ces minutes de détresse du comte il me semblait qu'il se déciderait à me livrer son secret. Son secret était trop important pour qu'il puisse me le dévoiler. Du haut de mes huit ans, je sentais beaucoup de choses mais je ne comprenais pas pourquoi le comte s'intéressait à moi car j'étais un gamin sans instruction. j'étais le fils d'une ancienne domestique du château, une femme de compagnie que le comte avait employé avant et pendant la guerre.

Un jeudi après midi me rendant à mon rendez-vous hebdomadaire, on m'avertit au château que le comte était absent et que je devais l'attendre. La cuisinière profita de cet instant de liberté pour

m'attirer dans la cuisine et me jeter à la face, comme un éclair, le terrible secret. Elle  
m'apprit que  
j'étais le fils du comte. Elle me dit que j'étais un petit bâtard. Ce secret, je devais le garder  
pour moi,  
et ne jamais en parler à personne.

### Page 3 . Chapitre 1

Cette femme ne n'aimait pas, elle disait souvent au comte qu'elle ne comprenait pas  
pourquoi il se  
promenait tous les jeudis avec moi. Elle était jalouse, parce qu'elle aurait aimé que ce fût  
son propre  
fils que le comte emmène en promenade avec lui.

Elle était très bonne cuisinière, mais elle souffrait de ses disgrâces physiques, ce qui la  
rendait  
agressive envers tous ceux qui avaient plus de faveurs qu'elle. Je détestais cette femme car  
je ne  
comprenais son comportement envers moi.

J'étais un bâtard, un enfant du péché, d'un amour défendu. Je compris très vite l'importance  
de ce  
que la cuisinière venait de m'apprendre. Dans mes rêves, je voyais le comte me prendre dans  
ses  
bras, il me disait que j'étais son fils et il disparaissait. Maintenant je savais que j'étais  
réellement son  
fils et ma vie devait continuer comme avant.

Le Comte ne pouvait rien pour moi, rien d'autre que de m'emmener tous les jeudis après-  
midi me  
promener avec lui autour du château.  
Si je disais au père qui m'élevait que j'étais le fils du comte, il risquerait de tuer ma mère et  
ses  
enfants. Ce père que je n'aimais pas était un homme très violent. Ma mère ne cessait de le  
repousser,  
elle ne voulait pas de ce mari qu'elle avait du épouser sans amour.

A cette époque, je n'étais qu'un pauvre enfant inculte, mais non dépourvu d'intelligence et de  
sensibilité. Dans mon village j'étais perçu comme un petit surnois et un voyou. Je pensais  
énormément et comprenait bien les choses de la vie, je ne pouvais pas dire à mes parents  
que j'étais  
content d'être le fils du comte.

Ma mère aimait toujours en silence le comte qu'elle n'avait jamais revu depuis ma naissance.  
La  
révélation de ce secret me fit comprendre les colères de ma mère. Ma naissance n'a pas été  
pour ma  
mère un heureux événement.

## Page 4 . Chapitre 1

Quand mes parents travaillaient au château, ils étaient très bien payés et ne manquaient de rien,  
mais lorsque que je suis né, ma mère rompit toute relation avec le comte. Ce jour où la cuisinière me dévoila ce secret, le comte me trouva terriblement bouleversé. Je sentis que le comte savait que l'on m'avait dévoilé ce secret. Le comte ne pouvant pas me dire que j'étais son fils, son visage devint moins triste.

Quand nous marchions main dans la main les jeudis après midi, je me sentais plus léger, je rêvais au jour où il me dirait que j'étais son fils. Ce jour-là serait le plus beau de ma vie.

Durant de longues années, le Comte et moi nous parcourûmes ensemble les innombrables chemins du domaine du château des Trois fontaines.

Nos vies semblaient comme séparées par une infranchissable muraille. D'un côté, il y avait l'univers paradisiaque du comte, et de l'autre, mon univers sordide. Je souffrais de ne pouvoir pénétrer dans l'univers de mon vrai père. Quand les loups sont malheureux, ils hurlent à la mort pour chasser de leur corps la souffrance qui les étouffe; parfois, le Comte et moi nous agissions comme ces animaux sauvages, nous poussions des cris terrifiants qui devaient s'entendre à des kilomètres à la ronde.

Le Comte ne pouvant remplacer mes parents légitimes, donc je devais me contenter de ce père ouvrier si brutal et de cette mère méchante, acariâtre et malheureuse. La vie de ma mère n'était qu'un enfer, car elle s'était un moment glissée dans un paradis où les enfants naturels ne sont pas admis. Très vite, elle en fut rejetée sans pitié. Ces quelques instants de bonheur qu'elle avait en quelque sorte dérobé à ce milieu qui n'était pas vraiment le sien, elle les paya très chers

## .Page 5 . Chapitre 1

Dans ce monde cruel où je vivais, seul mon vrai père comptait pour moi. Très souvent, je me demandais pourquoi le comte ne pouvait rien faire pour adoucir ma pitoyable vie. Ma mère avait décidé que personne ne devait savoir qu'à la fin de la guerre, qu'un châtelain et qu'une mignonne

petite femme de compagnie s'étaient aimés et que de cet amour défendu naquit un mignon  
petit  
garçon aux yeux bleus, comme ceux du comte de Monchavet.

Après ma naissance ma mère ne revint jamais au château. Elle informa le comte qu'elle avait  
eu un  
enfant de lui, et ne voulut recevoir, ni faveur ni dédommagement de cet homme, car cela  
aurait pu  
briser sa vie. Dans ce petit village, deux personnes savaient que j'étais un enfant conçu dans  
le  
péché : c'était le curé et la cuisinière du château. Ma vie était suffisamment triste, alors il  
n'était pas  
nécessaire de charger davantage ce pesant fardeau que j'avais bien du mal à supporter  
chaque jour.  
Si aux habitants du village on avait dévoilé cette affaire, aussitôt leurs enfants se seraient  
empressés  
de se moquer de ma bâtardise pour l'humilier d'avantage.  
Dans cet univers pathétique, je pouvais  
supporter beaucoup de choses, mais ce genre d'humiliation, non, je ne l'aurais pas admise.  
Pour moi  
chaque jeudi après-midi, la porte du château des Trois fontaines ne s'ouvrait que pour  
recevoir le  
futur petit héritier que j'étais, et pas un sournois petit bâtard.

Le comte de Monchavet n'aurait pas accepté que son fils subisse une telle offense, car pour  
lui son  
enfant était réellement le fruit d'un grand et bel amour qu'il avait connu avec ma mère. Ce  
beau  
château et cet immense domaine était pour moi mon paradis sur terre. Dès l'âge de trois ans,  
mon  
grand-père me fit pénétrer dans ce magnifique endroit, où il y venait

pour soigner et garder les moutons. Pour ne pas rester dans les jambes du berger, le comte se  
proposa de s'occuper de moi.  
Il le fit par pure générosité et humanité, en sachant pertinemment que j'étais son fils. Quand  
je vis  
cet homme pour la première fois, je découvris que son être dégageait une immense tristesse,  
il me  
sembla aussi qu'il était très âgé.

En quelques semaines, et de par ma présence au château, le châtelain se transforma et prit  
une  
apparence d'homme plus jeune. Cet homme souffrait doublement : de la disparition cruelle  
de sa  
femme puis aussi d'avoir un fils illégitime qu'il ne pouvait prendre dans ses bras et aimer au  
grand  
jour.

## Page 6 . Chapitre 1

Cette horrible situation noya toute mon enfance dans un océan de désespoir et fit apparaître  
dans  
mon corps des blessures invisibles et profondes qui me faisaient parfois hurler de douleur.  
Le  
bonheur était si près de moi, mais il demeurait fuyant et insaisissable. Chaque jeudi après-  
midi, je  
recevais ma minuscule goutte d'affection, qui n'était que la chaleur venant de la paume de la  
main  
de mon vrai père. Quand elle s'évaporait dans les airs, elle me soufflait des milliers de mots  
tendre  
aux oreilles. Cette chaleur humaine rayonnait et transperçait mon petit coeur d'enfant  
malheureux et  
devenait pour moi mon unique souffle de vie.

Ma vie pouvait changer si la mort de ce père ivrogne et brutal intervenait. Cette mauvaise  
pensée  
me traversait souvent l'esprit, mais je savais pertinemment que c'était mon unique chance de  
pouvoir faire exploser cette épaisse muraille qui emprisonnait l'amour que nous ne pouvions  
partager ensemble. Le comte et moi, nous pensions que ce malheur nous serait bénéfique et  
nous  
ouvrirait la porte du bonheur.

Les mois et les années passèrent, sans que rien ne vienne modifier quelque chose à ma vie  
austère et  
à mes journées sans joie ni bonheur que je consommais péniblement depuis ma naissance.  
Quand je  
suis entré dans ma douzième années, je compris compris que ma situation ne changerait  
peut-être  
jamais, alors j'ai décidé de réduire mes visites au château.

Ma frustration s'emplifia au fil des années, je me sentis spolié du droit de vivre pleinement  
au sein  
du vaste domaine du château des Trois fontaines, sur cet espace paradisiaque où on aurait dû  
me  
déposer dès ma naissance. En grandissant, je devins un petit être cruel, haineux et insensible  
à la  
souffrance.

La porte de mon beau paradis ne voulant pas s'ouvrir pour  
m'accueillir et me sacrer enfant de noble, alors il me vint l'idée de détruire le châtelain,  
parce que  
les gouttes de bonheur qu'il déversait sur moi, uniquement quelques heures par semaine,  
cela ne me  
satisfaisait plus.

Dans mon corps coulait le sang de cet homme, et je désirais ardemment que les gens du  
village me

reconnaissent comme étant l'héritier du château, car je pensais que cela me revenait de droit.  
Mon  
vrai père était un homme très fortuné et envié des habitants de mon village, mais moi, je  
côtoyais  
chaque jour des frères et des soeurs qui étaient aussi pitoyables et ignorants que moi. Et ce  
père  
ignoble que je haïssais, ne cessait de me dire que j'étais un sale mioche, et une bouche de  
trop à  
nourrir.

## Page 7 . Chapitre 1

Il m'obligeait à aller mendier ou voler de la nourriture dans les fermes alentours. Chaque  
jour, je  
devais respirer des parfums nauséabonds que dégageait cette maison et les membres de ma  
famille  
qui y vivaient entassés dans des pièces exiguës. Ce taudis aurait dû servir de refuge aux  
animaux, et  
non pas pour y abriter des êtres humains. Chaque matin, je devais me vêtir comme un  
mendiant et  
partir à l'école pour y recevoir des punitions et des châtements corporels. Le maître d'école  
disait de  
moi que je n'étais qu'un vulgaire petit cancre incapable d'apprendre quoi que ce soit.

J'en avais assez d'être si pauvre, assez de cette vie affligeante que je méprisais de toutes mes  
forces.  
Je haïssais ma mère qui aurait dû dès ma naissance me remettre au châtelain, et non pas me  
plonger  
dans sa vie médiocre. Je m'imaginai que j'étais indésirable et que ce bel univers de la  
noblesse ne  
désirait pas accueillir un gueux et un intrus pour lui offrir toutes ses douceurs et ses  
privilèges.

Pourtant, dans mes rêves, je désirais que ma vie se déroulât auprès de mon vrai père, car  
j'étais  
réellement un membre de la noblesse, et non pas un importun.  
Très souvent, je me réfugiais au presbytère pour voir le curé, afin de lui confier mon chagrin  
et mes  
innombrables plaintes.

Malheureusement pour moi, cet homme d'église ne pouvait rien faire pour m'aider; il ne  
cessait de  
me répéter perpétuellement qu'un enfant conçu dans le péché ne pourrait jamais être heureux  
sur  
terre. Je n'étais qu'une petite créature de Dieu, perdue dans un monde où il n'y avait pas de  
place  
pour moi.

Ce curé ne fit que m'enfoncer davantage dans le désespoir et la haine qui me rongeaient le corps. Le comte de Monchavet était un pêcheur, alors il devait mourir et aller souffrir en enfer afin de payer ce mal qu'il avait fait sur terre. Ce fardeau de malheurs qui écrasait ma vie un peu plus chaque jour, maintenant je le jugeais et le rendais responsable de mon pitoyable destin.

Mes visites au château cessèrent brutalement, et le comte tomba malade. Un soir après l'école, la cuisinière désemparée vint me voir pour me dire que mon père était au plus mal et qu'il désirait me voir de toute urgence. La pauvre femme dut repartir seule, sans aucune promesse de visite de ma part. Pour moi, le château et mes rêves insensés qui me propulsaient chaque nuit dans un monde irréel, tout cela devait cesser.

Je ne deviendrais probablement jamais un membre de la noblesse, alors je ne devais plus penser à cet univers impénétrable. Pourtant j'avais rêvé durant des années qu'un jour, je deviendrais l'héritier de cet immense domaine. Mais rien de ce que je m'étais imaginé ne vint transformer ma vie, et mon imagination n'était qu'illusion destinée à n'ouvrir dans mon corps d'enfant que d'immenses et profondes blessures qui ne cesseraient de me mortifier...

## Page 8 . Chapitre 1

Durant des semaines, cette pauvre cuisinière vint me supplier pour que je me rende au chevet du comte qui se laissait mourir de chagrin. Cette rupture fut si brutale, qu'elle le rendit paralysé des jambes et d'une partie du visage. Ses appels au secours me laissèrent totalement indifférent. En août de l'année 1958, j'eus quatorze ans, ce fut pour moi, la fin de l'école et le commencement d'une autre vie. Mon père, ce pauvre ouvrier, mourut cette année-là, emporté par une grave maladie. La mort de cet homme fut pour moi une grande délivrance et un immense soulagement.

Je fus enfin débarrassé de ce monstre inhumain, et cette délivrance me fit penser que maintenant je pouvais aller voir mon vrai père, car plus rien ne l'empêchait de me remettre en main propre la clef de mon paradis. Malheureusement pour moi, j'avais abandonné l'unique être humain qui semblait réellement m'aimer dans ce monde cruel. Le pauvre petit être que j'étais, il n'avait pu

prendre  
patience et attendre des jours meilleurs. J'avais inconsciemment détruit le peu de bonheur  
que ce  
monde semblait vouloir m'offrir.

Après l'enterrement de l'homme qui avait épousé ma mère, je dus accompagner la cuisinière,  
qui  
m'entraîna presque de force vers le château. Cette femme désirait que cet enfant sournois  
que j'étais  
prenne dans ses bras le châtelain malade, qui lui ouvrait désormais son coeur et la porte de  
son  
paradis. Elle ne voulait pas perdre ce généreux employeur, qui était très bon avec son  
personnel.

En entrant dans le domaine du château des trois fontaines, je redevins ce petit enfant qui  
aimait aller  
se promener avec le comte de Monchavet, et ma carapace d'enfant meurtrie et cruel se brisa.  
Je pus  
me libérer et pleurer afin de noyer dans un océan de larmes mon comportement stupide de  
gamin  
irréfléchi. Cet homme brisé m'invita à venir vers lui afin qu'il puisse enfin me serrer dans  
ses bras.

Cet instant de retrouvailles fut émouvant et déchirant, il fut immédiatement suivi d'un grand  
moment de bonheur. Cet homme miné par le chagrin et la maladie, trouva la force de  
s'asseoir dans  
son lit, puis il me dit de vive voix qu'il était mon vrai papa. J'avais dû attendre quatorze  
longues et  
interminables années pour enfin entendre ce mot merveilleux  
sortir de sa bouche.

Maintenant, nous pouvions nous parler et nous aimer librement, sans qu'aucun  
obstacle ne vienne perturber notre bonheur.

En cette année 1959, je perdis deux pères : l'homme qui épousa ma mère et le comte de  
Monchavet,  
qui me donna la vie.

Malheureusement ce bonheur ne dura que très peu de temps, car nous ne  
restâmes ensemble que quelques semaines seulement. J'ai tenté énergiquement de réparer le  
mal

j'avais fait à mon vrai père, mais cela arriva trop tardivement.  
Pourtant, le docteur m'avait promis que le comte se remettrait très rapidement de sa longue  
maladie.

## **Page 9 . Chapitre 1**

Durant cette courte période de bonheur, le comte et moi nous fîmes des projets et pensâmes  
à cette  
nouvelle vie qui avait tant de belles choses à nous offrir. Le notaire nous rendit visite trois  
fois, afin

d'enregistrer officiellement les désirs du propriétaire du domaine. Aux habitants du village,  
il leur  
annonça que le châtelain avait un fils.  
Le garde  
champêtre leur déclara que dès qu'il serait rétabli, il organiserait une grande fête au château  
en son  
honneur. Toutes les personnes qui désiraient y participer étaient les bienvenues.  
Le petit comte que j'étais désirait ardemment que son vrai père redevienne l'homme  
vigoureux qu'il  
avait connu jadis. Ensemble, main dans la main, nous devons marcher et hurler notre  
bonheur dans  
ce paradis où le soleil rayonnait et nous promettait de belles et longues journées.  
Je ne pensais plus  
à la mort de cet homme, comme je le fis du vivant du mari de ma mère, car maintenant je  
me sentais  
vraiment libre et disponible pour naviguer sur l'océan du grand bonheur qui s'offrait enfin à  
moi.  
Ce paradis tant désiré n'était plus un rêve pour moi, car je possédais la clef et je pouvais en  
jouir à  
ma guise. Mais le destin, lui, il en décida autrement.

Il était écrit quelque part dans les cieux, que le  
petit Norbert ne deviendrait peut-être jamais l'héritier du château des Trois fontaines.  
Après l'enterrement du comte de Monchavet, je dus quitter le château et attendre que le  
notaire me  
convoque pour régler la succession, car pour devenir l'héritier de cet homme très fortuné, il  
me  
fallait maintenant aller affronter ma mère, parce qu'elle détenait la clef de l'héritage.

Après avoir  
connu deux mois d'intense bonheur, j'allais maintenant devoir  
replonger dans mon univers pathétique.  
Je dus aller voir ma mère que je détestais de toutes mes forces, parce qu'elle ne m'avait  
jamais ni  
aimé ni embrassé une seule fois dans ma vie. Ensemble, nous restâmes une heure, à parler et  
à se  
jeter à la face des horreurs. Elle avait bu pour noyer son chagrin, car la mort du châtelain  
avait  
définitivement détruit son rêve.

Jamais elle ne deviendrait l'épouse de ce noble qu'elle avait tant aimé. Elle tenait mon destin  
de  
dans le creux de sa main, et le brisa en mille morceaux. Elle piétina et broya l'enfant qu'elle  
avait eu  
avec le comte de Monchavet.  
Elle me dit qu'elle était la fille de Ferdinand de Tilly, le jeune Baron de Tilly. Cette phrase  
ne fut pas  
parlée, mais hurlée à en faire trembler les murs du taudis qui abritait cette pauvre femme

usée et  
vieillie prématurément par ses abus d'alcool.

Au début de la première guerre mondiale ma grand mère  
maternelle était une belle jeune femme de dix neuf ans. Ses cheveux étaient magnifiques,  
longs et blonds comme les blés. La beauté de ses yeux bleus ne laissait aucun homme  
indifférent.

Les parents d'un jeune baron, l'engagèrent pour soigner leur fils qui était veuf et avait été  
blessé à la  
guerre.

### Page 10 . Chapitre 1

La jeune infirmière tomba follement amoureuse de ce beau et grand Baron. Mais dès qu'il  
fut de  
nouveau apte à reprendre du service, ce noble qui avait promis le mariage à cette mignonne  
petite  
jeune femme, il ne tint pas sa promesse. Afin de dédommager celle qu'il avait aimée durant  
cette  
période de guerre, ses parents lui présentèrent un homme de son milieu. Un domestique,  
honnête et  
dévoué, qui acceptait d'épouser cette fille mère, pour élever l'enfant qui naquit de cet amour  
interdit.

Quand l'enfant vint au monde, on lui donna un petit logement sur les terres du château.

Ma grand-mère dut accepter cette offre, parce que les vieux parents du Baron refusèrent ce  
mariage  
qui ne leur semblait pas convenable. Résignée et meurtrie dans sa chair, elle épousa le petit  
berger  
du château qui était un brave garçon. Les années s'écoulèrent paisiblement. Ma mère eut la  
chance  
d'avoir une enfance très heureuse, car ses parents l'élevèrent  
comme une petite princesse.

Elle apprit, dès qu'elle fut en âge de comprendre les choses de la vie, qu'elle était la fille  
naturelle du  
jeune baron du château. Elle passa toute son enfance sur le grand domaine du château de  
Tilly, où  
elle rêva qu'un jour, peut-être, elle deviendrait elle aussi une princesse.  
Mais son rêve fut de courte durée, car quand lui vint l'âge où toutes les jeunes filles doivent  
se  
choisir un mari, elle fut bien déçue d'apprendre que jamais un prince ne la demanderait en  
mariage,  
parce qu'elle n'était que la fille d'un petit berger sans le sous. Elle ne se résigna pas et  
chercha un  
moyen pour pénétrer dans ce monde magique de la noblesse.

Quelques années avant la deuxième guerre mondiale, son père dut quitter le château de

Tilly, parce  
que son employeur n' avait plus de travail pour lui. Le Baron le fit engager à dix kilomètres  
de son  
domaine " au château des trois fontaines", chez le comte de Monchavet.

Quand ma mère arriva dans ce nouveau château avec ses parents, elle fut aussitôt engagée  
par le  
comte, comme femme de compagnie. Une nouvelle vie pleine d'espoir commença, et de  
nouveau  
elle se mit à rêver au monde de la noblesse, où elle désirait toujours s'y faire une place de  
choix.  
Le comte de Monchavet s'attacha très vite à ma mère, qui était mignonne et rayonnante de  
vie. Il lui  
apprit que son épouse était très malade et qu'elle ne reviendrait peut-être jamais au château,  
parce  
que les docteurs ne parvenaient pas à la guérir. Le châtelain adorait sa femme et désirait  
avoir  
beaucoup d'enfants avec elle. Ma mère aima cet homme en pensant qu'elle avait enfin trouvé  
son  
prince charmant.

## **Page 11 . Chapitre 1**

Malheureusement, il y eut entre eux, cette comtesse malade qui gâcha ce grand amour qui  
ne  
pouvait s'épanouir comme elle le désirait. En attendant des jours meilleurs, le Comte  
demanda à sa  
bien-aimée femme de compagnie de se marier avec un jeune homme qui travaillait à  
l'entretien du  
château. Ce châtelain frustré désirait voir des enfants courir et s'amuser sur son grand  
domaine.

Résignée et déçue, elle accepta la proposition de l'homme qu'elle aimait.

Elle obéit en espérant que bientôt la comtesse malade quitterait ce monde, et qu'une fois  
débarrassée  
de cette rivale encombrante, elle abandonnerait ce mari dont elle ne désirait conserver toute  
sa vie.

La guerre arriva, et les allemands envahirent la France. Cette guerre allait peut-être mettre  
fin à son  
mariage non désiré, car elle espérait ardemment que son mari se ferait certainement tuer par  
des  
soldats en période d'occupation. Des officiers de la haute noblesse allemande s'installèrent  
au  
château, où ils en occupèrent une petite partie seulement.

En 1942, la Comtesse mourut, et aussitôt le comte sombra dans un profond chagrin, il  
s'enferma  
dans sa chambre durant deux longues années. En 1943, ma mère le sortit de sa profonde

détresse et  
le consola de la mort de sa bien-aimée. C'est dans cette période que je fus conçu. A la fin de  
la  
guerre, ma mère se retrouva souvent seule avec les enfants que son indésirable mari lui avait  
fait. Il  
l'abandonnait fréquemment pour rejoindre dans les bois des membres d'un réseau de la  
résistance.  
Elle comprit très vite qu'elle allait enfin pouvoir se débarrasser de lui, en le faisant livrer à  
l'armée  
d'occupation.  
Mais de cette ignoble lâcheté, elle ne voulut pas en assumer seule la responsabilité,  
car elle pensait qu'une mère honnête ne pouvait pas dénoncer son mari résistant aux  
Allemands.  
Mais le comte, lui, ne risquait rien, donc il pouvait dénoncer son domestique aux officiers  
allemands qui occupaient son château. Ma mère le supplia à maintes reprises, afin que son  
mariage  
sans amour soit rompu avec ce mari qu'elle méprisait, et qui lui faisait des enfants qu'elle ne  
désirait  
pas.  
Mais cette dénonciation honteuse et tant attendu, ne vint jamais car le comte ne put se prêter  
à cette  
ignoble délation. Je vins au monde, en 1944, quand les Américains arrivèrent pour  
débarrasser la  
France de l'occupation allemande. La guerre se termina et le beau rêve de ma mère s'éteignit  
pour  
toujours.  
Mes parents quittèrent le château des trois fontaines et vinrent s'installer dans cette maison  
délabrée,  
où ils y firent beaucoup d'autres enfants. Et ce fut la fin de l'histoire de la vie de mes  
parents, car je  
ne désirais pas en savoir davantage. Avant de partir, ma mère me déclara qu'à ma majorité je  
pourrais peut-être devenir l'héritier de la fortune du châtelain. Mais elle rendrait cet héritage  
impossible parce que le comte avait refusé de livrer aux allemands cet homme méprisable  
qu'il lui  
fit épouser en lui disant que le temps finirait par arranger les choses.

## Page 12 . Chapitre 1

Elle pouvait faire cela, tout simplement en allant chez le notaire avec les papiers que lui  
avait remis  
le comte après la mort de son mari. Mais elle m'avoua sèchement que cette affaire  
d'héritage, elle  
désirait uniquement la régler avec le frère du comte. Personne au village ne devait savoir  
qu'elle  
avait eu une liaison amoureuse avec le comte de Monchavet, et qu'un  
enfant naquit de cet adultère réprouvé par l'église.

Après cet entretien, je compris que cette femme qui m'avait mis au monde ne voulait pas

que je  
porte le noble nom de l'homme qu'elle avait aimé. Elle se vengeait du fait que ce mariage  
tant  
désiré, si souvent promis et qui ne se fit jamais. Cette révélation me mortifia et me précipita  
violemment au-delà de l'univers de mon père. Je ne pourrais plus  
parcourir l'immense domaine du château des Trois fontaines en me disant qu'enfin, j'en étais  
devenu  
le maître.

J'eus l'impression que ma mère me précipita du haut d'une falaise, et mon corps d'enfant se  
disloqua  
en échouant sur une plage parsemée de galets. Pour m'accabler d'avantage, elle m' ordonna  
de  
quitter immédiatement sa maison. Je dus partir chez son oncle qui était paysan et cultivait  
quelques  
hectares de plans de fraisiers. Pour cette mère âpre et acariâtre, je n'étais qu'une vilaine  
petite chose  
qui n'aurait jamais due voir le jour. Je n'avais été pour ma mère qu'une source de malheur, et  
je lui  
avais brisé son rêve.

Anéanti et brisé par ce que je venais d'entendre, je la quittais sans regret. Elle me chassa  
violemment. Mais avant de me rendre à la ferme de mon oncle, je sentis le besoin de me  
recueillir  
sur la tombe de mon beau papa et de sa bien aimée comtesse de Monchavet. Quand le  
gardien du  
château me vit accablé de tristesse, il comprit qu'il devait me laisser seul. Je me suis allongé  
près de  
la tombe du comte et personne ne vint me déranger.

. Quand la nuit fut venue, mon corps se contracta violemment et se tordit de douleur, je me  
mis à  
hurler comme un jeune loup, tout comme mon beau papa m' avait appris à le faire. En  
hurlant à la  
mort, il me sembla que mon âme se mélangea à celle des deux disparus et que je pus les  
rejoindre  
dans leur sommeil éternel. Mes hurlements firent sortir de mon corps des flots de  
souffrances, et  
ceux-ci se répandirent sur cet immense domaine et sur mon paradis perdu.

Je compris que jamais je ne porterais le noble nom de mon beau papa, mais je pensais que  
chaque  
nuit l'on devrait entendre dans ce lieu et à des kilomètres à la ronde, mon hurlement de jeune  
loup.

Ce domaine est le mien pour l'éternité, même si cela ne figure pas sur des papiers de  
l'administration. Après avoir hurlé une bonne partie de la nuit pour chasser de mon corps  
l'énorme  
quantité de haine et de souffrance qui s'y était accumulée, je me dirigeais vers l'écurie pour

m'allonger sur un tas de paille où je m'endormis, épuisé et anéanti par un énorme chagrin.

### Page 13 . Chapitre 1

Au petit matin, je me réveillais avec un mal de tête terrible et je m'enfuis de mon paradis  
perdu sans  
regarder derrière moi. Un autre monde se dressait devant moi, j'allais devoir l'affronter  
comme un  
homme. Je suis monter sur ma vieille bicyclette, et j'ai pédalé énergiquement pour  
m'éloigner de  
mon village maudit que je ne voulais plus jamais revoir.

Je me rendis à la ferme de mon oncle, car ma mère lui avait téléphoné. Il devait m'employer  
dans  
son exploitation afin de récupérer un emprunt d'argent.  
A cette époque-là, je n'étais qu'un gamin presque chétif, un petit être sauvage perdu dans  
une vie  
que je n'avais pas choisie et que je méprisais ardemment. Pendant trois mois, j'ai dus biner et  
arracher les mauvaises herbes qui étouffaient les plans de fraisiers. Ce travail pénible  
m'obligeais à  
me plier en deux en avançant sur des rangs qui me paraissaient interminables.

J'ai biné, du matin au soir. Mon jeune corps n'était pas habitué à ce genre d'exercice  
physique, mes  
petits muscles se nouaient, se tordaient, j'avais mal. Je dus travailler dur et sans aucun espoir  
de  
recevoir le moindre petit salaire. Je me suis lassé de la rudesse de cette vie de paysan. Des  
fermiers  
du village me recevaient chez eux le dimanche, car ils avaient pitié de moi. Leurs femmes et  
leurs  
filles aimaient que je raconte mon jeune passé.

Pour eux, des petits bâtards de la noblesse, on en trouvait fréquemment dans ces petits  
villages, là  
où il y avaient des châteaux. Les jeunes nobles vigoureux et oisifs aimaient coucher avec  
leurs  
femmes de chambre ou leurs servantes. Quand celles-ci ne leur plaisaient plus, ils  
n'hésitaient pas à  
les jeter comme des malpropres. L'histoire de cette vie que je menais,  
cela intrigua la fille de la ferme qui était proche de celle de son oncle.

Elle s'appelait Françoise, elle devint mon premier amour. Elle me dit que je n'étais pas  
obligé de  
travailler dans l'exploitation de mon oncle, car aucun contrat de travail n'avait été rédigé  
entre nous.  
Dans cette ferme on me retenait contre mon gré. Un matin profitant de l'absence de mon  
oncle et de  
ma tante je me suis enfuis de cette ferme.

J'avais du quitter ma mère qui me chassa de sa vie, en me disant que je n'étais qu'un enfant perdu, je quittais ce travail car je ne voulais plus avoir affaire avec aucun membre de ma famille. J'ai quitté la ferme de mon oncle en me disant que les enfants perdus ne devaient plus avoir de famille. En quittant cette ferme et ce petit village, je devins un enfant errant et un jeune clochard.

## Page 14 . Chapitre 1

A l'école de mon village, je n'avais pu suivre l'enseignement du maître. C'était un homme rude qui me terrorisait et ne cessait de m' infliger des punitions et des châtements corporels. Je ne me sentais pas apte à être formé convenablement pour apprendre un bon métier. De nouveau, je me sentis comme écrasé et agonissant sous une énorme charge. J'ai quitté la campagne pour aller vivre en ville, tout en espérant que les gens y seraient plus gentils et plus civilisés que dans le village où j'y avais passé toute la période mon enfance.

Mes premiers pas dans la ville ne furent pas très brillants, j' étais sale et très mal vêtu. Dans cette ville pour ne pas mourir de faim, je dus voler et mendier, un peu de nourriture et quelques sous. La nuit pour dormir, je recherchais des voitures ou des maisons abandonnées. Pour ne pas m'enfoncer dans cette vie d'errance, je me mis à la recherche d'un emploi. Mais ne sachant quoi faire pour gagner ma vie, j'ai décidé de rendre visite à des patrons boulangers pour leur demander de l'embauche comme aide livreur de pains ou apprenti boulanger.

Après de nombreuses démarches sans succès, je trouvais enfin un employeur. Un artisan boulanger me prit en pitié et m'engagea à l'essai. Dans ce deuxième emploi de ma jeune carrière de travailleur, je ne tins pas plus de deux semaines. Le matin, je devais me lever très tôt pour aider au fournil, où le chef boulanger m' ordonnait de peser la pâte pour faire le pain. Quand les pains et les croissants étaient cuits je chargeais la camionnette. Dès que j'avais terminé, on m' offrait pour mon petit déjeuner : un bol de café noir avec des croissants rassis, des invendus de la veille.

Quand j'entendais le klaxon de la camionnette, aussitôt je partais en livraison avec le patron. Il avait

des dizaines de clients à livrer, et je devais retenir les noms des clients, ainsi que la quantité  
de pains  
et de croissants qui leur étaient destinés. Je mélangeais les noms et les quantités, et mon  
patron se  
mettait en colère ; il m'insultait, me donnait des coups de pieds au derrière en le traitant de  
fainéant  
et de bâtard. Je dormais dans une vieille réserve à farine où des rats venaient la nuit me  
mordiller les  
jambes et les bras.

Je ne pouvais pas dormir convenablement, je ne pouvais pas me concentrer sur mon travail.  
Très  
vite, je redevins un chômeur et un clochard errant. Les jours et les semaines passèrent, j'  
allais de  
patrons en patrons, en travaillant de plus en plus dur, sans jamais voir venir de véritables  
salaires.  
Mes jours de repos, je les passais à me promener dans les rues de la ville, où je déambulais,  
toujours  
sale et mal vêtu, arborant un visage d'adolescent mal dans sa peau, souffrant d'un immense  
mal de  
vivre. J'éprouvais des difficultés pour communiquer avec les jeunes de mon âge, et on  
devinait que  
j'avais honte de ma condition sociale.

### **Page 15 . Chapitre 1**

Souvent, je me réfugiais dans les quartiers où régnait la grande pauvreté, et dans ces  
endroits là je  
m'y sentait un peu comme chez moi. Je pensais que je devais faire un effort et tenter de faire  
connaissance avec des jeunes de mon âge. Après plus d'une année passée dans cette petite  
ville  
proche de Paris, je m'enhardit et commençais à avoir confiance en moi. Je me mis à  
fréquenter les  
salles de sports de la ville afin de muscler mon corps de gamin chétif, car je pensais que je  
devais  
me méfier de cette société qui semblait vouloir me détruire.

Au début des années soixante, des immeubles que l'on construisait pour les ouvriers  
d'usines,  
surgissaient de terre, par dizaines, aux alentours des villes. On y voyait arriver des familles,  
qui,  
pour la plupart sortaient des quartiers vétustes. On s'empressait aussi de détruire ces  
bidonvilles qui  
enlaidissaient les abords des villes. On le faisait pour prouver aux riches  
bourgeois que les gouvernants s'occupaient bien des pauvres. Ces pauvres gens venaient  
s'entasser  
dans ces cités dortoirs avec leurs nombreux enfants : des gamins et gamines mal habillés,  
qui

dégageaient encore une certaine odeur de misère et d'enfants non désirés et mal aimés.

Je me sentais attiré par ces gens qui semblaient émerveillés d'entrer dans ces immeubles tout  
neufs  
et dotés de confort. Cela était nouveau pour eux, ils pensaient pénétrer dans un petit paradis,  
car ils  
n'avaient jamais goûté au plaisir de se laver dans une salle de bains. Ils amenaient avec eux  
leurs  
meubles crasseux, qui étaient souvent rafistolés avec des morceaux de planches, clouées  
autour afin  
de consolider l'ensemble. Pour les appareils électroménagers, ils n'en avaient pas encore car  
leur  
maigre salaire ne leur permettait pas ce luxe qui était réservé aux bourgeois.

Souvent, quand j'avais un peu de temps libre, je venais les aider à emménager dans leur  
nouvelle  
demeure, je tentais de me trouver une nouvelle famille, je recherchais dans cette misère un  
peu de  
chaleur humaine. En guise de remerciement, ils m'invitaient à rester chez eux pendant une  
semaine.

Mais très souvent je partais le deuxième jour, parce que l'ambiance  
devenait très vite insupportable.

Ces pauvres gens furent très vite déçus de ces immeubles baptisés "cages à poules" où l'on  
entendait  
parler son voisin, pleurer les bébés la nuit, et tous les bruits désagréables qui devenaient très  
vite  
insupportables; ils rongeaient les nerfs des pauvres locataires. Ces pauvres ouvriers, on les  
avait  
entassés là, dans ces cités dortoirs, comme du bétail. On avait construit ces immeubles sans  
trop se  
soucier de leur réel bien-être.

## **Page 16 . Chapitre 1**

Dans les milieux des dirigeants, on devait penser que c'était bien assez pour cette racaille de  
prolétaires. L'abbé Pierre les avait suppliés de construire rapidement, afin que des enfants ne  
meurent plus de froid l'hiver dans des baraques sans confort. Ils avaient chaud dans leurs  
belles  
boîtes de béton, et que pouvait-on leur offrir de plus?

De 1960 à 1962, j'ai travaillé comme manoeuvre maçon, j'ai aidé à construire ces parcs à  
ouvriers.

Nombreux étaient ces gens qui venaient de la campagne où la terre ne nourrissait plus les  
ouvriers  
de fermes, parce que le progrès était passé par là, détruisant beaucoup d'emplois sur son  
passage.

Dans cette ville dans cette ville j'ai rencontré mon deuxième amour, la belle Josiane qui me

fit  
connaître l'amour. Arrivé à l'âge de dix sept ans, je devins prématurément un homme mûr.  
Le sport  
me muscla et endurcit mon corps et mon esprit qui n'étaient pas armés pour affronter cette  
vie  
austère et âpre. Mais avec cette force de caractère et cette volonté de vaincre, je ne  
réussissais pas à  
sortir de ma misérable condition d'ouvrier sans métier qui me collait à la peau.

Pourtant à cette époque-là, je travaillais très dur : plus de soixante heures par semaine. Je  
n'étais que  
le larbin des compagnons maçons qui me tuaient à la tâche. Trois longues et rudes années  
s'écoulèrent, et je n'avais pas tenté une seule fois de revoir ma mère. Je pensais que c'était  
quand  
même ma mère, la source de ma vie, et pour cela je ne pouvais la renier indéfiniment.  
J'ai tenté de la revoir en espérant qu'en me voyant devenu un petit homme, elle daignerait  
enfin me  
prendre dans ses bras et m'embrasser au moins une fois dans sa vie pour me prouver qu'elle  
m'aimait un tout petit peu. Ce minuscule petit brin d'amour, cela m'aurait comblé de  
bonheur.

Dans mon petit village, seul le curé pouvait me donner de ses nouvelles, parce qu'elle ne  
restait pas  
trois jours sans lui rendre une petite visite.  
Je n'ai jamais su si ma mère croyait en Dieu, je savais qu'elle allait souvent à l'église pour  
prier afin  
de se faire pardonner ses nombreux péchés qui devaient probablement lui encombrer  
l'esprit. Le  
curé put m'apprendre qu'elle avait quitté le village, elle vivait en Suisse. Là-bas, elle se  
faisait  
appeler " Madame la baronne, Ferdinande de Tilly".

Ma mère avait dû négocier sa part d'héritage avec le frère du comte de Monchavet, et pour  
que je ne  
puisse pas la récupérer, elle ne m'a jamais permis de lire les documents que lui avait remis le  
comte  
avant sa mort. Quant au notaire, celui-ci refusera à trois reprises de me recevoir, afin que je  
m'informe de ce qui devait légalement me revenir de droit.

## **Page 17 . Chapitre 1**

Ma mère emmena avec elle les trois derniers enfants qui lui restait à élever et qui avaient  
moins de  
quatorze ans. Elle les prit avec elle, parce que le curé la supplia de le faire, car son intention  
était de  
les placer dans une institution religieuse, et les abandonner en laissant une importante  
somme  
d'argent.

Le curé m'avoua que ma mère était une femme très tourmentée, elle souffrait d'un mal terrible et incurable. Elle se ruinait la santé en buvant plus que de raison et elle avalait des médicaments qui la plongeaient fréquemment dans un état second et comateux.

Je suis devenu un beau et séduisant jeune homme, mais personne ne pouvait m'aider à récupérer mon titre de Comte, et cette fortune insaisissable que mon père m' avait officiellement légué avant de mourir. Durant ces deux mois avant la mort de mon père, à aucun moment je n'avais pensé à cette succession, parce que j'étais bien trop occupé à vouloir soigner mon pauvre papa qui était physiquement dans un triste état.

Le notaire venait nous voir, et mon père parlait et promettait beaucoup de choses en sa présence. Ce qu'on disait et promettait pour mon avenir, je n'y prêtai pas vraiment attention. Pour récupérer mon bien, j'ai sollicité l'intervention d'un avocat afin qu'il défende mes intérêts. Hélas!. Cet homme de loi ne pu récupérer la part d'héritage que ma mère m' avait probablement dérobé. Le notaire fut poursuivit pour avoir détruit des documents écrits, que le comte avait dûment élaborés et signés, puis fait remettre en main propre à ma mère.

Le notaire avoua au tribunal d'un air navré qu'il avait inconsciemment commis quelques petites malversations sans grandes importances pour l'intéressé qui réclamait son dû. Celui-ci fut condamné à verser une somme d'argent à titre de dommages et intérêts. Mais mon avocat s'en empara et l'affaire sembla terminée pour toujours.

J'étais donc condamné à vivre sans fortune et sans titre de noblesse, et probablement jusqu'à la fin de mes jours. Après avoir tenté de récupérer ce qui me revenait de droit et ayant échoué, je me suis révolté et j'ai cessé de travailler. Sur les chantiers, je travaillais avec des jeunes de mon âge qui habitaient dans les cités dortsairs aux abords de la ville.

Ces jeunes étaient tous des petits loubards, des blousons noirs qui ne faisaient de mal à personne. Je devins très vite le chef de cette bande de loubards, parce que je n'avais pas l'intention de subir toute

ma vie les injustices que la société semblait vouloir m' infliger à outrance. Ma mère, la  
mouise, la  
société, et tous ceux qui possédaient un brin de pouvoir, je pensais que tout ce monde là  
voulait  
m'anéantir parce que je n'étais qu'un sale petit bâtard.

## Page 18 . Chapitre 1

Je pensais qu'il n'y avait pas de place sur cette terre pour les gueux et les exclus de mon  
espèce. Je  
devais me battre et me venger de toutes ces humiliations qu'on me servait chaque jour à très  
fortes  
doses. Après avoir marché dans les rues de la ville, la tête et le dos courbé, en ayant honte  
de ma  
condition sociale, je décidais de revêtir une tunique de voyou, de blouson noir. La société  
m'avait  
écrasé et piétiné durant des années, je devais m'engager pour assouvir ma vengeance, je  
devais  
passer à l'action.

J'étais bien armé et entouré de jeunes de mon âge et de la belle Josiane. Travailler  
honnêtement  
faisait de nous des larbins mal payés, on nous exploitait. Ces jeunes qui avaient entre  
quatorze et dix  
huit ans, leurs visages étaient un tantinet desséchés par la haine et le manque d'affection.  
Le soir, ils rentraient chez eux pour y trouver un père qui avait trop bu et qui frappait leur  
mère. Ils  
avaient en face d'eux, un lâche, un homme qui n'avait plus aucune autorité sur leurs enfants.  
Je  
n'avais plus de parents et plus de famille pour me commander et se charger de mon  
éducation, j'étais  
devenu le maître de mon destin et de ma vie d'errance.

Le samedi soir avec les jeunes de ma bande, on volait des voitures, on partait dans les  
villages de campagne, là où il y avait des fêtes. Nous déclenchions des bagarres pour nous  
défouler afin d'évacuer notre haine de la société. Dans ces voitures volées, nous dérobiais  
tout ce qui  
pouvait être vendu pour en tirer de  
l'argent. Pour tuer le temps, on passait nos journées à déambuler dans les rues, on agressait  
les  
passants, en particulier les riches bourgeois qui étaient bien vêtus et grassement nourris.  
Ces nantis nous regardaient en laissant transparaître sur leurs visages une expression  
reflétant une  
flamme de mépris et de dégoût envers cette jeunesse qu'ils rejetaient outrageusement.

La société  
avait inconsciemment fabriqué des jeunes voyous comme nous, par dizaines et par  
centaines. On a

brisé et tué notre enfance, on nous a gavé le corps et l'esprit de haine et de souffrance. Au début des années soixante, des enfants traînaient dans ces cités dortoirs fraîchement construites, abandonnés à eux-mêmes. C'étaient des mal aimés et des enfants de parents divorcés, alcooliques et illettrés. Ceux qui nous gouvernaient à cette époque, ne se souciaient guère du sort de ces pauvres petits malheureux à qui l'on pourrissait la vie.

### **Page 19 . Chapitre 1**

Un jour un policier fut très gentil et très prévenant avec moi, il m'emmena au commissariat de police pour m'interroger sur mes activités malhonnêtes. Après m'avoir fait la morale, il me relâcha quelques heures plus tard. Je risquais de me faire enfermer dans une prison, ou être envoyé dans une maison de correction, parce que je n'étais encore qu'un mineur sans domicile fixe. Des personnes s'étaient plaintes de mes agissements malsains de petits voyous.

Le commissaire de police me garda chez lui plusieurs jours, il connaissait mon triste passé. Il pensait que je n'étais pas vraiment une graine de voyou que l'on devait à tout prix mettre sous les verrous. Il savait que j'étais le fils du comte de Monchavet, le châtelain de son ancien village, qui n'était plus de ce monde. Je pus revoir le fils du commissaire, qui avait un an de plus que moi. Il venait de passer son bac et envisageait de faire des études de droit.

Ce jeune garçon m'accueillit très chaleureusement. Ce jeune homme que j'avais tant de fois humilié dans mon enfance, simplement parce qu'il était un gamin de bourgeois. Dans la maison du commissaire, je me sentis honteux et désarmé. J'avais osé voler et agresser des personnes. Le policier m'ordonna de cesser immédiatement ma jeune carrière de voyou. Pour m'aider il me donna de l'argent et me fit entrer dans un foyer de jeunes travailleurs dans la banlieue parisienne.

Il reconnut que la société avait une grande part de responsabilité dans ma vie aux chemins tourmentés et parsemés d'injustices. Cet homme si généreux ne voulut pas m'encourager à me venger comme je le faisais inconsciemment. Il parvint à me persuadé que mon comportement de voyou représentait un grave danger pour ma vie.

### **Page 20 . Chapitre 1**

Je dus quitter Josiane qui m'avait fait connaître l'amour. J'ai quitté cette petite ville où il n'y  
avait  
aucun avenir pour moi. J'avais déchargé une grande quantité de violence sur une population  
aveugle  
et sourde qui ne comprenait rien à mon mal de vivre. Pour tous ces gens, ces jeunes voyous  
n'étaient  
que des enfants paumés et sauvages, la lie de la société,  
des êtres nuisibles qu'il fallait exterminer sans pitié.  
Ces gens étaient incapables de comprendre ce  
qui nous arrivait, ni de percevoir le mal qui rongait nos corps aigris d'adolescents.  
Pour ces gens je n'étais qu'un jeune parasite que la société devait s'empresse de détruire. J'ai  
quitté  
cette ville, après y avoir vécu comme un parasite et un être profondément nuisible. J'avais  
revêtu  
une tunique de voyou pour afficher ma haine envers des hommes mauvais et des pères de  
famille  
qui n'aimaient pas leurs enfants et qui n'avaient aucun respect envers leurs femmes.

J'avais revêtu cette tunique noire pour narguer les exploiters d'ouvriers ; ceux qui abusaient  
de la  
vulnérabilité des jeunes enfants qui arrivaient sur le marché du travail dès l'âge de quatorze  
ans, et  
qui honteusement et abusivement les faisaient trimer sans les payer, ou si peu. Je haïssais  
ces gens  
ignobles, je voulais qu'ils sachent que ma tunique noire me donnait le courage de leur  
cracher au  
visage et d'aller les voler dans leurs entreprises où j'avais travaillé et souffert.

Je me disais souvent que je n'étais qu'un cancre et un bon à rien, parce que j'avais passé  
toute mon  
enfance dans ce petit village, dans cet univers lugubres où rampaient les défavorisés, comme  
mes  
parents qui m'avaient élevés et me détestaient. Je n'avais que dix sept ans et mon corps était  
couvert  
d'énormes blessures invisibles, je me retrouvais encore seul, désemparé, désespéré et  
abandonné.

Avec ma bande de petits loubards, j'avais créé une famille : c'étaient des jeunes loups  
blessés qui se  
battaient pour ne pas être dévorés par cette société inhumaine. J'avais mis ces jeunes paumés  
sous  
mon aile protectrice, je les protégeais du mieux que je le pouvais. Très souvent, je les  
emmenais  
dans les petites forêts qui appartenaient à mon père, le comte de Monchauvet. Je leur  
apprenais à  
hurler à la mort.

## Page 21 . Chapitre 1

Ces hurlements apaisaient notre souffrance, ils libéraient nos pauvres corps de cette haine  
malsaine  
qui nous rongeaient et rendait notre vie insupportable. Dans ce foyer de jeunes travailleurs où  
m'envoya le policier, on me prépara afin que je puisse passer un test pour entreprendre une  
formation de plombier. Je dus apprendre le calcul et la grammaire pour réussir le test, et cela  
se  
passa très bien. Dans cette nouvelle aventure, je m'y suis lancé corps et âme, pour me  
montrer digne  
de la générosité du policier. Cet homme généreux m'a évité la maison de correction où l'on  
m'aurait  
achevé ou rendu fou et dangereux.

Je suivis ce stage avec la rage au corps de vaincre toutes les difficultés que je pourrais  
rencontrer.  
Mes efforts furent récompensés car j'obtins le diplôme d'aptitude à exercer ce métier du  
bâtiment.  
Je me réjouis en pensant que plus jamais je n'allais servir de larbin à des compagnons  
ouvriers,  
comme je dus le faire auparavant, parce que je n'avais pu apprendre de métier. Ce certificat  
d'aptitude professionnelle, gagné à force de travail et de volonté, allait-il faire de moi un  
autre jeune  
homme? Allait-il m'ouvrir des portes qui jusque là restaient désespérément closes et  
infranchissables?

Je me demandais si j'allais un jour sortir de cet univers sordide où l'on m'avait jeté dès ma  
naissance. La société me tendait-elle une corde pour m'aider à me sortir de cette vie infecte.  
En  
arrivant à Paris, je fus embauché dans une petite entreprise de plomberie en plein coeur de la  
cité,  
comme petit compagnon plombier.

Pendant des mois, j'ai appris ce métier, j'ai parcouru cette grande ville de long en large.  
Dans cette  
nouvelle vie, je pensais pouvoir m'offrir quelque instant de bonheur et faire la connaissance  
de  
garçons et de filles de mon âge. J'évitais de fréquenter les jeunes de mon âge, j'avais peur de  
redevenir un voyou. Cette grande ville de Paris ne dégageait aucun parfum de paradis, je ne  
m'y  
sentais pas chez moi. Les grands espaces et les forêts que j'avais tant parcouru durant la  
période de  
mon enfance, cela me manquait terriblement. Je ne pouvais plus aller dans les forêts du  
château de  
mon père pour hurler comme un jeune loup.

## Page 22 . Chapitre 1

Cette grande ville ne pouvait pas devenir mon ami, parce qu'elle ne respirait pas comme moi. Je pensais que ma vie n'était qu'un chemin de croix, que je souffrais, je payais pour des choses dont je n'étais guère responsable. Quand je ne travaillais pas, je m'enfermais dans ma petite chambre de bonne, rue parmentier, je parlais avec mon chat. Elodie la fille de la concierge entra dans ma vie, elle devint un rayon de soleil. De jeune voyou révolté que j'avais été je devins un ouvrier docile, un nouveau larbin du système capitaliste.

Elodie devint ma fiancée, elle me présenta à un de ses nombreux amis, il s'appelait Emile Chapelle, il avait deux ans de plus que moi. Emile était un communiste, il me raconta sa vie. Il vivait avec sa mère qui était fille mère, elle était enseignante. Emile, sa maman rose et Elodie devinrent ma nouvelle famille. Le soir, après mon travail j'allais discuter avec des membres du parti communiste avec Emile et Elodie. Nous discutons des problèmes des travailleurs du bâtiment.

Rose la mère d'Emile fréquentait les syndicats d'étudiants, c'était une militante communiste et une grande rêveuse. Emile m'a présenté des amis qui étaient des étudiants gauchistes, des anarchistes, des royalistes et des révolutionnaires. Ces jeunes méprisaient la société et leurs parents. Les jeunes bourgeois disaient que leurs pères étaient des rapaces avides de pouvoir et d'argent. Ils disaient qu'ils s'empiffraient d'argent, alors que les deux tiers de la population mondiale ne mangeait pas à sa faim.

Emile fit beaucoup d'effort pour me faire adhérer à son parti politique. Pour lui faire plaisir je participais aux réunions de son parti politique. Je me sentis plus attiré par les royalistes, les anarchistes et les révolutionnaires. Je n'avais vécu que quelques jours dans le château de mon père quand il m'avoua que j'étais son fils. J'étais un noble et les jeunes étudiants royalistes me plaisaient beaucoup. Je voulais qu'ils m'adoptent et me reconnaissent comme étant des leurs.

J'avais été un voyou, un blouson noir, je devais devenir le chef d'une bande de jeunes royalistes révolutionnaires. Elodie faisait des études de droit, elle m'aida à organiser des réunions avec des jeunes royalistes. Dans nos réunions je devins un agitateur et un ardent révolté contre la

société.  
Mes jeunes amis royalistes disaient de moi que j'étais un écorché vif, un bâtard de la noblesse. Ils me faisaient boire et m'engageaient dans la consommation de drogue. Ils me faisaient respirer de la poudre blanche, ils me disaient que cela avait le pouvoir de dissiper la trop grande consommation d'alcool.

### Page 23 . Chapitre 1

Les semaines et les mois passèrent, un jour je dus quitter Paris, je dus abandonner ma belle Elodie et mes amis. Un soir après avoir trop bu, je suis tombé, ma tête heurta violemment le sol. On du m'emmener à l'hôpital, où l'on constata que j' avais une légère fracture du crâne et que mon corps était chargé de drogue et imbibé d'alcool. Cette clinique de riche où on me conduisit en disant que je m' appelait Norbert de Monchavet. On se renseigna sur ma personne, et très vite le petit ouvrier du bâtiment que j' étais en réalité ne put rester dans cet établissement plus d'une journée. On me retira très vite de cet endroit où mes riches amis m'avaient déposés. Je me suis retrouvé dans un hôpital psychiatrique. Mes amis étudiants ne furent jamais prévenus de cet internement où je fus enfermé durant deux mois.

On me soigna certainement beaucoup mieux que les autres malades qui échouaient dans cet asile où l'on y amenait des ivrognes sans trop s'occuper d'eux, parce qu'ils étaient pour la plupart irrécupérables. J'étais encore très jeune et certainement récupérable, sans quoi on m'aurait abandonné et oublié comme les autres. L'alcool et la drogue m' avaient quelque peu endommagé le cerveau, mais mon coeur et mes muscles n'étaient pas endommagés.

Dans cet hôpital, je fis beaucoup d'efforts pour comprendre ce que me disaient les médecins et les infirmiers. On m' expliqua que je devais être très patient, sérieux et raisonnable. Ma guérison ne dépendait que de moi, de ma propre volonté et de mon envie de vivre. Quand le docteur décida que mon état était satisfaisant, il me dit que je pouvais quitter l'hôpital. Je suis revenu vivre dans ma chambre de bonne, mais cet accident avait fait de moi un handicapé léger qui ne pouvait plus travailler pendant quelques mois.

Mon cerveau se trouva souvent plongé dans un épais brouillard, qui, quelque fois daignait se dissiper, mais revenait aussi vite qu'il sortait de ma pauvre tête. Les indemnités que me versait la  
caisse maladie ne me permettaient plus de vivre comme avant. Mon ami Emile tenta de  
m'aider  
financièrement, mais en vain, mais je ne voulais dépendre de personne. J'ai rompu avec ma  
fiancé  
Elodie parce que je ne voulais pas être un fardeau pour elle.

## Page 24 . Chapitre 1

J'ai demandé à mes amis de m'abandonner à mon triste destin, car je ne croyais pas ce que  
les  
docteurs me disaient. Leurs promesses de guérison, cela ne pouvait pas être possible pour  
moi.  
J'avais rencontré l'amour avec Elodie, mais je n'ai pas été capable de gérer ma vie. Je suis  
devenu un  
paumé. En venant à Paris je voulais démontrer au policier qui m'avait tendu la main que  
j'étais  
capable de devenir un homme honnête et que je pouvais m'intégrer dans la société. J'ai  
compris qu'à  
force de vomir ma haine de la société, mon corps avait failli implorer et sombrer dans le  
néant.

J'aurais du trouver la volonté de pouvoir vivre normalement. Je me suis laissé entraîner par  
des jeunes  
étudiants qui étaient tout aussi paumés que moi. Ces jeunes étaient des enfants de riches  
mais leurs  
parents ne s'occupaient pas d'eux, ils manquaient d'affection. A la fin de l'hiver de 1964 et  
1965, je  
n'avais que vingt ans, et j'en paraissais dix de plus. Mon visage était très maigre et livide,  
j'avais  
déjà un regard de vieux, vide et sans vie. Tout doucement mon état mental s'améliora, mais  
il me  
manquait de la volonté et de la patience.

Je redevins un jeune clochard. Dans cette chambre aménagée dans un grenier où je vivais,  
ce  
lugubre environnement ne facilitait pas ma guérison. Ma belle Elodie venait me voir mais je  
refusais de lui parler, j'avais honte de ma déchéance. Je passais mes journées à dormir et à  
rêver.  
Dans mes rêves, je passais mon temps avec mon père, nous marchions main dans la main  
sur ses  
terres, j'étais le jeune comte de Monchavet. Je ne comprenais pas pourquoi on avait ôté la  
vie à mon  
vrai père, j'avais l'impression de subir une injustice.

Dans mes rêves, je voyais la mer et le soleil, je voyais une belle jeune femme de mon âge,  
elle avait  
de beaux et longs cheveux noirs, elle était vêtue d'une longue robe blanche, elle marchait  
dans la  
grande allée du château et elle disparaissait. C'était ma princesse, je devais aller à sa  
recherche au  
bord de la mer. J'ai décidé de partir pour rencontrer cette jeune femme qui devait m'attendre  
quelque  
part. Souvent, je passais devant la gare de Lyon. Cette gare m'attirait et j'y entrais pour  
regarder les  
voyageurs partirent dans le sud de la France.

Je ne pouvais pas vivre et aimer mon père au château des trois fontaines, je sentais qu'il y  
avait  
quelque part une famille qui m'attendait pour m'offrir de l'amour et pour remplacer ce père  
qui me  
manquait tellement. Paris ne pouvait rien m'offrir, j'aimais Elodie mais quand je la  
regardais, je ne  
voyais plus son visage, je voyais ma princesse qui hantait mes rêves. Il me semblait que  
mon père  
me disait de partir à sa recherche. J'ai quitté Paris en me disant que si le sud de la France ne  
me  
permettait pas de retrouver cette princesse, je devrais mettre fin à mes jours.

## Page 25 . Chapitre 1

Je suis entré dans la gare de Lyon, j'ai acheté un billet pour Nice. Je pensais que cette ville  
était dans le sud de la France et que c'était là bas que je devais me rendre pour rencontrer la  
princesse de mes rêves. Ce voyage me parut interminable, j'étais seul dans un compartiment  
de ce  
train. Ce train emportait au loin une épave humaine que la ville de Paris avait rejetée. J'étais  
un être  
si fragile, un déraciné, une feuille presque morte que le vent emportait au loin vers l'horizon  
chaud  
afin qu'elle reprenne vie au soleil et au printemps prochain.

J'ai quitté Paris dans l'espoir de m'engager dans une nouvelle vie. Après Nice, le train  
s'arrêta à Menton, une  
force mystérieuse m'ordonna de descendre dans cette petite ville. En sortant de la gare, je  
me suis  
dirigé vers la mer. Je n'avais jamais vu la mer, je l'avais seulement vu au cinéma. En  
regardant cette  
étendue d'eau bleue comme le ciel, j'eus l'impression d'entrer dans un autre monde. Ma  
princesse  
devait habiter dans cette ville qui sentait bon le parfum du citron et de l'oranger sauvage. Je  
suis  
arrivé à Menton dans la fête des citrons.

Après m'être enivré des odeurs de la mer et de la ville, je me suis assis sur un banc dans la  
grande  
allée devant le casino. Je n'avais qu'un sac de voyage avec seulement quelques vêtements de  
rechanges dedans. Je devais me trouver un travail pour vivre car je n'avais plus d'argent. Pas  
même  
de quoi m'offrir un repas. J'ai marché dans cette ville à la recherche d'un travail. Devant le  
casino il  
y avait des restaurants, je me suis arrêté devant le restaurant "le Globe" on recherchait un  
plongeur.  
A la terrasse des clients buvaient un café. Il devait être quinze heures, le restaurant ne  
servait plus  
de repas.  
Je suis entré dans ce restaurant, j'ai demandé à parler au patron. Une jeune femme d'une  
trentaine d'années est venue vers moi, elle m'a dit qu'elle était la patronne du restaurant. Elle  
m'a  
regardé et m'a demandé si je n'étais pas à la recherche d'un emploi. Je lui ai dit que je venais  
de  
Paris et que je sortais d'une longue période de maladie. Je lui ai dit que j'avais très faim et  
que je  
pouvais devenir un bon plongeur. La patronne m'a engagé et m'a invité à me rendre à la  
cuisine. Le  
cuisinier m'a offert un bon repas.

Le soir à sept heures, je me suis mis au travail jusqu'à onze heures. Ma première nuit dans  
cette  
ville, je l'ai passée sur la plage, je n'avais pas de logement. Je me suis acheté une petite tente  
de  
camping et je me suis installé sur le terrain de camping sur les hauteurs de la ville. J'ai  
travaillé  
deux mois dans ce restaurant. L'après midi j'avais trois heures de libre, je pouvais me  
promener  
dans la ville. Je me rendais à la plage derrière le casino, je m'allongeais sur le sable et je  
rêvais.  
Dans mes rêves, je voyais ma princesse, elle marchait sur la plage, elle venait vers moi, elle  
tentait  
de me parler et elle disparaissait.

## **Page 26 . Chapitre 2 La prison, l'asile.**

Je pensais que je pouvais la rencontrer dans la ville ou bien sur la plage, j'avais envie de  
crier pour  
lui dire que j'étais venu de Paris pour la rencontrer. Cette petite ville me semblait être un  
endroit  
magique où mon rêve pouvait se réaliser. Je suis entré dans une période de déprime, ne  
voyant pas  
apparaître la belle princesse de mes rêves j'ai décidé de mettre fin à ma triste vie. J'ai avalé  
des  
somnifères et je me suis retrouvé à l'hôpital de Menton.

Une infirmière s'est occupée de moi, elle m'a dit que je devais rencontrer un psychiatre de  
l'hôpital  
de Nice. Une ambulance m'a emmené à Nice. Je me suis retrouvé dans un établissement  
psychiatrique lugubre, il y avait des barreaux aux fenêtres. Des malades criaient la nuit. Un  
psychiatre m'a fait venir dans son bureau, il a dit à une infirmière qu'elle devait me donner  
des  
calmants. Le docteur m'a dit que j'étais un paumé et un drogué. Il m'a fait comprendre que je  
devais  
apprendre à mieux gérer ma vie.

Je lui ai demandé combien de temps j'allais resté dans cet hôpital, ne voyant pas venir de  
réponse, je  
me suis énervé. Deux infirmiers m'ont conduit de force dans une cellule d'isolement, ils  
m'ont ligoté  
le torse et les jambes. Je suis resté plus d'une journée dans cette cellule d'isolement. Une  
infirmière  
est venue me détacher, elle m'a dit que je ne devais pas m'agiter dans cet hôpital parce que  
le  
docteur n'aimait pas les malades comme moi. Pour ce docteur, j'étais un jeune drogué qui  
devait être  
maté pour lui ôter l'envie de se détruire la santé.

On m'apporta un plateau repas, et dès que j'eus terminé mon repas, un infirmier m'emmena  
dans un  
grand dortoir. Un lit était vide, il me dit de m'y installer. Mon voisin de lit s'appelait,  
François  
Rambert, il venait souvent dans cet hôpital parce que la drogue le rendait fou. C'était un  
fonctionnaire, il enseignait dans un lycée. Il recevait la visite d'un homme qui se disait être  
un  
prince. Dans cet hôpital on le connaissait sous le nom de prince Alexandre. Cet homme était  
le père  
d'une jeune princesse que j'allais rencontrer dans cet asile.

Ce prince russe exilé venait souvent dans cet hôpital, il dirigeait une association d'aide aux  
drogués.

Le premier regard que François jeta timidement sur moi, ne fut pas très chaleureux.  
L'enseignant,  
voyant que j'étais dans un triste état, il me regarda de la tête aux pieds, il vit que mon visage  
était  
couvert de coups administrés par les infirmiers pour me neutraliser. Mon voisin de lit  
demeura muet  
pendant deux jours. Il devina que j'étais un garçon étrange, il pensa que j'avais des choses  
intéressantes à lui dire.

Dans mon sac de voyage, j'avais des cahiers d'écoliers, ils contenaient l'histoire de ma vie, il  
s'empressa de les lire. Dès qu'il eut terminé, il me regarda autrement. Il me dit que j'avais  
besoin d'une protection. Son grand ami le prince Alexandre accepterait de m'aider à sortir de  
cet hôpital.

## Page 27 - Chapitre 2 La prison, l'asile.

Son protecteur, le prince Alexandre, était un homme très puissant dans la région, il avait le pouvoir de faire sortir de l'hôpital des drogués et des alcooliques paumés qu'il jugeait persécutés par les infirmiers. Alexandre Anatoliévna était un homme hors du commun, il avait un passé très mouvementé. Cet homme habitait sur la route de Sospel, dans une grande villa. C'était un exilé, un déserteur et un ancien colonel de l'armée rouge. Mon voisin de lit me parla longuement de cet homme et de sa petite famille.

Un jeudi après-midi, je vis entrer dans le dortoir, le prince et sa fille. L'homme était grand et fort. Sur son beau et long visage, je vis briller deux magnifiques yeux marrons très légèrement bridés. Cet homme là me fis penser qu'il devait probablement descendre d'un peuple d'Asie. Ce mystérieux étranger au physique impressionnant d'aventurier paraissait avoir une soixantaine d'années. La belle jeune fille qu'il tenait par la main, elle avait le même regard de feu que lui et des yeux tout aussi brillants et bridés. Ces deux êtres rayonnaient de santé et semblaient venir d'une autre planète.

En marchant le prince déplaça une énorme quantité d'air, elle vint caresser mon visage. François embrassa le prince et sa fille. Il était très heureux de recevoir ces deux visiteurs, son visage s'en illumina de bonheur. La fille du prince me regarda longuement. C'était la princesse que je voyais dans mes rêves. J'ai laissé mon voisin avec ses amis, j'ai pensé que je ne devais pas le gêner. Je suis aller faire un tour du côté du département des femmes. Dans cet hôpital il y avait des femmes dépressives et parfois très perturbées mentalement, et aucune porte à franchir pour leur rendre visite.

Les malades passaient simplement d'un dortoir à un autre. On pouvait se parler quand les infirmiers jugeaient que l'on était pas trop agités. J'avais fait la connaissance d'une belle américaine, elle s'appelait Jill. Jill était journaliste. Son mari qui était avocat, l'avait abandonnée. Cet amour contrarié fit qu'elle échoua dans cet endroit sordide pour y soigner une dépression nerveuse et un

abus d'alcool. Mon amie Jill faisait des reportages pour un grand magazine Américain, sur les drogués et les prostitués. Son travail qui la passionnait la conduisait un peu partout dans le monde.

Elle connaissait le prince Alexandre, elle écrivait un livre sur sa vie.

Cet homme fréquentait les grands politiciens Européens, et des membres très importants de la mafia italienne et américaine.

Ces gens l'avaient aidé et protégé après la guerre, parce que Staline le recherchait pour le faire assassiner. Après avoir rendu une petite visite à mon amie Jill, je revins à mon lit. François me

présenta à son grand ami Alexandre. La première fois qu'il me serra la main, je ressentis comme des

frisons qui m'envahirent tout le corps. Je compris à cet instant qu'une nouvelle vie allait commencer pour moi. Cet homme mystérieux, au physique de géant et d'aventurier, faisait parti de mon destin, j'ai pensé qu'il allait devenir un nouveau père pour moi.

## Page 28 - La prison, l'asile. Chapitre 2

Cette première rencontre fut merveilleuse et inoubliable. Les premiers mots que prononça Alexandre, furent : "Bienvenue dans notre famille, Norbert, petit comte de Monchavet". Cet homme

connaissait déjà mon nom et une partie de ma triste vie. François avait dû pendant mon absence la

lui raconter en détail. Je tendis ma main à cet homme pour qu'il me la serre très fort dans la sienne. Sa fille vint vers moi et elle m'embrassa. J'avais du tenter de m'ôter la vie

pour rencontrer cette belle créature qui hantait mes rêves. Elle était devant moi et je ne rêvais pas.

Une infirmière nous annonça que les visites étaient terminées.

La fille du prince Alexandre s'appelait Tonia. Elle me prit dans ses bras, m'embrassa et elle laissa échapper une petite larme sur

son beau visage. Le prince m'embrassa lui aussi. Le prince et sa fille nous quittèrent. Ce jour là, je

n'ai pas compris ce qui m'arrivait, j'eus l'impression d'être dans un rêve. J'ai dit à mon voisin que je

m'étais endormi et que j'avais rêvé que ma belle princesse était venu me voir.

Mon voisin me jura que je n'avais pas rêvé. Le prince Alexandre et sa fille existaient vraiment, ils

m'avaient embrassé avant de partir. Ce jour là j'ai pensé que cette bonne ville de Menton était bien

un lieu magique. A Paris, la belle Elodie était apparut pour mettre un peu de bonheur dans

ma vie, je  
n'ai pas su l'aimer et la garder près de moi. Mon destin était ailleurs, mes nuits de rêves me  
harcelaient, elles m'obligeaient à m'engager dans une autre vie pour que je puisse  
rencontrer la fille  
du prince Alexandre.

Une semaine après cette merveilleuse rencontre, Tonia vint me voir seule à l'hôpital. Son  
père avait  
parlé avec son épouse, ils prirent la décision de me recueillir chez eux très prochainement.  
Antoinette la maman de Tonia voulait me connaître avant de me recevoir chez elle. Ce jour-  
là,  
Tonia m'embrassa très affectueusement sur les deux joues, comme si elle me connaissait  
depuis  
toujours. Son beau visage était radieux et débordant de bonheur, de vitalité et de joie de  
vivre . Elle  
n'avait pas les mêmes vêtements que lors de sa première visite, ceux qu'elle portait étaient  
différents  
mais toujours très exotiques.

## Page 29 - La prison, l'asile. Chapitre 2

Dans notre première rencontre, j'ai éprouvé une irrésistible envie de la prendre dans mes  
bras pour  
la serrer très fort contre mon coeur avant qu'elle ne quitte le dortoir. Dans cette deuxième  
visite, je  
me sentis comme submergé par une vague de fièvre et de timidité. J'aimais cette jeune fille,  
et je  
sentais que c'était réciproque. Cette merveilleuse jeune femme brune aux yeux sombres  
attendait  
beaucoup de ce garçon mystérieux qu'elle venait de rencontrer dans cet hôpital. Je me  
torturais  
l'esprit en pensant que je n'étais qu'un petit bâtard, un ouvrier sans le sous, un pauvre  
ignorant qui  
ne savait qu'à peine lire et écrire.

Je pensais n'avoir rien à offrir à cette jeune femme qui ressemblait à une princesse asiatique,  
j'allais  
devoir lui raconter l'histoire de mon passé, sans rien modifier ni inventer pour me mettre en  
valeur.

Il y avait certainement plusieurs manières de raconter son passé, tout dépendait aussi de la  
personne  
que l'on avait en face de soi, et de l'envie qu'elle aurait à le découvrir. François mon voisin  
de lit, et  
mes bons amis de Paris, Emile, et Rose, sa maman, eux ils avaient été très bouleversés en  
entendant l'histoire de ma vie. Avec Tonia la princesse de mes rêves, cela était différent.

Pendant deux heures, je lui ai raconté les épisodes de ma jeune vie. Tonia m'écouta très  
attentivement. Quand j'eus terminé, j'ai vu des petites larmes couler de ses beaux yeux.

Tonia m'  
avoua qu'elle était tombée amoureuse de moi dès qu'elle m'a vu en entrant dans le dortoir.  
Elle aussi  
elle me voyait dans ses rêves qui hantaient ses nuits.  
Quand je lui ai dit que j'étais le fils naturel d'un comte, un enfant conçu dans le péché, elle  
m'a dit  
que j'étais un vrai noble car pour elle j'étais le fruit d'un grand amour. Tonia étudiait le droit  
et les  
sciences humaines, son père lui faisait souvent office de professeur. Il avait étudié dans les  
universités de Moscou et de St Petersburg, avant la révolution. Tonia était très cultivée et  
très  
intelligente.

Ce jour-là, elle m'apporta des livres de Marx, de Lénine et sur Staline, et me conseilla de  
faire la  
connaissance de ces hommes que son père avait connus et côtoyés pendant plusieurs années,  
dans  
des périodes difficiles de sa vie. Je pensais que je devais me cultiver et m'intéresser à  
l'histoire de la  
grande Russie, du début du siècle à ce jour. Très vite, je me suis plongé dans ses livres pour  
lui faire  
plaisir. Je m'endormais avant d'avoir lu une dizaine de pages. Cette lecture m'ennuyait  
profondément. Mais pour être agréable à cette belle jeune et jolie personne qui promettait de  
m'aimer et de m'installer dans son royaume de princesse, je devais me cultiver pour ne pas  
avoir  
l'air d'un ignorant.

## Page 30 - La prison, l'asile. Chapitre 2

Cette nouvelle famille qui entra dans ma vie, cela me combla de bonheur, mais m'effraya et  
m'angoissa aussi. Je compris que j'allais devoir affronter un monde inconnu, mon esprit  
commença  
à me harceler de questions. Je me demandais quelle place serait réellement la mienne au  
sein de  
cette famille. La mère de Tonia n'avait pas pu avoir de garçon, elle était en attente d'une  
opportunité.  
Quand Alexandre me vit perdu dans cet hôpital, il pensa immédiatement que je pouvais  
devenir un  
fils pour lui.

Alexandre était riche et cultivé. J'avais peur d'aller vivre dans cette famille et de partager  
leur vie.  
Une chance inespérée s'offrait à moi, un miracle s'est produit dans cet hôpital, je n'attendais  
plus  
rien de la vie. Quand je suis entré dans cet hôpital, j'ai compris que j'avais touché le fond, le  
néant  
m'avait absorbé. J'ai pensé que j'étais un naufragé seul dans l'immensité d'un océan, je  
devais me

battre en espérant qu'un bateau passerait près de moi pour me sauver et m'engager dans une  
autre  
vie.

Le prince Alexandre et les membres de sa famille étaient dans mon destin, c'était ma bouée  
de  
sauvetage, je devais m'y accrocher pour poursuivre ma vie. Cette famille existait pour  
m'aimer et  
m'offrir tout ce que la vie m'avait refusé. La deuxième visite de Tonia me réconforta, ma vie  
était  
engagée dans une autre voie. Tonia me dit qu'elle attendait du nouveau dans sa vie, elle  
n'avait  
jamais connu de garçon. Une infirmière nous annonça la fin de la visite du jeudi. Dans mon  
enfance  
les jeudis après midi, je les passais en compagnie de mon père, le comte de Monchavet.  
Avec lui, je  
ne pouvais pas penser à mon avenir.

Avec Tonia ce fut différent, nous nous connaissions depuis si peu de temps, j'avais  
l'impression  
d'avoir vécu plusieurs mois avec elle. Avant de quitter le dortoir, Tonia me prit dans ses  
bras, elle  
m'embrassa tendrement, elle me dit que sa mère viendrait me voir. Quand je la vis  
s'éloigner, j'eus  
envie de pleurer et de hurler, mon corps se contracta et je ressentis une grande douleur.  
Quand je  
quittais mon père le jeudi après midi, après que nous eûmes marché longuement main dans  
la main  
dans les allées de la forêt près du château, j'avais mal. Pour calmer ma douleur, j'entrais  
dans les  
profondeurs de la forêt et je hurlais comme un jeune loup.

François, mon voisin de lit me dit que j'avais de la chance, il connaissait Alexandre et les  
membres  
de sa famille. Il me dit qu'ils habitaient dans une grande villa près de Sospel. Il avait tenté de  
séduire Tonia. Elle lui disait qu'elle attendait un garçon qui apparaîtrait un jour dans sa vie.  
Ce  
garçon, c'était moi. Je me suis allongé sur mon lit pour m'engager dans des rêves qui  
m'emportaient  
dans mon passé. Je vis mon père, le comte de Monchavet, il marchait dans la grande allée  
bordée de  
rosiers qui était devant le château. Une jeune femme brune vêtue d'une longue robe blanche  
vint  
vers lui puis elle disparut.

## Page 31 - La prison, l'asile. Chapitre 2

Ce rêve est souvent venu hanter mes nuits quand j'étais à Paris. François me dit que je

devais avoir  
un don de voyance. Une semaine après la visite de Tonia, je recevais sa maman. Sa maman s'appelait Antoinette, elle l'appelait tendrement "maman Toinette". Une belle femme blonde,  
la  
cinquantaine, les yeux bleus, elle entra dans le dortoir, je compris que ce devait être la  
maman de Tonia.  
Elle regarda à droite et à gauche puis elle se dirigea vers moi. Elle me dit "Vous êtes le  
jeune comte  
de Monchavet. Ma fille m'a beaucoup parlé de vous". Elle s'est approchée de moi, elle m'a  
prit dans  
ses bras et embrassé tendrement.

Jamais ma mère ne m'avait prise dans ses bras pour m'embrasser. Cette femme ne me  
connaissait  
pas et elle vint vers moi comme si j'avais été son fils. Cette manifestation d'affection m'a  
profondément émue, je me suis mis à pleurer. La maman de Tonia m'a essuyé les yeux avec  
un beau  
mouchoir brodé. J'eus envie de lui dire "maman, je t'aime". C'est cruel de ne pas avoir eu  
une  
maman et un papa pour vous combler d'affection. Dans mon petit village, quand je voyais  
une  
maman embrasser son enfant, il me venait l'envie de hurler pour apaiser ma souffrance qui  
était si  
forte. La maman de Tonia me dit que je devais l'appeler "maman Toinette".

Toinette avait eu un garçon. Il est mort quelques mois après sa naissance. Il était blond, aux  
yeux  
bleus, comme moi. Quand sa fille lui a dit que j'étais moi aussi un blond, aux yeux bleus,  
elle a  
pensé que je devais être son fils qu'elle avait perdu. Toinette avait un beau visage, ses yeux  
pétillaient de bonheur et de joie de vivre. Elle me dit que sa fille lui avait raconté l'histoire  
de ma  
vie. Je lui ai demandé si elle n'était pas normande. Elle me dit qu'elle était née à Bolbec en  
Normandie. Toinette avait elle aussi connu un peu la misère dans son enfance.

Ses parents la placèrent dès l'âge de quatorze ans chez de riches fermiers, comme petite  
servante.  
Rapidement, elle vit sa situation se transformer, car elle avait un don pour la couture et la  
broderie.  
Dans les environs où elle travaillait, on ne tarda pas à la connaître cette jeune fille douée  
pour ce  
beau métier. Rapidement ses patrons tentèrent d'exploiter cette mignonne petite servante.  
Mais la  
jeune fille qui n'était pas timide, ne se laissa pas faire.

En 1934, elle avait quinze ans, cette année-là, elle mit sa production de broderie et de  
couture dans  
sa valise et prit le chemin de la grande ville. Rouen l'attendait, elle avait lu dans un journal

de la  
région que l'on recherchait une bonne couturière, sachant broder pour confectionner de  
beaux  
vêtements d'enfants. Dès qu'elle obtint l'autorisation de ses parents, elle se présenta à  
l'adresse  
indiquée. Madame Germaine, qui était une très grande couturière à cette époque-là, la reçut  
dans sa  
boutique et demanda à voir ces quelques modèles qu'elle avait confectionné. Quand elle eut  
terminé de les caresser et les admirer, aussitôt son long visage aux traits lourds mais  
gracieux,  
s'illumina de satisfaction, et sa bouche s'ouvrit pour laisser s'échapper un beau compliment.

## Page 32 - La prison, l'asile. Chapitre 2

-- Mademoiselle, votre ouvrage est excellent, et je ne puis que vous en féliciter. J'ai  
vraiment  
beaucoup de chance de vous rencontrer, lui dit-elle - - . Antoinette fut engagée sur le champ.  
Ce jour-là,  
en entendant cette femme lui dire qu'elle l'engageait immédiatement, elle eut envie de lui  
sauter au  
coup pour l'embrasser, tellement elle était heureuse. Cette brave femme lui trouva une  
chambre très  
coquette et bien meublée dans la ville. Cette patronne fut très généreuse et honnête avec  
cette  
nouvelle jeune couturière qui débordait d'imagination et de talent. Elle lui apprit tout de ce  
qu'elle  
savait afin qu'Antoinette devienne meilleure qu'elle dans ce métier.

A la fin de la guerre, en 1945, Antoinette aidait souvent des gens de la croix rouge, elle  
accueillait  
les prisonniers de guerre qui revenaient de captivité. Très souvent ces gens étaient en très  
mauvaise  
état, physiquement et mentalement. C'est dans un de ces dépôts où échouaient ces pauvres  
malheureux qu'elle fit la connaissance de l'homme qui allait devenir  
très vite son futur mari. Cet homme qui apparut dans sa vie pour lui offrir ce bonheur si  
longtemps  
attendu, n'était pas un prisonnier ordinaire, c'était un déserteur de l'armée rouge qui avait fui  
le  
régime politique de Staline.

Ce géant au physique d'aventurier, il avait atterri-là dans un endroit réservé à accueillir et  
aider des  
prisonniers de guerre qui avaient perdu leur famille dans des bombardements de villes de  
Normandie. Il avait quitté son pays, parce que sa vie y était devenue un véritable enfer et  
qu'il  
risquait chaque jour d'être envoyé dans un camp en Sibérie. Ce grand et beau gaillard qui  
avait  
l'allure d'un général, parlait couramment l'anglais et le français, il n'allait pas tarder à faire

chavirer  
le coeur de la belle Antoinette, la normande aux yeux bleus.

Alexandre semblait perdu dans cette ville qui était en partie détruite par la guerre, il ne  
connaissait  
personne et n'avait pas l'habitude de mendier pour vivre. Le destin plaça cette belle jeune  
fille sur sa  
route. Antoinette savait que cet homme venu d'un autre monde, il était là pour elle. Il venait  
la  
chercher pour l'emmener et unir sa vie à la sienne. Elle fut la première à engager la  
conversation. En  
1945, elle avait vingt six ans, elle était célibataire et n'avait pas rencontré d'homme qui lui  
convienne. Antoinette était difficile et n'aimait que les hommes mystérieux.

Son futur mari était là, dans ce dépôt de prisonniers, où il semblait attendre un signe qui  
devait lui  
venir du ciel. Cet homme qui avait connu de longues périodes de détresse dans son pays, il  
pensait  
que la Normandie devait être un lieu magique et le point de départ d'une nouvelle vie.  
Antoinette lui  
dit d'une voix douce et chaleureuse : "Monsieur l'officier Russe, le  
gouvernement français m'a chargé de vous servir de guide dans cette ville. Je suis à votre  
entière disposition pour vous aider à retrouver des membres de votre famille".

### Page 33 - La prison, l'asile. Chapitre 2

Antoinette savait d'où venait cet homme, parce que, chaque prisonnier devait remplir une  
fiche de  
renseignements afin que l'on puisse les aider le mieux possible dans leur recherche. Elle  
invita cet  
homme à déjeuner dans un restaurant de la ville, dans un quartier qui n'avait pas subi la  
guerre. Ils  
passèrent l'après-midi ensemble, à se promener et à faire connaissance. Cette belle femme  
lui  
raconta ses plus beaux souvenirs et l'histoire de sa vie.

Alexandre était le deuxième homme de sa vie, elle n'attendit pas qu'il lui fasse la cour.  
Après le  
repas, elle glissa sa main dans la sienne, la serra très fort pour qu'il comprenne qu'elle en  
était déjà  
follement amoureuse. Antoinette n'avait pas de temps à perdre, à la fin de la journée elle  
l'emmena à  
l'hôtel, où ils y passèrent la nuit ensemble. Elle me dit  
que dans cette grande nuit d'amour, ils conçurent leur fille Tonia. Comme elle racontait bien  
son  
passé, et ses yeux pétillaient de bonheur. Elle revivait ces grands instants qu'elle avait vécu  
avec  
cet homme hors du commun.

Je pensais que cette femme exceptionnelle avait dû être très heureuse lors de cette rencontre.  
Elle  
l'était encore quand je l'ai rencontré dans cet hôpital. Elle me donna l'impression d'être une  
éternelle  
jeune fille. Ce fut pour moi une nouvelle visite, pleine d'affection et de tendresse. J'aurais  
aimer  
pouvoir lui parler durant des heures, jamais je ne me serais lassé  
de l'écouter. Cette femme au tempérament si délicat, emplissait mon pauvre corps de  
bonheur. Dans  
cet hôpital, je fis la connaissance de tous les membres de cette famille, ils allaient bientôt m'  
accueillir pour me plonger dans un grandiose et merveilleux paradis.

Ce jour-là, Antoinette m'apporta des friandises et des fruits, je les ai partagé avec ses amis,  
François, et Julo, le berger Corse. Une infirmière vint nous dire que la visite était terminée.  
A cet  
instant j'aurais tellement aimer partir avec cette femme merveilleuse. Avant de la quitter,  
j'eus envie  
de lui crier : "Maman Toinette, emmène-moi avec toi. Je t'en supplie, ne me laisse pas seul  
dans  
cette prison où l'on ne me veut que du mal".

Je venais de rencontrer une vraie maman, elle partait, elle m'abandonnait. Cette séparation  
me brisa  
le coeur, car dans cet instant je n'avais que huit ans dans ma tête. Ma nouvelle maman s'en  
alla,  
m'abandonna dans ce dortoir lugubre. Heureusement pour moi que mes amis étaient à mes  
côtés  
pour me consoler, parce que mon corps aurait de nouveau explosé et fait hurler de douleur  
tellement  
j'ai souffert de cette séparation.

## Page 34 - La prison, l'asile. Chapitre 2

J'ai retrouvé mes deux amis qui s'étaient installés sur mon lit. Ils mangeaient les friandises  
que ma  
nouvelle maman m'avait apporté. Julo, mon autre ami et voisin de lit, était un Corse de  
Propriano,  
il gardait des montons et des chèvres dans les montagnes au sud de la Corse. En 1964,  
pendant les  
vacances, il fit la connaissance d'une Niçoise. Mais pour cette jeune fille, ce n'était qu'une  
simple  
amourette de l'été.

Mon ami Julo en tomba follement amoureux. Après les vacances il alla chez elle pour lui  
annoncer  
son intention de l'emmener avec lui, car il désirait l'épouser. Mais entre temps, elle  
rencontra un

autre jeune homme, elle ne voulut pas suivre ce berger, sans le sous, pour partager sa vie.  
Après  
cette triste affaire, le pauvre Julo tenta de mettre fin à ses jours. Il échoua dans cet asile.  
Durant les  
semaines qui me restèrent à vivre dans cet endroit, je me suis employé à lui trouver une  
autre petite  
amie, qui pourrait l'aimer et partager sa vie de berger avec lui. Avec l'aide de mon amie Jill,  
je lui fis  
connaître une gentille italienne, qui avait été mariée avec un lâche de français qui la battait  
presque  
tous les jours.

Ce monstre l'obligeait à boire de l'alcool jusqu'à ce qu'elle s'effondre ivre morte, ensuite il la  
frappait à coups de ceinturon. Je pus réunir ces deux êtres, en espérant qu'ils formeraient un  
beau  
couple. Julo et Clara se marièrent en 1966. Tonia et moi, nous fûmes invités à leur beau  
mariage.

Mes deux amis m'aidèrent merveilleusement bien à vivre les jours qui me séparaient de la  
sortie. Ils  
m'aidèrent aussi à me préparer physiquement et mentalement. Alexandre voulait bien me  
recevoir  
chez lui, mais pour cela je devais être présentable et ne pas avoir l'air d'un demeuré mental.  
Très vite, j'ai trouvé la volonté de me battre pour devenir un jeune homme présentable et  
digne  
d'aller vivre dans ma nouvelle famille où l'on avait envie de m'adopter un jour.

Au milieu du  
printemps de l'année de 1965, enfin, l'hôpital décida de me rendre ma liberté, parce qu'une  
famille  
désirait m'accueillir pour m'aider à repartir d'un bon pied dans la vie. Le grand jour de ma  
libération  
arriva, et ce fut pour moi un magnifique et merveilleux moment.

Je pus sortir de cet endroit sordide  
en plein coeur du printemps. La nature avait sorti toutes ses plus belles décorations pour le  
jour de  
ma libération. Le soleil fut lui aussi de la fête, car il rayonna dans un ciel limpide et sans  
nuages,  
tout comme au premier jour quand je suis arrivé à Menton, dans cette ville magique.

### **Page 35 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

On m'avait préparé une entrée triomphale dans ma nouvelle famille, c'était aussi mon entrée  
au  
paradis. Cet univers doré m'ouvrait ses portes, elles étaient restées désespérément closes  
durant les  
dix neuf premières années de sa vie. J'avais connu un peu le petit bonheur, j'allais enfin

pouvoir  
connaître le grand bonheur qui m'avait fui et qui semblait ne jamais vouloir entrer un jour  
dans ma  
vie. Les membres de ma nouvelle famille étaient tous là, venus pour m'accueillir et  
m'arracher à  
cette pénible vie qui n'en finissait pas de m'accabler de tristesse.

Tonia et sa maman étaient ravissantes, souriantes et rayonnantes de bonheur. Le prince  
Alexandre,  
était souriant. Son être dégageait une santé resplendissante et une immense joie de vivre.  
Tonia  
entra la première dans ce dortoir, elle tenait dans sa main droite une feuille de papier : c'était  
mon  
bon de sortie que mon nouveau père avait eu beaucoup de mal à arracher à ce maudit chef  
psychiatre, celui qui m' avait tant humilié lors de l'examen qu'il me fit subir à mon entrée.  
Cet homme ignoble, ce médecin policier devait se sentir utile à la société. Il brisait les  
jeunes  
drogués et les alcooliques vulnérables ; ceux qui avaient le malheur de venir vers lui en  
espérant  
qu'on les guérirait. Vraiment, je ne pouvais que haïr profondément cet homme.

J'allais sortir de cet hôpital pour m'engager dans une autre vie. En entrant dans le dortoir,  
Tonia se  
jeta sur moi, elle m' entoura le corps avec ses deux longs bras, me serra si fort qu'elle faillit  
m'étouffer. Mes nouveaux parents m'embrassèrent et me serrèrent eux aussi dans leurs bras.  
Avant  
de partir, j'ai embrassé François, mon bon et merveilleux compagnon de captivité, qui me  
protégea  
dès mon arrivée. Il m'offrit un peu de réconfort durant ces deux longs et interminables mois.

Mon ami devait sortir quelques jours après moi et me rejoindre à la villa de ma nouvelle  
famille  
pour y passer quelques jours avant de retrouver ses parents à Gap, où ils habitaient et y  
vivaient  
dans une magnifique propriété. Après avoir dit au revoir à tous mes amis, je me suis  
empressé de  
franchir la porte du bloc où j'avais passé beaucoup trop de temps. J'ai pris la main de Tonia  
et l'ai  
entraîné dans une course folle à travers les allées du parc qui entouraient ces maudits  
bâtiments où  
l'on y torturait de pauvres êtres humains. Tonia était plus qu'une soeur pour moi quand je  
sortis de  
cet hôpital.

### Page 36 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Après avoir atteint la grille de la sortie, Tonia et moi nous sommes arrêtés pour souffler un  
peu et

pour attendre nos parents, qui marchaient sans se presser. Tonia cria dans leur direction :  
"Allez!  
Allez, les vieillards! on ne va pas passer la journée dans ce lieu lugubre. Pressons, un peu de  
nerf!" .

Pour nous faire plaisir, ils se mirent à courir afin de nous rejoindre plus vite. Dès que  
l'entrée  
principale fut franchie, ils étaient essoufflés et fous de bonheur.

-- Mes enfants, quel est le programme pour la journée? demanda maman Toinette". Ce jour  
là, il  
devait être dix heures du matin et le temps était superbe.

-- Allons d'abord visiter les magasins d'habits et de chaussures pour donner une apparence  
de jeune  
Comte à notre petit Norbert de Monchavet, nous dit d'une voix chantante, le prince  
Alexandre.  
C'était vrai, je n'avais vraiment plus rien de convenable à me mettre. J'étais si mal habillé  
que mon  
visage en était rouge de honte.

Je n'allais pas vivre chez des clochards, mais chez des gens qui ne  
manquaient de rien. Tonia appela un taxi, et nous partîmes via le centre ville et les grands  
magasins.

Rapidement, je me suis retrouvé habillé comme un petit prince. Mes nouveaux parents m'  
achetèrent un beau pantalon à la mode de l'époque et une belle chemise bleue, puis une paire  
de  
chaussures noires. Quand je fus vêtu de neuf, Tonia me regarda avec admiration, et ses  
grands yeux  
noirs en brillèrent de satisfaction.

-- Comme tu es beau ainsi vêtu, petit comte de Monchavet, me dit-elle, d'une voix douce de  
jeune  
fille amoureuse. En me regardant dans une glace, je découvris une autre personne, un jeune  
homme  
élégant et digne de cette princesse qui m'accueillait dans sa famille et dans sa vie.  
Le tour des magasins étant terminés, il nous restait une bonne heure avant de passer à table  
pour  
fêter cet heureux événement. La promenade des Anglais fut l'endroit idéal pour se dégourdir  
les  
jambes et mettre en appétit toute cette petite famille. Quel magnifique endroit c'était, en  
plein coeur  
du printemps.

Nous nous engageâmes dans cette longue allée bordée de palmiers, nous marchâmes très  
lentement  
tous les quatre, main dans la main. J'étais le petit dernier fraîchement arrivé dans cette  
merveilleuse  
famille.

### Page 37 - Une nouvelle famille - Chapitre 3 -

En marchant main dans la main avec ma maman Toinette et mon papa Alexandre, je sentis  
que mon  
corps avait quitté la planète terre, je planais et sautillais de bonheur. Ma belle et douce  
Tonia  
fredonnait en russe, une mélodie apprise par son père. Sa maman Toinette chantait une  
berceuse en  
normand cauchois. On chantait autour de moi pour annoncer la naissance du petit comte de  
Monchavet, né du grand amour du maître du château des Trois fontaines et de sa petite  
femme de  
chambre, Ferdinande, Charlotte, Baronne de Tilly.

Je m'imaginai que cette allée était magique, elle me rappelait l'allée aux mille parfums, en  
face du  
casino de Menton, où j' avais rêvé à une vie meilleure. Après avoir parcouru toute la  
promenade des  
Anglais à pied, Alexandre interpella un taxi et donna l'ordre au chauffeur de nous conduire  
sur la  
route de Menton. Il connaissait un ami qui possédait un restaurant panoramique. Nous  
restâmes  
deux heures dans cet établissement touristique de luxe.

J'ai apprécié la vue magnifique qu'offrait cet endroit. L'océan, la mer méditerranée semblait  
s'étendre à l'infini. A la fin du repas, j'eus l'impression de voler sur cette mer, je volais au  
dessus de  
tous ces beaux bateaux de milliardaires qui glissaient sur ce magnifique tapis bleu. Comme  
j'avais  
un peu trop bu pour arroser ma sortie de l'hôpital, je me pris pour un oiseau des mers. J' étais  
le plus  
bel oiseau des océans, et Tonia volait à mes côtés. Nous déployons nos grandes ailes et nous  
pénétrions ensemble dans les courants bénéfiques afin de nous hisser au plus haut des cieux.  
Je  
regardais derrière nous et je voyais mon papa Alexandre et ma maman Toinette.

Maman Toinette, nous surveillait d'un oeil attentif. Tonia me sortit brusquement de mon  
rêve, elle  
m'invita à sortir sur la terrasse où soufflait un petit vent frais et agréable. Nous quittâmes cet  
endroit  
merveilleux pour reprendre la route afin de rentrer à la villa où habitait ma nouvelle famille.  
Quand nous arrivâmes à Menton, j'ai demandé au chauffeur du taxi d' arrêter un instant  
devant le  
casino. En descendant du taxi, je pris la main de Tonia. Nous sommes allés marcher dans  
l'allée en  
face le casino. Quand je suis arrivé à Menton, je me suis assis dans cette allée, je me suis  
endormi  
sur un banc, j'ai rêvé et vu ma princesse qui ressemblait à Tonia. Un vent souffla de la mer,  
j'ai

pensé qu'il était magique, il m'engageait à pénétrer dans l'arrière pays où habitait ma  
nouvelle  
famille.

Nous remontâmes dans le taxi pour nous rendre à la villa où une nouvelle vie m'attendait.  
Cette  
demeure paradisiaque était proche du bord de mer. Après avoir parcouru plusieurs  
kilomètres sur la  
route sinueuse qui menait à Sospel, le taxi  
tourna à droite, il s'enfonça dans un long et étroit chemin bordé d'arbres et de plantes grasses  
de la  
région.

### Page 38 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Une grande maison originale m'apparut à la sortie d'un long virage. Vue du ciel, on  
distinguait une  
grande croix rose étendue sur le sol. Cette maison était couverte de longues tuiles roses  
ondulées  
qui dégageait un étrange parfum ; elle semblait chargée d'un lourd passé et d'un étrange  
mystère. Ce  
que je vis, ce n'était pas la demeure de monsieur tout le monde, c'était simplement le paradis  
d'un  
homme hors du commun. Cette construction originale ressemblait à un monastère  
transformé et  
rénové. Les murs y avaient été blanchis comme les villas italiennes. Autour de cette maison,  
il y  
avait des parterres de fleurs multicolores et une multitude de terrasses, de surfaces  
différentes.

Nous étions enfin arrivés. -- Quelle journée! mes amis, s'exclama Tonia". Dès que le taxi eut  
franchit l'entrée de la villa, un comité d'accueil vint à notre rencontre. Un chien aboya à  
l'intérieur  
de la maison, brusquement une porte s'ouvrit sur l'aile gauche. Un monstre couvert de poils  
en sortit  
comme une flèche. Le monstre était un gros berger allemand, il se  
précipita sur Tonia qui semblait être sa maîtresse préférée, il lui lécha tendrement le visage.  
L'animal n'ayant pas vue sa maîtresse depuis la veille, il crut qu'on l'avait abandonné.  
Quand il fut repu d'affection et de caresses, Tonia me présenta le monstre apprivoisé. Le  
chien se  
jeta aussitôt sur moi pour me faire la fête.

-- Regarde bien, mon gros chien, lui dit Tonia. Tu as devant toi mon frère et mon futur  
fiancé. Il  
vivra ici, avec nous. Je veux que tu lui obéisses et le protèges. Comme tu le fais pour moi - -  
. Le  
chien écouta attentivement l'ordre que venait de lui donner sa maîtresse, il aboya pour lui  
exprimer

sa soumission et son approbation. Il s'appelait Fripon. Il était très content de faire ma connaissance.  
Sans réfléchir, je lui dis : "Bonjour, Friponnais". Brusquement, il recula et me montra ses énormes crocs pour me faire comprendre que ce n'était pas son nom. Je dus m'excuser et lui répéter trois fois, Fripon, pour que le chien en colère redevienne mon ami. Je ne devais pas changer son nom, car je risquais de me faire mordre.

Ce chien était très susceptible. Le gardien à quatre pattes venait de m'accepter sur son territoire. Les présentations des membres du personnel pouvaient commencer. Je vis sortir de la maison un homme qui tenait dans sa main droite une petite croix de bois. L'homme remuait les lèvres et semblait prier. Cette prière était adressée au nouveau membre qui entrait dans la famille Anatolièvna. L'homme était grand et impressionnant à regarder. Il s'appelait, Otto Muster : c'était un ancien prêtre ouvrier. Alexandre l'avait engagé pour diriger en Italie une association d'aide aux enfants abandonnés. Otto avait été avant et pendant la guerre, un prêtre ouvrier, en Allemagne, on l'avait enfermé dans un camp, car il critiquait ouvertement le régime politique d'Hitler. Il s'approcha de moi et s'arrêta de prier. -- Sois le bienvenu dans cette demeure, ce petit paradis, cet havre de paix et de réconfort, me dit-il. J'ai pensé qu'avec cet homme spécial, on devient les meilleurs amis du monde.

### **Page 39 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Après le prêtre, on me présenta à une charmante femme. C'était une Sicilienne, elle s'appelait Rosetta. Cette femme connaissait très bien son métier. Tonia l'appréciait et aimait sa bonne cuisine. Pour travailler et vivre chez les Anatolièvna, il fallait être très brillant, car il y venait tous les jours du beau monde. On y invitait des hommes politiques et des gens de la mafia. Dans cette maison, c'était un perpétuel va et viens de gens de milieux assez spéciaux. Tous ces gens importants de la mafia, eux, ne mangeaient pas n'importe quoi. Rosetta la bonne cuisinière était toujours à la hauteur et donnait entière satisfaction à ces bons messieurs et à leurs

petites familles. Elle me prit dans ses bras, me serra très fort et m'embrassa, comme si  
j'avais été son  
propre enfant.

Le maître de la maison y faisait entrer son futur fils adoptif, alors toutes les  
personnes qui y vivaient devaient m'aimer sans aucune arrière pensée. Rosetta ne faisait pas  
semblant de m'aimer. Je pus lire sur son beau visage et ses magnifiques yeux noirs de  
Sicilienne,  
qu'elle m'adorait déjà sans me connaître.  
Elle n'accueillait pas un jeune paumé qui sortait de l'asile, mais peut-être le futur héritier  
d'un  
château. Tonia lui avait annoncé la bonne nouvelle. Rosetta avait une fille de vingt ans,  
c'était une  
belle créature sauvage et sournoise, elle servait les invités à table et leur chantait de jolies  
mélodies  
siciliennes, que sa mère lui apprenait en faisant la cuisine.

On me présenta, la femme de chambre et son mari, le jardinier du domaine. Un couple de  
jeunes de  
Strasbourg, des anciens alcooliques, qu'Alexandre avait sortis de leur enfer. En tout, cinq  
personnes  
s'activaient pour faire vivre la grande maison. Tout le monde vivait sous le même toit sans  
se gêner  
les uns les autres. La maison était si bien construite et organisée, que l'on pouvait croire que  
c'était  
un petit hôtel. Dès que l'on franchissait la porte de l'entrée principale, aussitôt on découvrait  
une  
grande salle : cette pièce spacieuse servait à accueillir les invités. On entrait dans la villa par  
l'aile  
de droite. Alexandre avait dessiné le plan de cette demeure particulière.

Au centre de la villa, on découvrait un long et large couloir qui formait l'allée centrale, où  
de chaque  
côté se dressaient une multitude de portes qui débouchaient sur des pièces ayant des  
fonctions  
diverses. A l'extrémité de ce long couloir, s'étendaient deux ailes, qui ressemblaient à deux  
longs  
bras, l'un tendu vers le nord et l'autre vers le sud. Le personnel était logé au nord. Les  
propriétaires  
occupaient l'aile orientée plein sud, où ils pouvaient jouir d'une magnifique vue sur la mer.  
Dès que  
les présentations furent terminées, Tonia m'invita à aller découvrir ma chambre, qui était à  
côté de la  
sienne.

En entrant dans cette pièce, je fus très surpris et émerveillé : c'était un grand studio décoré  
avec goût  
et merveilleusement bien aménagé, ayant tout le confort nécessaire et moderne pour bien y

vivre.

En entrant dans ma chambre, je sentis aussitôt que je faisais réellement partie de cette famille qui m'accueillait sans me connaître. Moi, Norbert de Monchavet, je venais enfin de pénétrer dans le royaume des gens heureux. Ce monde là, allait-il lui m'offrir la paix et la sérénité?

### Page 40 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Quand j'eus terminé la visite des lieux, Tonia m'invita à faire le tour de la maison pour faire connaissance avec les terrasses où on y passait beaucoup de temps pour les loisirs et pour s'y détendre après de longues journées de travail. Tout le monde travaillait à la villa. Les terrasses étaient aménagées de manières différentes : certaines avaient des parterres de fleurs, d'autres il y poussait de la vigne sauvage. Il y en avait trois qui servaient de terrain de boules, où on allait y passer beaucoup de temps avec ma douce Tonia, et tous les invités de marque venant des milieux de la haute société.

Après en avoir terminé avec cette visite guidée des lieux, j'ai demandé à Tonia qu'elle appelle son gros chien. Nous sommes partis faire une longue promenade ensemble, où des choses importantes devaient se dire. Nous partîmes tous les trois sur cette route sinueuse qui menait à Sospel. Le chien Fripon adorait s'y promener, car sa maîtresse le faisait courir pour entretenir son énorme musculature.

Nous nous arrê tâmes tous les trois cent mètres pour souffler un peu. Tonia me prit la main. Elle me dit :  
-- Maintenant, je désire que tu deviennes mon fiancé. Elle m'aimait. La naissance de cet amour se fit dès notre première rencontre, dans cet hôpital de Nice.

Dans cette promenade, je lui ai fait comprendre qu'une longue période de réflexion m' était nécessaire avant de m'engager dans une aventure amoureuse durable. Je ne savais pas si j' étais capable de m'adapter à cette nouvelle vie que l'on m' offrait si généreusement. J'avais été un voyou et un voleur, un drogué et un agitateur, tantôt anarchiste et tantôt royaliste. J'allais devoir apprendre à vivre autrement, je devais me trouver un travail pour ne pas vivre aux crochets de ces gens qui m'accueillaient chez eux sans trop me connaître.

Tonia m'écouta, elle m'arrêta brusquement de parler, elle mit sa main sur ma bouche et m'ordonna de me taire. Je dus l'écouter attentivement. Energiquement, elle m'expliqua que mon passé était derrière moi, mon avenir était devant.

### Page 41 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Pour Tonia Anatoliévna, j'étais un noble et le fils du comte de Monchavet. J'étais l'unique amour de sa vie, elle désirait ardemment vivre jusqu'à la fin de ses jours avec moi. Aucun autre homme ne pourrait jamais l'intéresser autant que moi. Pour vivre cet amour intense qui s'offrait à moi, je devais m'adapter très vite à ma nouvelle vie. J'ai compris que si je ne parvenais à trouver le bonheur dans ma nouvelle famille, je devrais m'en retourner d'où je venais.

Je ne pouvais pas décevoir Tonia. Si je l'abandonnais je risquais de briser sa vie. Après cette longue et merveilleuse conversation, Tonia me prit dans ses bras, me serra très fort pour me reconforter et m'aider à affronter ma nouvelle vie. Nous rentrâmes à la villa où nos parents nous attendaient en compagnie de trois invités qui s'étaient installés dans la grande salle à manger. Ces gens devaient être des amis de longue date, parce qu'ils semblaient très à l'aise dans cette maison. Avant de faire leur connaissance, Tonia et moi nous allâmes dans notre chambre pour y faire un brin de toilette, afin de nous rendre présentable.

Parmi ces gens, il y avait un homme de taille moyenne. L'invité était de nationalité italienne, qui paraissait avoir soixante ans, environ. Sa femme était très élégante et jolie, avait une vingtaine d'années de moins que lui. Ils avaient un fils du même âge que moi.

Alexandre me présenta aux invités en leur disant que j'étais le fils du comte de Monchavet. Les invités de marque me regardèrent d'un air admiratif. Ils semblèrent un peu gênés de rencontrer un membre de la noblesse et un nouvel ami de la maison. Je n'étais pas habitué à rencontrer des gens de la haute société. Ce jour là je ne voulus pas décevoir les membres de ma nouvelle famille. Je me souvins de ces deux derniers mois passés en compagnie de mon père, et de ses conseils qu'il me

donna pour faire de moi un vrai noble.

Je sus très vite me mettre dans la peau d'un membre de la noblesse, et sans complexes j'ai su  
me  
servir des mots que mon père utilisait quand il recevait des gens de son rang. L'invité me dit  
que très  
souvent il rendait visite à son grand ami Alexandre, afin d'obtenir des aides financières  
importantes  
pour faire fonctionner son parti politique et ses nombreuses affaires. Toutes les personnes  
qui  
venaient à la villa, c'était en grande partie par intérêt.

L'amitié avait aussi une part très importante.  
Le prince Alexandre leur confiait de l'argent, et ces gens lui rendaient de très grands  
services en  
faisant aussi tourner ses nombreuses affaires. J'ai compris très vite que c'était un  
investissement qui  
s'avérait être très rentable pour le prêteur et ses associés. Ils étaient très nombreux et  
venaient des  
quatre coins de l'Europe et d'ailleurs.

### **Page 42 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Durant toute la soirée les invités parlèrent très souvent en italien, ignorant que je ne  
comprenais pas  
très bien cette langue. Ma maman Toinette et la femme, parlèrent de toilettes et de mode.  
Tonia et  
moi, nous étions très occupés à nous échanger des sourires et à nous pincer les bras et les  
jambes en  
glissant discrètement nos mains sous la table. Nous chahutions comme deux enfants joueurs  
et  
malicieux.

Le jeune invité nous regardait en regrettant de ne pouvoir être à côté de Tonia pour partager  
ce jeu  
d'amoureux. Ce premier repas partagé avec les amis de mes nouveaux parents fut très réussi.  
Je me  
suis trouvé admirablement bien dans la peau d'un jeune comte, en sachant pertinemment que  
je n'en  
n'avais pas encore le titre et la fortune.

J'ai pensé que je devais probablement avoir le physique de l'emploi. De comte, je n'avais  
connu  
jusqu'à ce jour que mon vrai père, qui était un homme très beau, très élégant et raffiné. Je  
plaisais à  
presque toutes les personnes que je rencontrais. Je n'avais pas conscience de cette séduction  
naturelle que je possédais. Cette soirée fut très réussie, je n'eus besoin de faire aucun effort  
pour

m'adapter à ma nouvelle vie. Les invités restèrent jusqu'à une heure du matin. Tonia et moi nous sommes endormis dans le petit salon en écoutant de la musique classique.

Alexandre expliqua aux invités que le jeune comte de Monchavet venait de passer deux mois dans un hôpital.

Ils comprirent et ne me firent pas réveiller pour me saluer avant de partir. Ce fut ma première journée de liberté et mes premiers pas dans cette villa. Avant d'aller me coucher dans cette chambre pour la première fois, j'ai embrassé mes nouveaux parents et Tonia. Je les ai remercié de m'avoir offert autant de bonheur dans cette journée. Au petit matin, après avoir pris une bonne douche chaude, je me sentis frais et disponible pour recommencer une nouvelle journée.

Je suis allé à la cuisine. Avant de m'installer pour prendre un peu de nourriture, j'ai pris d'abord ma ration d'affection. Les membres de ma nouvelle famille me posèrent une multitude de questions et voulurent savoir si je me sentais bien dans cette grande maison, et si je ne manquais de rien. J'ai dit que je n'avais jamais vécu dans une famille aussi accueillante que la leur. J'étais très heureux d'être avec eux. Alexandre satisfait se leva de sa chaise. Il dit : "Allez, les enfants! préparez-vous, nous partons pour Genève! Je vous recommande de ne pas oublier vos papiers".

### **Page 43 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Otto l'ancien prêtre fut chargé d'appeler un grand taxi pour que tous les membres de la famille puissent se rendre à l'aéroport de Nice, où un avion devait nous emmener en Suisse. Ce voyage allait être le premier avec les membres de ma nouvelle famille, et de nombreux autres suivraient durant la longue période où j'allais vivre dans ce magnifique endroit. Je ne connaissais pas la Suisse, je n'avais jamais voyagé en avion. Le voyage fut assez rapide.

- Tonia me dit : Quand tu verras un grand lac et un immense jet d'eau, alors nous serons arrivés à Genève. Alexandre m'avait caché son intention de m'emmener dans ce beau pays : c'était une surprise. En arrivant à l'aéroport, il s'empressa de me fournir des explications. Il m'expliqua le but de ce voyage exprès.

Tous les membres de la famille Anatoliévna s'installèrent autour d'une table dans une grande brasserie. Alexandre m'expliqua la raison de ce voyage en Suisse. Je devais rencontrer un très grand psychiatre. C'était un très grand ami de mon nouveau père. Son ami dirigeait une maison de santé pour milliardaires, où des gens de la haute société y venaient pour faire des cures de repos.

Alexandre me demanda si j'étais d'accord pour rencontrer cet homme qui désirait m'examiner très attentivement. La veille, durant cette longue promenade entreprise avec Tonia, elle s'inquiéta de mon comportement, elle en parla à son père. Il prit une décision rapide, il téléphona aussitôt à son ami pour lui demander de me recevoir. Je ne pouvais pas refuser cet entretien avec ce docteur. Pour ne pas contrarier les membres de ma famille, je me suis laissé ausculter par le grand ami de mon nouveaux père.

Alexandre loua un minibus pour se rendre chez son ami le docteur Dimitrov. Nous sortîmes de la ville, côté sud-est. Le minibus roula durant quelques minutes avant d'arriver dans cette maison de repos. C'était une clinique psychiatrique privée. Cet endroit n'avait rien de comparable avec l'asile de Nice, qui était crasseuse et lugubre. Nous entrâmes dans un petit parc, nous vîmes des malades qui se promenaient tous accompagnés d'une jolie infirmière.

### **Page 44 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Le minibus s'arrêta juste en face de la porte d'entrée de la clinique. Une charmante hôtesse nous attendait pour nous conduire au bureau du patron de cet établissement. -- Bonjour et bienvenue dans cette clinique. Suivez-moi, le docteur vous attend dans son bureau, nous dit gracieusement l'hôtesse d'accueil. Le prince Alexandre et son épouse étaient très connus dans cette clinique. Ils y venaient tous les ans, afin de se reposer de cette vie si agitée qu'ils menaient tous les deux tout au long de l'année.

Nous entrâmes tous dans le grand bureau du docteur. Je fus très surpris en voyant cet homme pour la première fois. Physiquement il ressemblait un peu à mon nouveau père. Le docteur prit Alexandre dans ses bras, ils s'embrassèrent à la russe, en se serrant très fort l'un contre l'autre. Ces deux grands hommes se connaissaient depuis 1916. A cette époque-là, ils avaient une vingtaine d'années

et  
fréquentaient les grandes écoles de Moscou. Le docteur faisait des études de médecine, et  
Alexandre  
étudiait le droit et les sciences politiques. Après cette chaleureuse embrassade, il salua très  
affectueusement tous les autres membres de la famille.

En arrivant près de moi, le docteur s'exclama :  
-- Eh bien, le voilà notre jeune homme de la noblesse, nous allons bien prendre soin de lui  
dans  
cette clinique!. En entendant ces quelques mots, je devins blême et je pris la main de Tonia,  
la serra  
très fort en lui disant : "Il n'est pas question que je reste enfermé ici dans cette clinique!".  
Le bon docteur me rassura immédiatement en me disant que rien ne me retiendrait très  
longtemps  
ici. On allait seulement me faire subir un examen très approfondi pour faire connaissance  
avec ma  
personne, parce que cela s'avérait nécessaire. Je ressemblais à un petit enfant, qu'on allait  
arracher à  
ses parents, je tremblais déjà à l'idée d'en être séparé si brutalement.

Je dus raconter au docteur mon douloureux passé. Il m'écouta très attentivement. Une  
infirmière me  
brancha des électrodes sur le cerveau, elle utilisa toutes sortes d'instruments qui semblaient  
indispensables pour ce genre d'examen.  
Une heure après, le docteur me regarda d'un air presque satisfait. Il dit aux membres de ma  
nouvelle  
famille que tout était à peu près normal. Je devrais dans l'avenir être suivi très  
régulièrement. Pour  
le docteur, ce manque d'affection et mon enfance passée dans cet environnement familiale,  
où j'ai du  
vivre avec des parents qui ne s'aimaient pas et se déchiraient violemment. Le docteur leur  
expliqua  
que cette vie affligeante m'avait profondément marqué et traumatisé.

### **Page 45 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Une enfance sans amour ni affection, cela engendrait inévitablement des blessures invisibles  
et  
profondes dans le corps d'un enfant. J'avais l'air d' être un jeune homme très équilibré.  
Comment  
aurais-je pu oublier ce passé qui ne cessait de me harceler et de me torturer l'esprit. Le  
docteur était  
parfaitement conscient que son patient allait probablement dans un proche avenir perturber  
le  
bonheur de cette famille qui l'accueillait si généreusement et désirait l'adopter. Mais il  
pouvait se  
tromper, parce que le cerveau d'un être humain, c'est quelque chose d'impénétrable.

Il ne voulut rien dire à son ami Alexandre, afin de ne pas gâcher le bonheur des membres de sa famille, car il les sentait très heureux de vivre avec moi. La visite était terminée, j'étais impatient de quitter cet endroit, car l'odeur des hôpitaux m' était devenue insupportable et me mettait mal à l'aise. Je remerciais ce bon docteur de m'avoir si gentiment examiné et ausculté avec tant de bonté et d'humanité.

Après avoir chaleureusement salué et remercié ce grand homme, nous quittâmes cet endroit pour aller à Lausanne. Alexandre y possédait une multitude de cabinets d'affaires. Quand nous arrivâmes dans le centre de la ville de Lausanne, Alexandre gara le minibus dans le garage du premier immeuble qu'il allait me faire visiter. Hans Fridman, le directeur d'une agence de police privée nous attendait lui aussi avec impatience. Alexandre fit sa connaissance à la fin de la guerre. Cet homme l'aida à organiser sa protection. Hans Fridman était un juif allemand, né dans un riche milieu d'industriel du textile. La guerre vint briser et anéantir entièrement tous les membres de sa famille.

Mais lui, il put s'enfuir pour échapper aux camps de concentration, il vint s'installer en Suisse, où il se plaça sous la protection d'anciens amis de son père, qui appartenaient à la grande mafia américaine et italienne. Ces gens l'aidèrent et lui procurèrent de l'argent pour aider ses frères persécutés pas les nazis. Mais la mafia n'étant pas une institution de bienfaisance, alors il dut rembourser tous ces gens. Pour rembourser sa dette, il se mit à leur service et les aida à développer une multitude d'affaires en Europe. Alexandre et Hans Fridman, purent se rencontrer à Paris, dans un établissement que dirigeait un certain Sacha Vlanov. Très vite, ils sympathisèrent, étant de la même race, de la race des seigneurs et des hommes que rien ne pouvait arrêter, ni ébranler, car ils étaient forts dans leurs corps et dans leurs têtes.

C'est à partir de cette rencontre qu'Alexandre commença à s'organiser et à recruter des hommes : pour ne pas être assassiné, il dut construire autour de lui une immense forteresse humaine, afin que Staline ne puisse jamais l'atteindre, lui et sa famille. J'étais à peine sorti de l'hôpital, et déjà

je me  
trouvais noyé dans un univers étrange, un monde qui m' était  
totalement inconnu, et où j'allais devoir m'y intégrer très rapidement. Cette nouvelle vie  
allait me  
plaire, elle m' apprendrait tout ce qui existait dans ce monde.

### Page 46 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Ces gens avaient un rythme de vie si différent du mien, mais cela me plaisait et renforçait  
ma  
curiosité et mon envie de vivre dans ce milieu mystérieux que je découvrais. Dans cette  
belle ville  
de Suisse, on visita une multitude d'agences, qui étaient toutes différentes les unes des  
autres. Elles  
appartenaient toutes à mon nouveau père et à cette grande famille de la maffia. Ils avaient  
même  
une banque, où Tonia m'apprit qu'on y blanchissait de l'argent sale. Sur le moment, je ne  
compris  
pas ce que cela voulait dire, mais par la suite j'ai voulu savoir ce que cela signifiait, de  
l'argent sale.

La visite de cette ville me fatigua énormément, je n'étais plus habitué à supporter toute cette  
agitation, tous ces mouvements de gens et de voitures bruyantes et polluantes. J'ai demandé  
que l'on  
parte vers un endroit un peu plus calme, afin de m'y reposer de cette mauvaise fatigue.  
Tonia  
demanda à son parrain, Hans Fridman, qu'il nous invite dans sa villa qui était à quelques  
kilomètres  
de Lausanne, sur le bord du lac Léman.

Nous quittâmes cette ville et nous montâmes sur un bateau pour nous rendre chez cet  
homme qui  
dirigeait les affaires de mon nouveau père. Je fus séduit par cet homme. C'était un homme  
très riche,  
mais cette richesse était une récompense méritée. Il avait aidé et sauvé tant de pauvres juifs  
pendant  
la guerre. Plusieurs fois il risqua sa vie pour sauver celle des autres.  
Je n'étais jamais monté en bateau sur un grand lac, ce petit voyage fut pour moi une  
nouvelle  
découverte qui me combla de joie et de bonheur. Tonia était ravie de me voir découvrir les  
beautés  
de la Suisse. Le bateau filait lentement sur cette immense nappe d'eau, calme et reposante.  
Ce jour là,  
je découvris les villages au bord du lac et les merveilleux  
paysages.

Je découvris et apprécia le moindre petit mouvement des choses, du naturel et de l'artificiel.

Toutes  
ces découvertes, c'étaient des trésors de la nature, que la vie m' avait caché jusqu'à ce jour,  
parce  
que mes yeux ne devaient pas être dignes de les voir.  
Cette beauté là, je pensais que pour l'apprécier et la savourer pleinement, il fallait être né  
dans un  
milieu de nantis. Le bateau s'arrêta à Nyon. La famille Anatoliévna se rendit à la villa de  
Hans  
Fridman. La femme de Hans était une Sud Américaine, elle avait tenté d'assassiner un  
membre du  
gouvernement de son pays en 1959, parce que son père avait été fusillé pour rébellion. La  
fille du  
révolté voulut venger son père, mais elle faillit très vite y perdre sa vie. Par chance, Hans,  
l'homme  
d'affaire passait par là, ainsi il put la sortir de son infecte prison où elle attendait que l'on  
vienne la  
chercher pour lui faire payer ce crime qu'elle avait commis.

### **Page 47 - Une nouvelle famille - Chapitre 3 -**

Le chef de la police étant un être très corrompu et aimant l'argent, il accepta de remettre  
cette jeune  
femme à son ami Hans. Hans Fridman était un homme au grand coeur, il n'hésitait pas à  
sauver des  
vies humaines quand il le pouvait. Sa belle épouse s'appelait, Anita Cordobès. Dès que je  
suis arrivé  
à la villa, immédiatement elle me prit dans ses bras elle me réserva un accueil très  
chaleureux. La  
veille, Tonia lui avait téléphoné et raconté mon passé. Cette femme avait eu elle aussi une  
enfance  
misérable, et la faim fut très souvent son principal et redoutable ennemi. La femme de Hans  
nous  
prépara un somptueux repas qu'elle fit avec de la nourriture de son pays.

Quand je suis entré dans la grande salle à manger, je fus émerveillé de découvrir tant de  
luxue et de  
richesse. Chez mes nouveaux parents tout était beau, mais le luxe n'y était pas si aveuglant.  
C'était  
un luxe très discret et presque invisible. Cette soirée avait été organisée en mon honneur.  
J'étais un  
nouveau membre de la famille d'Alexandre, on fêta mon entrée de cette grande famille.  
Nous fêtâmes joyeusement cet événement. Après le repas nous avons chanté et dansé  
jusqu'à deux  
heures du matin. Le lendemain matin, nous quittâmes la villa de Hans Fridman, pour aller à  
Zurich,  
où d'autres amis nous attendaient et désiraient faire ma connaissance.

Quand je suis arrivé à Zurich, on me présenta à madame Ciferman, la directrice d'un grand

atelier  
de couture. Ma nouvelle maman était une très grande artiste, elle dessinait des modèles de vêtements pour femmes et pour enfants. Tout ce qui était fabriqué dans cet atelier, partait pour les Amériques, pour y être vendu à de riches bourgeoises. Nous sommes restés plus de deux heures à visiter ce magnifique atelier de confection. Alexandre avait l'intention de me faire connaître tous les membres de sa famille qui vivaient en Suisse. il dut appeler un médecin de toute urgence, parce que je me suis évanouis et j'ai sombré quelques minutes dans un semi coma.

Je venais de sortir de l'hôpital, et déjà on m'entraînait, de ville en ville, où on mangeait et buvait plus que de raison, alors qu'une longue période de repos m' avait été prescrite par un docteur. Le médecin constata que ce n'était pas grave. il me prescrivit trois semaines de repos forcé. Nous sommes rentrés à Menton pour que je puisse me reposer. Pendant trois semaines, personne ne vint nous rendre visite, à la villa Nina. Nina : c'était le petit nom de la maman de mon nouveau père.

Alexandre aimait sa chère et tendre mère, ainsi que son père.

Les deux amours de sa vie n'étaient plus de ce monde, mais il les sentait toujours présent près de lui. Parfois il leur parlait et leur disait des mots tendres. Alexandre vit le jour en 1897, dans le fin fond de la Sibérie, pas très loin de la Mongolie. Ses parents descendaient des mongoles, ils avaient conservé la physionomie de leurs lointaines origines.

### **Page 48 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

A cette époque-là, ils étaient au service d'un prince, le prince Antipova. Cet homme issu de la haute noblesse était conseiller politique du Tzar Nicolas 2. La famille Anatoliévna vivait très misérablement dans une grande maison, faite de bois et de terre séchée. Le père soignait les animaux et cultivait la terre les mois d'été.

L'hiver, il s'occupait à l'atelier où il y réparait des objets d'art et des meubles anciens, ainsi que des tableaux, des toiles de maîtres et des poteries anciennes. Le père d'Alexandre avait un don pour la restauration d'objets d'art, il le transmit à son fils unique. Alexandre exerçait un peu ce beau métier, sur la Côte d'azur et en Italie, où il avait de nombreux et très riches clients. Au début du siècle, dans

la période où il n'était encore qu'un enfant, un jour il sauva la fille du prince Antipova, qui  
se noyait  
dans le lac, près du palais où vivaient ses maîtres. Ce sauvetage fit de lui un héros, et il  
devint le fils  
héritier du prince Antipova.

Alexandre profita de ces quelques journées de repos me raconter une toute petite partie de  
l'histoire  
de sa vie. Ensemble, nous sommes aller faire quelques ballades en bateau, où l'air marin me  
fit  
énormément de bien. Après trois semaines d'un bon et sain repos, je pus reprendre une vie  
normale  
et me refondre dans le rythme de la vie des membres de ma  
nouvelle famille.

Après avoir accumulé une énorme quantité d'énergie, je sentis le besoin de me dépenser  
physiquement pour redonner un peu de vitalité à tous mes muscles qui avaient un peu  
souffert  
depuis quelque temps. Alexandre et Otto faisaient presque tous les jours plus de dix  
kilomètres de  
course à pied à travers le maquis de l'arrière pays, dans des endroits très  
montagneux et abrupts.

Quand ils revenaient, je constatais que physiquement ils semblaient très épuisés de cette  
longue  
virée. Qu'avaient-ils fait comme exercices physiques pour rentrer dans un tel état? Je pensais  
que  
moi aussi je pouvais m'engager dans leur expédition sportive matinale. Pour cela j'allais  
devoir  
m'acheter tout l'équipement sportif qui était indispensable pour me lancer dans ce genre de  
raide.

Ma première grande sortie fut très laborieuse, parce que mes muscles n'avaient pas été  
préparés  
pour ce genre d'exercice physique. On m'avait vivement déconseillé d'aller courir sur les  
sentiers  
couverts de pierres et de racines, sans s'être soigneusement préparé les muscles des jambes.  
Têtu et  
obstiné, je n'écoutais personne.

Comment un jeune homme grand et vigoureux comme moi, aurait-il pu être distancé après  
trois  
kilomètres de course? Mes compagnons avaient plus de soixante ans, et c'était là un très  
sérieux  
handicap. Cette expédition sportive de course de fond en terrains très accidentés me valut  
trois jours  
de repos forcés, car il me fut impossible de mettre un pied au sol. On dû  
faire venir un médecin et un masseur pour me décontracter les muscles meurtris par tant  
d'efforts.

Une semaine après, je récidivais et dévorais plus de dix kilomètres dans la montagne.

### Page 49 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Mais cette expédition là, n'eut pas le même effet que la précédente, parce que le lendemain  
matin, je  
pus me lever et marcher sans trop de problèmes. Cette orgie d'efforts physiques devait  
prouver à mon  
nouveau père que ma santé et mon moral étaient excellents. Ma dette envers cet homme  
exceptionnel qui m'avait arraché à mon triste milieu, elle était énorme. Que pouvais-je faire  
pour me  
montrer digne de sa confiance et de sa générosité?

J'avais envie de lui dire : "Regarde, mon beau papa, regarde bien le drogué que tu as sorti de  
l'enfer  
psychiatrique, maintenant il veut vivre en homme responsable et non plus comme un lâche  
qui a  
peur de la vie". Pour remercier tous les membres de ma nouvelle famille, je devais me battre  
ardemment et construire une forteresse pour y installer mon bonheur afin que personne ne  
vienne  
tenter de m'arracher à cet univers de bonheur. Durant plusieurs jours, je me suis entraîné  
avec mes  
deux joyeux compagnons. Tonia nous suivit, elle aussi, mais en ayant prit soin de ne pas  
faire la  
même erreur que moi.

Sa grande résistance physique m'étonna, elle semblait souvent moins fatiguée que moi, tout  
en  
faisant les mêmes efforts. Le matin, je courais dans la montagne, et l'après-midi, je passais  
plus de  
deux heures dans la salle de culture physique de la maison. Après m'être bien préparé  
physiquement  
et mentalement, je pus me rendre utile dans la société. J'ai demandé à Otto, le bon prêtre, de  
me  
prendre avec lui dans son association d'aide aux enfants malheureux et abandonnés.  
Presque tous les jours de la semaine, il partait après le déjeuner et ne rentrait pas avant dix  
heures  
du soir. Rendu et épuisé, il s'asseyait dans la cuisine afin que Rosetta lui serve le repas  
qu'elle avait  
préparé spécialement pour lui. Son visage buriné et au teint hâlé exprimait la joie de vivre. Il  
sortait  
de son cartable de cuir des billets de banque et des chèques, puis les comptait plusieurs fois  
pour  
savourer la réussite de sa journée.

Otto allait saluer de nombreux et très riches bourgeois, français et italiens. Il choisissait ses  
relations  
en fonction de leurs âges et fortunes. Les impotents qui ne pouvaient plus aller à la messe, il

priaient  
avec eux et écoutait leurs histoires de riches qui ne savaient que faire de leur richesse.  
Ces gens n'avaient plus de santé, mais ils avaient de l'argent qui était le bienvenu pour aider  
les  
pauvres. Je pensais qu' Otto devait me faire connaître son univers de pauvreté, où il y  
soulageait et  
sauvait des enfants que l'on torturait, frappait et leur rendait la vie impossible.

### Page 50 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Cette tâche que lui avait confiée Alexandre, faisait de lui un homme heureux. Il n'était plus  
officiellement prêtre ouvrier, mais il faisait comme s'il n'avait jamais quitté l'église. Son  
église, à  
lui, c'était son association d'aide aux enfants malheureux. Il y en avait tellement à cette  
époque, en  
France et en Italie. Je désirais me lancer dans cette aventure, je voulais aider de toutes mes  
forces,  
mon ami le prêtre, parce que la pauvreté n'avait aucun secret pour moi. Cette dame misère,  
elle  
m'avait tant aimé et serré dans ses bras d'acier, à m'en briser les os. J'avais un compte à  
régler avec  
elle.

Il y avait des enfants qui étaient arrachés à des familles où le père buvait plus que de raison.  
Malheureusement et trop souvent, le pauvre Otto arrivait trop tard. L'enfant était mort de  
faim et  
d'avoir été maltraité. Je connaissais très bien cet univers impitoyable des enfants maltraités.  
Au  
début des années soixante, je fis la connaissance d'un jeune blouson noir qui avait un père  
qui  
buvait et maltraitait ses enfants. Un jour, j'ai surpris le père de mon ami frappant avec une  
ceinture  
en cuir un enfant de trois ans. L'enfant protégea son beau petit visage, il se mit à genoux, et  
sans  
pleurer il attendit que son père cesse de le frapper.

Quand je vis cette scène de violence, j'eus envie de prendre l'enfant et de l'emmener avec  
moi afin  
qu'il échappe à la brutalité de ce père alcoolique. Je n'acceptais pas cette lâcheté et cette  
violence  
ignoble, j'ai décidé de protéger les enfants. Quand j'apprenais qu'un enfant était battu par  
son père, j'  
intervenais avec les membres de ma bande, et je menaçais le bourreau de représailles. Pour  
aider les  
enfants battus, Otto avait à sa disposition une trentaine de bénévoles. C'étaient des retraités  
disponibles et très compétents.

On ne pouvait pas confier ce genre de travail à n'importe qui, car il fallait connaître le milieu

où  
vivait ces pauvres petits êtres battus et privés d'affection. La police était souvent débordée  
de  
plaintes, mais elle acceptait toujours un bon coup de main venant de membres d'associations  
humanitaires. Les bénévoles étaient des anciennes assistantes sociales, des  
psychologues et des pédiatres ayant travaillés dans des hôpitaux aux services des enfants. Il  
y avait  
même des juges pour enfants dans cette association. Tous les bénévoles entretenaient de  
bonnes  
relations, car ils aimaient les missions qu'Otto leur confiait.

Je fus engagé comme assistant dans l'association. Un matin avec Otto, nous montâmes dans  
la deux  
chevaux et partîmes en Italie, en passant par le col de tende. Ce jour-là, nous sommes allés  
dans un  
village, à quelques kilomètres de Cuneo, pour y retirer un enfant à son père, parce que des  
voisins  
l'avaient dénoncé à la police. L'enfant était enfermé dans un petit bâtiment en bois, là où  
vivaient les  
cochons. Le pauvre petit, il hurlait, parce que son père le privait de nourriture et le frappait.

### **Page 51 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

La police n'osait pas se mêler de cette affaire, parce que le père était un officier de police  
bien noté.  
On confia cette mission à Otto, le prêtre ouvrier, que l'on connaissait dans la région pour  
l'action  
qu'il menait envers les enfants battus. Quand nous sommes arrivé chez le policier qui  
possédait une  
petite ferme avec quelques animaux, nous l'avons trouvé assis au bout d'une grande table  
de  
ferme, il finissait de boire une bouteille de vin rouge.

L'homme ne semblait pas saoul, mais son visage était bizarre et hagard. Il était grand et  
devait avoir  
dans les trente cinq ans. Il traversait une période très difficile, car sa femme était partie avec  
son  
meilleur ami policier pour aller vivre à Turin. Cette séparation l'avait profondément  
perturbé, alors  
il en vint à se venger sur son propre fils qui n'avait que sept ans. L'homme avait appris qu'un  
prêtre  
viendrait lui rendre visite pour tenter de le raisonner afin que son enfant soit rendu à sa  
mère.  
Otto réussit à le raisonner, et il n'opposa aucune résistance. L'homme lui dit : "Je ne vais  
quand  
même pas me battre avec un prêtre. Je suis un lâche, mais pas à ce point tout de même".

Il nous ordonna de libérer l'enfant et d'aller au diable rejoindre sa femme. Il la méprisait et

menaçait  
de la tuer si elle ne revenait pas. Nous avons délivré son fils qui semblait être à bout de  
force, nous  
l'avons confié à sa pauvre mère. Pour cette famille, ce drame se termina bien. Souvent, il  
arrivait  
qu'un père s'enferme dans sa chambre, avec un ou plusieurs enfants. Quand la police  
arrivait, il  
menaçait de tuer tous ses enfants, si sa femme qui l'avait abandonné ne revenait pas  
rapidement.  
Ce genre de lâcheté me révoltait, je me demandais comment un homme pouvait agir ainsi.  
La  
société était ainsi faite, débordante et pleine de cruauté, parsemée d'injustices que des  
humains  
répandaient sur d'autres pour les asservir et les humilier afin d'assouvir leur féroce appétit de  
pouvoir et de domination.

Partout où nous allions, on connaissait Otto, le prêtre ouvrier, que l'on  
appelait affectueusement, toto. Dans le Nord de l'Italie, il y avait beaucoup de familles qui  
trattaient  
bien leurs enfants.  
Je devinais quand un enfant était heureux dans sa famille, parce que ses petits yeux  
pétillaient de  
bonheur. Il était propre sur lui, et sa maman chantait dans la maison. Il m'arrivait aussi  
d'entrer dans  
des maisons où c'était le contraire. La mère était acariâtre et son mari râlait dans sa chambre  
car ce  
jour-là, cuvant son vin, il n'avait pu se rendre à son travail.  
Discrètement, Otto et moi nous regardions si les enfants n'avaient pas de traces de coups sur  
le  
visage et les bras. Si ces pauvres malheureux en portaient, aussitôt on intervenait pour les  
éloigner  
de leur enfer familial.

### **Page 52 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Quand la police venait avec une assistante sociale dans ces familles à problèmes, souvent  
cela  
tournait au drame. Ces gens ressentaient comme une sorte d'humiliation quand on entrait  
dans leur  
intimité. La présence d'un prêtre les rassurait et les mettait en confiance. Dans ces cités  
dortoirs du  
Nord de l'Italie, on y découvrait aussi la délinquance, les alcooliques, les  
enfants violés et torturés, ou loués pour quelque temps pour payer des dettes. Dans toute  
cette masse  
d'ouvriers mal payés, quelques uns réussissaient à s'en sortir et à s'élever dans la société.  
Mais ils  
n'étaient pas très nombreux. Cette misère là, je l'avais connue, et pour ne plus en souffrir,  
j'avais

décidé de mettre fin à ma misérable existence.

En cette année 1965, Otto m' apprit beaucoup de choses de la vie, je fus pour lui un très bon serviteur des pauvres. Quand j'étais enfant, mon vrai père, le comte de Monchavet m'emmenait souvent rendre visite à de très pauvres ouvriers agricoles . C'étaient des journaliers qui avaient bien du mal à nourrir leurs enfants. Afin de soulager leur misère et leur détresse, il leur donnait quelques billets de banque et de la nourriture. Otto avait été un très bon prêtre ouvrier avant la guerre, mais celle-ci avait un peu gâté sa passion et son esprit. Il s'en était pris à Dieu, en le rendant responsable de cette odieuse guerre.

Il s'enfermait souvent dans sa chambre pour prier pendant des heures. Quand il en ressortait son visage était complètement décomposé par la souffrance. Il devait prendre sur lui toutes les cruautés de la terre que l'on faisait subir à certains humains. Otto était un très grand serviteur de Dieu, mais il avait ôté la main de la sienne, tout en marchant à côté de lui, en espérant qu'un jour ils redeviendraient de bons amis. Quand il sortait de sa chambre, il était triste et désespéré. Tonia et moi on lui disait : "Ton Dieu n'a pas répondu aux questions que tu lui as posées". Aussitôt il se mettait à éclater de rire, et nous partions ensemble sur les terrains de boules pour nous défouler.

Il adorait Tonia, comme si elle avait été sa propre fille. Elle l'appelait, papa toto. Il n'aimait pas, mais il la prenait dans ses bras, l'embrassait et tournait jusqu'à en tomber par terre sur le derrière. J'aimais lui dire que la cuisinière Rosetta était sa petite amie, car elle était toujours au petit soin pour lui. Cette villa Nina, c'était vraiment le paradis sur terre, car toutes les personnes qui y vivaient s'y sentaient unies et heureuses.

Quand on voyait la voiture du père Otto sortir de la villa, accompagné de Norbert et Tonia, on devinait que l'équipe humanitaire partait pour une nouvelle mission, et que quelque part il y avait des enfants à sauver d'urgence. Souvent, ils partaient visiter des orphelinats, dans le midi de la France, où dans le Nord de l'Italie. Le soir en rentrant, Otto s'arrêtait chez des amis qui lui avaient téléphonés la veille. On avait de l'argent à lui remettre en main propre. Ses amis désiraient aussi que le prêtre les bénisse pour cet acte de générosité.

### Page 53 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Tonia n'appréciait pas leur comportement. Mais, le brave Otto les avait habitués à cela, en  
espérant  
que ces gens fortunés le feraient venir plus souvent et lui donneraient toujours plus d'argent  
pour  
aider les pauvres. Cet homme d'église était intelligent et rusé, et il connaissait toutes les  
combines  
pour collecter beaucoup d'argent. Il y avait tant de pauvres à aider dans leur univers de  
misère, il  
fallait indéfiniment collecter des fonds pour satisfaire la demande. Souvent, nous rentrions  
tard dans  
la nuit, la voiture était surchargée de vêtements et de jouets pour les enfants. Nous chantions  
tous  
les trois des chansons idiotes que je composais pour nous détendre de cette journée passée  
loin de  
notre beau paradis.

Cette détresse humaine, nous la combattions ardemment, nous nous sentions beaucoup  
mieux en  
réintégrant notre univers doré. Tonia et moi nous nous rendions souvent dans un petit  
village près de  
San-Remo, nous y passions la journée avec un petit garçon. Je lui avais sauvé la vie en  
l'arrachant  
des bras de son père qui voulait le jeter du haut d'un pont. Le petit garçon s'appelait Angelo,  
c'était  
un adorable gamin de cinq ans, un véritable petit ange de douceur et de malice. J'avais réussi  
à le  
placer chez son oncle en espérant que celui-ci l'adopterait un jour.

Le petit Angelo se montra si affectueux et attachant, que son oncle et sa tante ne tardèrent  
pas à  
l'adopter. Quand nous arrivions chez eux, c'était la fête pour toute la journée. Angelo se  
précipitait  
sur moi, je lui couvrais le visage de baisés . L'enfant n'avait pas oublié que si je n'étais pas  
intervenu  
rapidement, il ne serait probablement plus de ce monde. Il adorait Tonia, et il admirait ses  
beaux  
yeux légèrement bridés qui le fascinaient. Ce gamin qui était curieux de tout ce qui  
l'entourait, il  
nous posait une multitude de questions.

J'aurais aimé l'adopter cet enfant, mais je n'étais pas majeur. Les journées passèrent, je me  
suis lassé  
de partir avec Otto, où chaque jour je devais pénétrer dans son univers de pauvreté humaine.  
Je  
donnais un peu de bonheur à ces pauvres enfants, je collectais beaucoup d'argent pour  
essayer de

guérir leurs plaies. Ce travail mais me rendit triste et insatisfait.

Je pensais avoir trouvé un bon emploi en m'investissant dans cette association, mais toute  
cette  
misère me rappelait tant de mauvais souvenirs. Otto me conseilla vivement de réfléchir  
avant de  
quitter ce bel emploi, et de prendre un peu de repos. Il me proposa de m'intéresser aux  
affaires de  
mon nouveau père. Alexandre possédait un grand atelier de réparation d'objets d'art aux  
environs de  
Cuneo en Italie. Quelques fois le matin il partait de bonne heure.

-- Je vais visiter des chantiers dans la région, me disait-il".  
Mais il allait tout simplement visiter des villas de gens très riches, qui possédaient de  
magnifiques  
oeuvres d'art. Il partait pour y inspecter les meubles anciens de grandes valeurs et les  
tableaux de  
grands peintres. On lui demandait de les expertiser ou de les restaurer quand cela était  
nécessaire.

### Page 54 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

En 1905, son père Boris commença à apprendre à son fils le beau et noble métier qu'il  
exerçait  
l'hiver. Il devait s'occuper dans cette grande période de froid rigoureux, car la terre gelée ne  
pouvait  
être travaillée.  
Comme son maître ne pouvait pas le nourrir lui et sa famille, et cela à ne rien faire, alors il  
lui  
confiait quelques travaux de menuiserie. Un jour, voyant que son ouvrier se montrait très  
habile de  
ses mains, il lui confia des meubles anciens à réparer, afin de pouvoir les revendre pour en  
tirer un  
bon prix. Le prince Antipova payait très cher des artistes, à St Pétersbourg,  
pour que ceux-ci restaurent toutes sortes d'objets d'art. Un jour, il eut l'idée d'en confier une  
grande  
partie à cet ouvrier paysan, qui semblait être doué, lui aussi pour ce genre de réparations.  
Le père d'Alexandre ne connaissait pas la valeur du travail qu'il exécutait, donc il ne  
réclamait  
jamais d'argent pour cet ouvrage spécial. Dès l'âge de cinq ans, le petit Alexandre se posta à  
côté de  
son père, il y resta immobile, les yeux grands ouverts, il regarda et mémorisa les moindres  
gestes de  
l'artiste au travail, et cela pendant des heures et des jours.

Un jour, son père lui dit : "Mon fils, tu observes mon travail depuis longtemps, maintenant,  
toi aussi  
tu vas apprendre à réparer des objets". Le petit Alexandre embrassa son père pour le

remercier.

L'enfant n'avait à aucun moment osé lui avouer son désir de devenir apprenti, mais il présentait qu'un jour viendrait où il lui demanderait de l'imiter et de l'aider dans son travail d'artiste. Ce jour-là arriva enfin, et sa joie fut immense. Ivre de bonheur, il sortit de l'atelier pour aller annoncer la bonne nouvelle à sa mère. Quand elle le vit se précipiter vers elle, en sautillant et trépignant de joie, elle devina que son enfant allait pouvoir aider son père.

Elle le prit dans ses bras pour le serrer très fort contre son coeur, car elle était contente et partageait son immense bonheur. Puis il partit en criant pour annoncer la bonne nouvelle aux gamins de son village, parce qu'il se sentait si fier que son père lui confit maintenant des réparations d'objets d'art.

Alexandre avait une très grande passion pour ce beau métier, il s'était aménagé un bel atelier où l'on y formait de futurs grands artistes.

En 1955, il entreprit de peindre de faux tableaux, des oeuvres exécutés par de très grands peintres. Il les vendit très chers afin de financer le lancement de son association d'aide aux enfants maltraités.

Un matin, il l'emmena avec lui, il devait se rendre chez un client qui habitait à côté de Monaco. Ce client était le frère d'un ancien dictateur d'Amérique du Sud, et dans sa villa il y avait un immense portrait de famille qui représentait ses parents. La toile était déchirée sur plus de vingt centimètres.

Alexandre lui demanda ce qui s'était passé.

### **Page 55 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Le client lui répondit que sa femme avait lancé un objet sur la toile pour assouvir sa colère. Le couple se disputait fréquemment, car la femme était jalouse et reprochait à son mari de la tromper ouvertement avec des jeunes filles, rencontrées sur les plages de la région. Nous avons décroché le tableau et nous sommes partis en riant tous les deux. L'homme était très fortuné, il n'avait vraiment pas le physique d'un séducteur de jeunes filles. Il était laid et vêtu comme un vieillard. En arrivant à la maison, Alexandre me raconta, qu'avec l'ancien dictateur, ils avaient fait de nombreuses affaires.

Hans, le banquier de Lausanne, avait blanchi de l'argent malhonnêtement gagné par le

dictateur  
quand il gouvernait son pays. L'argent provenait d'un trafic de drogue et d'armes. J'étais inquiet de cette soudaine révélation, j'ai demandé à Alexandre pourquoi il fréquentait et faisait des affaires avec ces gens-là. Il m'expliqua longuement la raison de cette étrange fréquentation de ce milieu. En 1945, l'année où il connut et épousa Antoinette Dubois, il dut se trouver un endroit sûr pour s'y cacher afin que les hommes de mains envoyés par Staline, ne puissent jamais l'atteindre. A Paris, il se présenta à la police pour réclamer aide et protection.

On lui dit que la police française était débordée et devait s'occuper en priorité des individus qui avaient collaboré avec les nazis. Sachant que la police ne pouvait lui être d'aucune utilité, il dut se débrouiller seul et organiser lui-même sa protection. A partir de ce jour-là, il dut fréquenter le milieu de la maffia, car c'était la seule organisation qui fut capable de l'aider efficacement. La maffia l'employa et le protégea aussi bien que le chef d'état d'un grand pays. Ces huit années de protection lui coûtèrent une fortune, mais il paya sa dette et dû rester dans l'organisation au risque d'y perdre la vie s'il la fuyait sans l'accord de ceux qui l'avaient aidé. Quand je l'ai rencontré en 1965, cet homme vivait en quelque sorte enfermé dans une grande prison dorée.

Cette vie là, il l'avait acceptée car il ne voulait pas perdre les membres de sa famille qui était son unique raison de vivre. Le milieu parvint à lui offrir les moyens de s'enrichir légalement, et le protégea aussi de la police. Puis l'organisation fut très généreuse avec son ami Otto, le prêtre. Elle finança son association qui avait tant besoin d'argent pour aider les pauvres malheureux petits enfants Italiens que l'on maltraitait. Ils financèrent aussi son association d'aide aux drogués. Ils le firent uniquement pour se donner bonne conscience et pour réparer les dégâts que la drogue causait aux pauvres paumés qui en consommaient abusivement. Il n'essaya pas de s'enfuir de sa prison, parce que c'était un homme d'honneur qui ne pouvait pas cracher au visage de cette organisation qui lui avait sauvée la vie à plusieurs reprises. Avec cet homme extraordinaire et exceptionnel, je me sentais vraiment en sécurité.

### Page 56 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Avant de le rencontrer, j'avais rêvé qu'un jour je ferais la connaissance d'un homme comme  
lui. Mon  
vrai père, le comte de Monchavet, lui aussi était un être exceptionnel, mais je ne pus profiter  
très  
longtemps de sa compagnie. Si Alexandre avait été foncièrement malhonnête et avait abusé  
de la  
naïveté des humains pour faire fortune, je l'aurais dénoncé à la police et je me serais enfui  
très  
rapidement. J'avais été un voyou et un voleur, mais je le fus dans l'unique but de me venger  
de cette  
société qui me piétina et m'humilia sans me donner la moindre petite chance. Ce nouveau  
père allait  
peut-être pouvoir m'aider à récupérer mon héritage et mon titre de noblesse. Mais avant de  
remettre  
en marche la lourde machine judiciaire, je devais tenter de conquérir le coeur de ma mère.  
Elle  
demeurait à Nyon, en Suisse.

Je me disais que peut-être qu'en me voyant devenu un grand et beau jeune homme, qu'enfin  
elle se  
montrerait plus conciliante et elle m'accepterait dans sa vie. Je lui ai envoyé plusieurs lettres  
avec  
des photos de moi et des membres de ma nouvelle famille. J'avais hâte de recevoir de ses  
nouvelles.  
Comment vivait-elle, et dans quel état de santé se trouvait-elle?. C'étaient des questions,  
dont je ne  
cessais de me poser et qui demeuraient malheureusement sans réponse.

Ce grand silence, je le perçus comme un échec, j'ai compris que ma mère n'avait pas changé.  
Pour  
me consoler de mon chagrin, Tonia me dit que ma mère ne pouvait pas m'avoir oublié, parce  
que un  
tel oubli, cela n'était pas possible et pas humain. Elle était persuadée que cette femme qui se  
montrait profondément insensible et cruelle envers son fils, elle ne pouvait réellement ni  
l'ignorer ni  
le détester. J'étais un enfant issu de sa chair, j' étais le fruit d'un grand amour perdu.  
Elle aimait pour l'éternité, le comte de Monchavet, bien que sa vie fut éteinte. Alexandre me  
conseilla d'oublier ma mère pour un moment. Il me proposa d'organiser deux mois de  
vacances avec  
Tonia et quelques amis. Tonia et moi, nous ne restâmes pas très longtemps à nous comporter  
comme  
n'étant que frère et soeur.

J'aimais une jeune femme qui était libre et pleinement responsable de sa vie. Elle avait de  
vrais

parents, qui s'aimaient passionnément et respiraient la joie de vivre, ils respectaient  
l'indépendance  
de leur fille et se montraient si modernes dans leurs pensées et leurs goûts des choses de la  
vie.

Certains parents abusifs emprisonnaient leurs enfants dans leur vie, et  
inconsciemment ils les faisaient souffrir en les privant de liberté.

### Page 57 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Ces parents possessifs et trop autoritaires, ne faisaient qu'engendrer de graves problèmes, et  
des  
conflits naissaient et brisaient les liens familiaux. Souvent, je regardais maman Toinette et  
sa fille,  
j'avais l'impression d'être en présence de deux soeurs. Elles étaient très liées et s'entendaient  
à  
merveille. Elles parlaient fréquemment toutes les deux, de haute couture, elles passaient des  
heures  
ensemble dans leur atelier où elles chantaient et partageaient leur amour de la vie. Les  
vacances  
approchèrent à grands pas, et je dis à Tonia : "Tu devrais faire venir ta cousine Françoise et  
ton ami  
Rénato l'Italien".

C'étaient des jeunes de notre âge, nous avions envie de nous amuser et de profiter  
pleinement des  
vacances. Mais pour en jouir pleinement il nous fallait de la compagnie. Françoise était la  
nièce de  
notre maman Toinette. Michèle Dubois, sa soeur, épousa un menuisier en 1943, Armand  
Leconte.  
Françoise était leur fille unique. Ses parents bénéficièrent de la générosité d'Alexandre, qui  
leur  
acheta une fabrique de meubles en Normandie. Tonia me dit que la cousine n'était pas  
heureuse avec  
ses parents. Ils ne s'entendaient pas. Souvent, elle fuguait et venait se réfugier à Menton  
pour  
pleurer dans les bras de sa cousine. Elle me montra des photos de cette jeune fille.

J'ai constaté que c'était une jeune femme, mignonne et très coquette. Trouvant la cousine  
ravissante  
et séduisante à souhait, j'ai demandé à Tonia de l'inviter à venir passer ses vacances en notre  
compagnie. Tonia lui téléphona et elle accepta aussitôt de venir. Elle n'avait aucun projet en  
vue.

Trois jours après, nous allions l'accueillir à l'aéroport de Nice. Quand je la vis, je reçus un  
choque.

La cousine ne ressemblait pas aux photos que Tonia m'avait montré.

Cette jeune fille qui descendit de l'avion, elle était un peu boulotte, ses cheveux gras et mal  
coiffés

volaient au vent, elle présentait un visage livide et d'une tristesse épouvantable. Cette jeune femme indésirable ne pouvait que gâcher nos vacances. Cette longue période d'amusement, on se l'imaginait magnifique et inoubliable. On eut envie de la renvoyer dans sa Normandie, d'où elle venait afin d'y cacher son physique hideux qui semblait enveloppé d'un immense chagrin, dont on en ignorait la cause. Nous devons faire face à cette fâcheuse situation. Cette jeune femme avait des problèmes de coeur, elle avait besoin d'aide, elle espérait probablement que Tonia lui ferait oublier son chagrin d'amour. Tonia alla à sa rencontre et la prit dans ses bras et l'embrassa, en lui disant : "Comme tu as changé, ma pauvre chérie. Je te retrouve aujourd'hui, si différente et si accablée de malheur".

### Page 58 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

La cousine fondit en larmes, elle nous dit d'une voix tremblotante : Mon fiancé m'a quitté à Noël, et depuis plus rien ne va pour moi. Ma vie est devenue un véritable enfer". Voyant qu'elle avait besoin d'être réconfortée, nous nous sommes empressés de la consoler, nous lui avons promis de l'aider à anéantir cet immense chagrin d'amour. Tonia promit de faire le nécessaire pour la rendre de nouveau heureuse. Je compris qu'il y avait beaucoup de travail en perspective pour transformer cette pauvre fille qui avait subie les outrages d'un amour contrarié.

Nous avons du attendre qu'elle soit en condition pour faire venir l'ami, le bel Italien de Milan. J'ai longuement réfléchi afin de trouver une idée pour rendre cette jeune fille de nouveau très séduisante. Rénato était un grand et beau garçon qui avait pour père un très riche industriel de Milan.

Pour ce jeune homme exceptionnel on ne pouvait pas lui présenter une horrible et disgracieuse jeune fille accablée de chagrin, pour passer ses vacances en sa compagnie. Je dus m'investir à fond dans cette mission de remise en état du physique de cette cousine de Normandie.

Avec l'aide de Tonia, on lui organisa des séances de gymnastique et de natation, ainsi que de la marche à pied. Nous avons ajouté à ce traitement draconien, un gros régime alimentaire, fait de légumes verts et de poissons. En moins de dix jours, elle fondit de sept kilos, la cousine. Tonia lui

confectionna de beaux vêtements à la mode, et maman Toinette lui découvrit une coiffure de  
déesse  
qui allait très bien avec son beau visage de blonde aux yeux bleus.

La métamorphose fut rapide et remarquable, nous fûmes tous très fiers d'avoir réussi à  
redonner  
goût à la vie à cette jeune fille désespérée. La vie dans ma nouvelle famille me comblait de  
bonheur  
et d'amour, j'avais l'impression d'avoir toujours vécu avec ces gens qui m'avait sorti de ma  
misérable  
existence. Ce grand bonheur aurait été sans nuages si ma  
mère avait daigné répondre aux nombreuses lettres que je lui envoyais. Mes journées étaient  
merveilleuses, mais mes nuits devenaient un véritable cauchemar. Les souvenirs de mon  
passé ne  
cessaient de venir me harceler et me tourmenter.

Mes rêves horribles me rappelèrent que l'amour d'une autre mère, cela ne pourrait pas  
remplacer  
celui de la femme qui m'avait donné la vie. Elle m'avait gardé dans son ventre durant neuf  
mois.

### **Page 59 - Chapitre 3 - Une nouvelle famille**

Je voulais oublier mes mauvais souvenirs, je ne le pouvais pas. Après avoir redonné goût à  
la vie à  
la cousine Françoise, nous pûmes faire venir le beau Rénato, qui se languissait de faire sa  
connaissance.

Le père de Rénato était aussi un parrain de la maffia, il cachait cette activité derrière des  
usines qu'il  
exploitait dans le Nord de l'Italie. Tonia me dit que cet homme vint à la villa Nina, un mois  
avant  
ma sortie de l'hôpital de Nice, car il avait un grave problème à régler avec son père. Quand  
il arriva,  
il provoqua une immense agitation. A chacune de ses visites, il apparaissait accompagné de  
trois  
gardes du corps qui étaient armés jusqu'aux dents, et d'un cortège de trois longues voitures  
américaines noires qui renfermaient dans chacune d'elle quatre hommes importants de son  
milieu.

Il entra dans la salle à manger accompagné d'un seul garde du corps, qui ne cessa durant tout  
le  
repas de s'agiter et de tourner autour de la table. Tonia me raconta l'histoire de la vie du père  
de  
Rénato. Ce Monsieur s'appelait, Gino Contini, c'était un petit homme trapu qui naquit au  
début du  
siècle, au sud-ouest de la Sicile, dans un tout petit village où vivaient assez misérablement  
des  
familles d'ouvriers paysans. Ses parents étaient des journaliers qu'exploitaient les riches

possédants  
de la région.

Ce petit homme, quand il arriva à l'âge où les humains de son milieu devaient travailler pour  
vivre,  
il ne supporta plus de voir ses parents trimer comme des bêtes pour des salaires qui ne leur  
permettaient pas de manger tous les jours à leur faim. Il mit son baluchon sous son bras et  
s'en alla  
vers la grande ville de Palerme, où l'attendait un ami de son village. Dans cette ville, il ne  
savait pas  
ce qu'il trouverait comme travail. Mais pour lui sa vie n'y serait certainement pas plus  
mauvaise que  
dans son petit village où les exploiters y régnaient en maîtres tyranniques.  
Son ami s'était associé avec un voyou qui protégeait deux pauvres filles, des prostituées qui  
s'étaient  
elles aussi enfuies de leurs villages où il n'y avait pas de travail pour elles.

Dans les années vingt,  
dans cette île, le travail ne courrait pas les rues pour les jeunes hommes, ils devaient partir  
vers les  
Amériques pour s'y faire une place au soleil. Le petit Gino, lui, il n'aimait pas les voyages. Il  
préféra  
rester sur son île afin de s'y battre pour se faire une vie meilleure que celle de ses pauvres  
parents.  
Il n'était pas grand, certes, mais il sut très vite se faire respecter par plus grand que lui. Son  
ami  
avait les muscles et lui le cerveau. Il se dit que tous les deux ils pouvaient former une belle  
équipe  
de petits souteneurs. Ils commencèrent avec deux filles en 1918, et quelques années plus  
tard, ils  
contrôlaient la ville entière.

### **Page 60 - Chapitre 3 - Une nouvelle famille**

Pour gagner plus d'argent, ils se mirent à raquetter les entrepreneurs et les commerçants de  
la ville  
et de la région, puis ils magouillèrent avec les politiciens. Ils construisirent une véritable  
petite  
organisation, et se lancèrent dans des affaires de grandes envergures.  
Le petit Gino avait un très grand sens des affaires, il savait où placer l'argent que ses  
collaborateurs  
gagnaient malhonnêtement. Voilà en gros ce qu'était le père de Renato. Alexandre fit la  
connaissance de cet homme en 1946, et l'homme de la mafia lui apporta, aide et protection.  
Le  
beau Renato vivait dans cette famille qui était très bien installée dans la banlieue de Milan.  
Il faisait  
des études de droit, car il voulait devenir avocat pour défendre les intérêts de son père et  
ceux des

membres de sa grande famille.

La première fois que je le vis arriver à la villa, la rencontre ne fut pas très chaleureuse.

Rénato me

regarda du haut de son mètre quatre vingt dix, en me disant d'un air hautain et méprisant : "

Ah!

c'est probablement toi, ce petit ami que Tonia fréquente!". Cette rencontre ne pouvait-être  
très

amicale, parce que ce grand jeune homme était très amoureux de la femme que j' aimais.

Rénato

n'avait jamais osé lui avouer ses sentiments, parce que Tonia n'était pas disposée à l'aimer  
passionnément. Mais cette rivalité fut très vite oubliée et nous devinrent de grands et

inséparables

amis.

J'avais deviné que cette première rencontre ne serait pas très chaleureuse. Tonia m'avait

fourni

suffisamment d'informations sur ce garçon qui l'aimait secrètement. Pour lui faire oublier

cet amour

impossible, nous avions Françoise, la belle normande aux cheveux blonds à lui présenter.

Françoise

était fin prête pour accueillir ce beau jeune homme qui ne l'avait pas remarqué à la villa.

Cette fois, il était impossible que cette jeune fille parée comme une déesse, le laisse

indifférent et de

marbre. Nous allions former deux jeunes et beaux couples, nous étions fin prêt pour profiter  
pleinement de ces longues semaines de vacances. Quant à moi je devais trouver de l'argent

pour

financer cette longue période d'amusement, car je ne voulais pas en réclamer à mes

nouveaux

parents. Je devais apprendre à me débrouiller seul et à faire face à toutes les situations et

problèmes

difficiles qui se présenteraient à moi.

Rénato me proposa un prêt avantageux. J'ai refusé son offre. Mes amis avaient d'énormes

moyens

financiers à leur disposition. Moi je n'avais que mille francs en poche. Je dis à mes amis :

"Vous

allez voir, d'ici quelques jours je vais avoir les poches pleines de beaux billets de banque".

Les jours

passèrent très vite et je ne parvins pas à trouver de solution pour régler ce gros problème

d'argent.

### **Page 61 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Ces vacances allaient me coûter très cher, et pour ne pas avoir l'air ridicule je devais avoir

beaucoup

d'argent pour entraîner mes amis dans des endroits de plaisirs, très chiques et coûteux. Le

lendemain

de l'arrivée de Rénato à la villa, Tonia me proposa de l'accompagner. Elle devait impérativement se rendre chez une cliente de sa mère, qui était une très riche américaine. J'ai accepté sa proposition, et nous sommes partis chez cette personne qui habitait à deux kilomètres du cap Martin. Quand nous sommes arrivés à la pointe du cap, nous sommes entrés dans une luxueuse villa pour y livrer des maillots de bains confectionnés par maman Toinette.

Nous étions déjà venu une fois dans cette villa, où la propriétaire nous accueillit très chaleureusement. Elle nous invita à profiter de sa magnifique piscine. J'étais vêtu d'un maillot de culturisme, que Tonia avait confectionné spécialement pour moi. Ce maillot spécial, je le mettais pour me couvrir après l'entraînement. Je l'utilisais aussi pour aller frimer en ville. J' avais un corps d'athlète et de très bons muscles à montrer, je m'exhibais ostensiblement pour savoir si je plaisais aux jeunes filles de la région.

Quand l'Américaine me découvrit ainsi vêtu, elle me dit : "Jeune homme, êtes-vous professeur de culture physique?". Très intimidé et surpris par la question que cette femme venait de me poser, j'ai hésité un instant avant de lui répondre. Je m'enhardis, je lui répondis sans trop réfléchir : "C'est quelque chose dans ce genre là, Madame". Son mari qui était un grand homme d'affaire de Chicago, se reposait et s'étirait au soleil au bord de sa piscine. Il entendit notre conversation et il me dit : "Jeune homme, mon épouse m'a fait part de son intention de faire venir un professeur de gymnastique afin de parfaire sa forme physique".

Ce fut le déclic dans ma tête, je me suis empressé de lui répondre : "Je peux me charger de cette noble et belle mission. Mais je suis assez cher comme professeur. Je ne sais pas si vous aurez les moyens de me payer mes heures d'enseignement". L'homme se mit à rire à s'en étouffer.. Quand il fut apaisé, il me dit qu'il m'engageait sur le champ. Je venais de trouver un job qui allait me permettre de financer mes vacances. J'ai engagé mes bons amis dans cette aventure afin de gagner plus d'argent.

Sa cliente lui annonça son intention d'en parler à ses nombreuses amies qui étaient elles aussi très fortunées. Certaines appartenaient au milieu de la haute noblesse. Je fis imprimer des cartes de visite, en y indiquant que : "le jeune et beau comte de Monchavet donnait des cours de

gymnastique  
aux belles dames de la haute société". En très peu de temps, je parvins à rassembler une  
armée de  
riches bourgeoises de la région. Elles brûlaient d'impatience de faire un peu de sport pour  
plaire à  
leurs amants.

### Page 62 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Leurs maris fortunés et blasés les délaissaient pour rechercher d'autres plaisirs auprès des  
très belles  
jeunes filles qui couraient après les hommes riches afin de leur prendre un peu de leur  
argent. Pour  
faire face à la demande grandissante, je dus embaucher des moniteurs de culture physique.  
En  
quelques jours mes gains augmentèrent considérablement. Tous les soirs, je réunissais mes  
employés pour partager avec eux une partie de mon chiffre d'affaire.  
Mon fond de commerce marcha si bien, j'ai décidé de le confier à un gérant pour me libérer  
afin de  
profiter pleinement de mes vacances avec mes amis. Je dis à mes amis d'un air arrogant que,  
eux, ils  
avaient de l'argent qui leur tombait du ciel. Moi le pauvre fils d'ouvrier, je devais trimer très  
dur  
pour gagner mon pain.

Tous les jours, nous faisons tous les quatre, deux heures de sport : culture physique,  
natation et  
course à pied à travers les montagnes arides de l'arrière pays. Très vite, nous devinrent des  
bêtes de  
sport. Le soir, nous allions danser dans de luxueuses propriétés, qui appartenaient à des  
membres de  
la noblesse, italienne et française. Rénato était fier de me  
présenter aux amis de son père.  
Pour m'amuser, je faisais le pitre, je disais à ces gens j'étais un petit comte sans le sous. je  
leur disais  
que je ne mangeais pas tous les jours à ma faim. Ces gens semblaient très émus et touchés  
quand je  
leur racontais mon passé. Ils tentaient de me reconforter et m'invitaient à demeurer chez  
eux.

Ces  
gens fortunés avaient des filles pas très désirables et difficile à marier, j'étais un membre de  
la  
noblesse, j'étais beau et cela leur suffisait pour que j'épouse leurs filles.  
Je me regardais dans les grandes glaces de leurs somptueuses villas, je me souvenais de  
cette  
époque où je déambulais dans les rues de la ville, serré dans ma tunique de blouson noir et  
méprisant les riches bourgeois qui traversaient les squares en tenant par la main des jeunes

femmes  
qui devaient être leurs maîtresses.  
Quand j'entrais dans une de ces luxueuses villas, mon coeur se serrait d'angoisse et  
d'émotion, je  
pensais que, peut-être, je pourrais y rencontrer ma mère qui se faisait appeler "Madame la  
Baronne,  
Ferdinande Charlotte de Tilly". Des nobles m'apprirent qu'ils avaient connu mon pauvre  
papa, le  
comte de Monchavet. Mon père avait investi beaucoup d'argent dans l'achat de forêts de  
sapins au  
Canada.

### Page 63 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

J'ignorais l'importance de sa fortune, mais des nobles rencontrés dans de luxueux salons,  
me  
disaient qu'elle devait être considérable. J'ai appris que mon père avait jadis un très grand  
sens des  
affaires. Pendant plus d'une semaine, nous sommes allés rendre une petite visite à presque  
tous les  
membres de la famille de Renato. Il avait une multitude d'oncles, de tantes, de cousins et  
cousines  
que son père avait installés aux quatre coins de l'Italie. Les membres de sa grande famille  
appartenaient à la grande maffia.

Tous ces gens puissants et très fortunés, contrôlaient et possédaient, des boîtes de nuits, des  
bordels,  
des casinos. Ils s'occupaient aussi, du trafic de drogue et de cigarettes. Quand j'entrais dans  
leurs  
grandes villas, je m'imaginai pouvoir y rencontrer un parrain ayant le physique d'un cruel  
gangster,  
comme Al Capone.

Je ne rencontrais que des hommes au physique ordinaire, simples et généreux. Ils semblaient  
être  
honnêtes, ils avaient tous un très grand sens de la famille. La famille avait une importance  
capitale  
pour ces gens. Quand un de ses membres avait un problème, ils l'entouraient de mille soins  
et le  
sortaient très vite de sa fâcheuse situation qui lui empoisonnait la vie.

Chaque famille m'accueillit très chaleureusement, comme si j'avais été un membre de leur  
milieu.  
Tous me demandaient des nouvelles d'Alexandre. L'homme qui plaçait si bien leur argent,  
avait sorti  
un jeune paumé d'un hôpital psychiatrique. Le prince Alexandre était un homme au grand  
coeur qui  
n'avait pu avoir de fils, je comblais ce vide. Dans ce milieu de la maffia, je fus très bien  
accueilli.

Ces gens avaient besoin de beaucoup d'espace pour leurs affaires. Souvent ils éliminaient des concurrents qui les gênaient dans leur ascension sociale. Avec mes amis nous avons passé des nuits entières à nous amuser dans les boîtes de plaisirs et les casinos. On a perdu beaucoup d'argent. Cette grande ballade à travers l'Italie nous épuisa très vite, nous avons décidé de rentrer chez nous.

### Page 64 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -

Un jour, au début du mois d'août, je fis la connaissance d'un ouvrier italien, un jeune homme qui avait de grosses responsabilités dans un syndicat. Ses amis l'appelaient " pipo le coco". C'était un communiste, il jouait de la clarinette. Le soir, nous participions à des concerts offert pas les gitans sur les plages italiennes. Ces gens du voyage y amenaient leurs femmes et leurs guitares, ils se lançaient dans un gigantesque concert de musique. Pipo nous jouait de la clarinette, ses amis gitans raffolaient de sa musique.

Nous étions très heureux d'avoir découvert ce nouvel ami qui était un simple ouvrier. Cette vie là, il s'en contentait et il n'avait pas envie un jour d'entrer dans le monde des gens riches. Il nous faisait comprendre que pour vivre heureux sur terre, il n'était pas nécessaire de naître dans le milieu de la haute bourgeoisie. Nous avions beaucoup de chance avec nos petites amies, nous vivions dans un beau et merveilleux paradis, en espérant que notre bonheur ne s'arrête jamais.

Nous savourions ces journées de bonheur et de plaisir en espérant en consommer beaucoup, comme celles qui nous étaient offertes si généreusement. Les jours et les semaines s'écoulèrent sans problèmes. Tonia et moi, nous passions chaque semaine une journée entière avec nos parents. Cette journée exceptionnelle nous était indispensable, nous avions besoin de leur présence, de leur affection pour que notre bonheur soit complet.

Alexandre et Antoinette n'aimaient pas que leur fille soit moins présente à leurs côtés. Nous avons passé de grandes et merveilleuses vacances ensemble. Un soir, notre nouvel ami nous emmena à Cuneo, dans une réunions organisées par son syndicat. Quand nous sommes entrés dans la grande salle, nous avons constaté qu'il y avait très peu de femmes. Il y avait des hommes

de  
milieux très différents. On le remarquait simplement en regardant leurs vêtements. Dans  
cette salle  
où flottaient quelques petits nuages de fumée, il y avait un service d'ordre très spécial.  
Pipo avait demandé à Rénato de mettre à sa disposition des hommes de main de son père,  
pour  
assurer leur sécurité. Son initiative me rassura, je n'aimais pas ce genre de réunions  
politiques qui  
finissaient très souvent par des bagarres. Mon ami communiste de Paris m'y emmenait  
souvent le  
samedi soir, on en ressortait presque toujours avec des bleus sur le corps. Des jeunes qui ne  
partageaient pas les idées des communistes, venaient semer le désordre dans leurs réunions.

### **Page 65 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

La réunion commença dès que le chef du comité agita une petite clochette en bronze. Tous  
ceux qui  
avaient quelque chose à dire purent monter sur l'estrade et s'exprimer librement. Les  
membres du  
syndicat répondirent très clairement à toutes leurs nombreuses questions et revendications.  
Ils  
n'étaient pas tous communistes, mais ils semblaient se respecter les uns les autres.  
Je ne parlais ni ne comprenais très bien l'italien, mais Tonia me traduisait ce qui se disait en  
cet  
endroit. A la fin de la réunion, un jeune ouvrier agité monta sur une table, il se mit à crier en  
brandissant son poing. Il dit : "A mort les exploiters d'ouvriers!". Ce jeune garçon  
travaillait dans  
la fabrique de chaussures qui appartenait au père de Rénato. Je fus très surpris quand je vis  
mon ami  
Rénato monter lui aussi sur la table et brandir son poing en criant : "A bas les capitalistes et  
vive  
l'anarchie!". Cette intervention m'étonna et m'angoissa terriblement.

On m'avait entraîné là, dans cet endroit en me disant qu'on allait s'amuser comme des fous.  
Notre  
ami Pipo disait que leurs réunions étaient comiques et divertissantes. Mais cette réunion  
n'était pas  
amusante. Le chef de la réunion monta sur la scène en agitant sa clochette. Il cria à  
l'assemblée :  
"Allez! tout le monde dehors, la réunion est terminée!. Rentrez chez vous, en silence!".  
Après cette  
réunion gâchée, nous sommes rentrés à Menton pour y terminer la soirée dans un endroit  
plus gai.

Le lendemain, j'ai posé des questions à mon ami Rénato.

Il m'apprit qu'il était un anarchiste très actif, et que dans ce genre de réunion il intervenait  
souvent

pour s'y défouler et manifester sa colère envers cette société et ce système qui le dégoûtait profondément. Ce jeune homme que Tonia me présenta, comme étant un garçon calme et studieux, sain de corps et d'esprit, il ne l'était pas en réalité. Tonia m'informa que Renato se droguait et que souvent il buvait pour cacher sa timidité maladive et son manque de confiance en lui qui le rendait malheureux.

On l'avait interné plusieurs fois pour le soigner de ses abus. A cet instant, j'eus envie de quitter mes nouveaux amis et ma nouvelle famille. En quittant Tonia et ses parents, je serais de nouveau retombé dans le néant. J'ai préféré rester avec mes amis et peu m'importait ce qui pourrait m'arriver en leur compagnie. Le lendemain, je fus invité à venir passer deux jours à Milan, chez le père de Renato. Gino Contini, le parrain avait appris que son fils s'était encore défoulé dans une de ces réunions de syndicalistes.

### **Page 66 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Le parrain et sa femme nous réservèrent un accueil très chaleureux dans leur magnifique villa rose. A notre arrivée, le parrain m'invita à le suivre dans son grand bureau. Il me dit : "J'espère que tu n'es pas un anarchiste haineux, comme l'est mon propre fils? Toi, tu as l'air d'être un très bon garçon". Je ne répondis pas à sa question. - Il m'a dit que si son grand ami Alexandre m'avait sorti de l'asile de Nice, pour m'adopter et m'aimer comme si j' étais son propre fils, je devais être un bon garçon. Le parrain était méfiant et tenait à s'en assurer lui-même, en me faisant venir chez lui. Cet homme passait son temps à surveiller les amis de son fils, afin que celui-ci ne fasse pas trop de bêtises. Le parrain me dit que son fils le contrariait trop souvent, mais il lui pardonnait tout, parce qu'il était si jeune encore. Il m'expliqua qu'il appartenait à une génération impatiente qui voulait transformer le monde. Pour lui, cet empressement irréfléchi, ce n'était pas raisonnable.

Cette nouvelle génération à laquelle nous appartenions devait être très patiente, nous devions apprendre les choses de la vie avant de nous lancer dans le monde s'en rien connaître vraiment. Cet homme aimait trop son fils, mais il ne savait pas très bien quoi faire pour le comprendre afin de le

rendre encore plus heureux. Il me posa beaucoup de questions. J'avais le même âge que son fils, il désirait absolument savoir comment se comportaient les autres jeunes dans la vie. Le parrain m'écouta très attentivement raconter mon triste passé. Il avait beaucoup d'argent, il était puissant, respecté et haï des membres des autres clans.

Son importante position sociale, cela ne lui permettait pas toujours de s'offrir tout ce dont il désirait pour rendre heureux son fils unique. Je compris que cet homme ne pourrait jamais acheter le bonheur et une belle vie à offrir à son fils, malgré son immense pouvoir et sa fortune. On n'achète pas le bonheur pour l'offrir à ses enfants.

Après avoir passé deux belles journées avec le parrain et sa petite famille, je l'ai remercié pour son chaleureux accueil. Nous nous sommes remis sur le chemin des vacances qui n'étaient pas encore terminées. A la fin du mois d'août les touristes commencèrent à se faire rares, et notre grande période d'amusement se termina. Rénato et Françoise nous quittèrent pour entreprendre un beau voyage d'étude en Asie.

### **Page 67 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Rénato nous invita à partir avec lui, mais nous avions d'autres projets. Avant les vacances, j'avais écrit à ma mère, je ne reçus pas de réponse. Je devais me rendre à Nyon, à son domicile. Tonia et sa maman Toinette se proposèrent de m'accompagner afin de m'aider à affronter ce très grand problème qui me tourmentait rongait et m'empêchait d'être pleinement heureux. Quand nous sommes arrivés à Nyon, on nous informa que la villa de ma mère était à la sortie de la ville, côté est, à deux kilomètres du lac Léman. En arrivant à la grille d'entrée de la villa, je me suis sentis très mal, mon corps se paralysa, je me mis à pleurer comme un enfant. Il me fut impossible d'entrer dans l'état où je me trouvais en cet instant. Maman Toinette pénétra seule dans la villa, elle sonna, une servante vint lui ouvrir la grille. Cette villa était très modeste : c'était une simple demeure de petit bourgeois qui ne ressemblait pas un domaine de noble.

Maman Toinette resta dix minutes dans la villa, elle en ressortit accablée et profondément malheureuse. Ma mère était sortie depuis trois jours d'un hôpital, où l'on y soignait les alcooliques, elle venait de subir une cure de désintoxication. Quand elle entra dans sa chambre, Antoinette découvrit une femme très affaiblie et très pâle. Son médecin était près d'elle, il

venait de  
lui relire une des lettres que je lui avais envoyé avant les vacances.

Ce jour-là, le docteur refusa que ma mère me voit, il jugea que son état de santé ne le permettait pas.  
Maman Toinette l'avait vue, elle avait pu lui parler, mais sans avoir entendu sortir un mot de sa bouche. Elle tenait entre ses mains une photo de moi, elle pleurait. Elle tenta désespérément de sortir quelques mots de sa bouche, mais elle n'y parvint pas. Après dix minutes d'un long silence, le docteur demanda à Antoinette de prendre congé. Tonia dut m' aider à monter dans la voiture, parce que mes pauvres jambes semblaient ne plus vouloir me porter en cet instant.

Accablé de chagrin, j'ai quitté Nyon sans aucun espoir d'y passer un moment avec ma mère qui souffrait dans cette maison. Cette rencontre qui ne put se faire, me rendit malade durant plusieurs jours et me plongea dans une longue période de tristesse. Cette visite m'apprit que ma mère m'aimait malgré tout le mal qu'elle m'avait fait.

### **Page 68 - Une nouvelle famille Chapitre 3 -**

Les semaines et les mois passèrent, un jour je reçus une lettre de ma mère. Elle allait bien maintenant, elle lisait et relisait mes lettres tous les jours. Elle aimait regarder les photos que je lui envoyais. Elle me dit que physiquement je n'étais plus ce gamin sale et haineux qui l'avait quitté l'année de ses quatorze ans. Elle découvrait un beau jeune homme qui ressemblait, trait pour trait, à son père, le comte de Monchavet.

J'avais retrouvé une vraie maman qui était toute prête à me prendre dans ses bras et à m'aimer de toutes ses forces. Avant d'aller la voir à Nyon pour la rencontrer, je devrais patiemment attendre plusieurs semaines. J' avais peur que quelque chose de grave m' arrive, je me suis souvenu quand j'ai tenté de la revoir mon corps se paralysa et je fus incapable d'entrer dans sa maison. Mon séjour à l'asile psychiatrique de Nice m' avait quelque peu endommagé le cerveau, je pensais qu'un mal terrible risquait de m'éloigner définitivement de ma nouvelle famille.

Je me suis contenté de lui écrire pour lui expliquer comment je passais ces merveilleuses journées de bonheur en compagnie de mon papa Alexandre, ma merveilleuse maman Toinette, et ma fiancé

Tonia que j'aimais et souhaitais épouser prochainement. Après les vacances Otto m'a demandé de revenir dans son association pour remplacer une bénévole qui était malade. Les semaines et les mois passèrent, j'étais heureux, je nageais dans le bonheur.

Un matin, je me suis retrouvé seul dans la villa, mes parents et Tonia étaient partis en Suisse. Ce matin là, j'ai perdu partiellement la mémoire. Inconsciemment j'ai mis des vêtements dans un sac de voyage, j'ai pris mes papiers et un peu d'argent et j'ai quitté la villa. J'ai écrit sur un papier "je pars à la recherche de mon destin. Adieu, Norbert".

#### **Le départ, le Néant. Chapitre 4**

Je suis allé à Menton, à pied. Inconsciemment, je suis revenu au bord de la mer derrière le casino, comme je le fis quand je suis arrivé à Menton après mettre enfui de Paris. Je me suis assis sur un banc, j'ai regardé la mer et les bateaux qui quittaient le port. Le soleil ardent de la mi-journée m'assomma et me plongea dans un rêve étrange. Je vis une jeune femme vêtue d'une longue robe blanche, ses longs cheveux noirs flottaient au vent. Elle criait, elle appelait désespérément quelqu'un. Je fus effrayé par ces images qui défilaient dans ma tête, je pus lire sur ses lèvres les mots qu'elle prononçait : "Norbert, Norbert, je t'en prie, je t'en supplie, reviens ! criait-elle". Un enfant me secoua pour me réveiller, j'étais entré dans un profond sommeil. J'ai quitté ce banc, je suis allé à la gare. Je ne savais pas ce que je faisais dans cette ville, ma tête était vide. Je me suis présenté au guichet, un employé me demanda où je voulais me rendre.

#### **Page 69 - Le départ, le Néant. Chapitre 4**

J'ai regardé l'employé, je ne savais pas quoi lui répondre. Une italienne était derrière moi, elle dit : Mais moi, je sais bien où je vais. je veux un billet pour San-Remo. J'ai demandé à l'employé qu'il me donne à moi aussi un billet pour cette ville. J'ai fouillé dans la poche de ma veste, j'ai trouvé un passeport et de l'argent. Je suis monté dans le train, l'italienne se mit à côté de moi. Elle me demanda si j'étais allemand. J'ai regardé sur mon passeport, j'étais français. Cette jeune italienne était venue en France pour chercher du travail à Nice et à Menton dans l'hôtellerie, elle ne

trouva  
rien.

Je pus lire sur son visage sa déception et sa tristesse. Elle me questionna pour connaître le but de mon voyage en Italie. Je lui ai dit que je partais à la recherche de mon destin. Elle se mit à rire, elle me dit que j'étais un comique. Elle me posa une quantité de question, j'eus beaucoup de difficulté pour lui répondre. Une partie de ma mémoire avait disparu. Les quelques mois que j'avais passé avec ma nouvelle famille, je ne me souvenais plus de rien.

En arrivant à San Remo j'ai quitté l'italienne, je lui ai demandé si je pouvais l'invité à manger dans un restaurant, elle me répondit que son fiancé l'attendait. Je suis allé marcher dans les rues de la ville, j'étais perdu, je ne savais plus ce que je devais faire. Je me suis dirigé vers la mer, j'y suis resté un long moment pour réfléchir. Je suis revenu dans la ville, je suis entré dans un grand parc qui longeait la mer. J'ai marché, j'ai entendu des gens qui applaudissaient une petite troupe de saltimbanques.

Un homme d'une cinquantaine d'années chantait, une jeune fille jouait de la guitare pour l'accompagner. Un enfant de huit ans faisait la quête avec un caniche blanc. Le chien avait une boîte en fer blanc qui pendait autour de son cou, il se dressait sur ses pattes de derrière pour que les spectateurs lui mettent des pièces dans sa boîte. Je me suis approché près de ces artistes de cirque qui me paraissait être très sympathiques. La jeune fille était très mignonne, je voulais faire sa connaissance. Je l'ai longuement regardé, l'enfant de huit ans s'est approché de moi. Il m'a dit : Elle te plaît ma soeur. Elle s'appelle Lisa !".

Je lui ai répondu que j'aimais la voir jouer de la guitare. Il me demanda comment je m'appelais, je ne lui ai pas répondu. Il m'a dit : je t'appellerai Roberto". Le père de ces deux enfants vint vers moi, il me serra la main et il me dit qu'il s'appelait Alfredo Carpani. Il m'a demandé si j'avais des projets pour les jours à venir. Je lui ai répondu que j'étais libre et que personne ne m'attendait nulle part.

#### **Page 70 - Le départ, le Néant. Chapitre 4**

Alfredo et ses enfants parlaient très bien le français. Cela m' arrangeait parce que je ne

parlais pas  
cette langue.

Il m'a dit : --Tu vas m'aider dans mon numéro de fouet. Je lui ai répondu : "Vous n'allez pas  
me

fouetter avec cet instrument de cuir que vous tenez dans votre main". Ils se mirent à rire.

Lisa m'ordonna de prendre un morceau de journal, puis de le saisir des deux mains, en  
laissant un

écartement d'environ quinze centimètres. Elle me tendit une feuille de magazine, j'ai exécuté  
les

ordres de cette charmante jeune fille. Je lui ai dit que j'étais prêt pour le numéro de cirque.

On

entendit un claquement très sec du fouet. La feuille de papier se retrouva coupée en deux.

Les

claquements de la lanière du fouet se succédèrent jusqu'à ce que le papier n'ait plus que trois  
centimètres entre mes doigts.

-- Action finale!" dit-il. Il était temps, parce que mes doigts risquaient d'être déchiquetés par  
la

lanière de cuir. Ce numéro spécial devint très spectaculaire. La foule était dense autour des  
saltimbanques, le public redoutait qu'un accident survienne au jeune homme téméraire qui

tenait

entre ses mains la feuille de papier. Après en avoir terminé avec le papier, Alfredo exécuta  
le

numéro avec une cigarette à la bouche. Puis ce fut avec une pomme sur la tête. Il coupa le  
fruit en

deux morceaux égaux, à l'horizontal, et son numéro de cirque était terminé.

Alfredo dit à l'assistance m'applaudir très chaleureusement, parce que le nouveau membre  
de la

troupe avait fait preuve de courage et d'un sang froid exceptionnel. Les spectateurs furent de  
nouveau très généreux en applaudissements. La quête fut elle aussi très bonne. La

représentation

continua et ce fut le petit caniche blanc qui exécuta son petit numéro.

Qu'allait-il faire ce mignon petit toutou, qui s'appelait Pipo? Ce nom, je l'avais déjà entendu  
quelque

part, mais il me fut impossible à ce moment précis de m'en souvenir. Pipo sauta sans se  
blesser au

milieu de cerceaux enflammés. Le petit caniche était fier d'appartenir à cette troupe, il se  
montra

digne du beau numéro de cirque que son maître lui avait confié.

#### **Page 71 - Le départ, le Néant. Chapitre 4**

Quand il eut terminé, le petit Antonio prit sa place sur la petite piste. Il se mit à jouer un air  
de valse

viennoise avec sa clarinette. Le caniche s'approcha de lui et l'accompagna par des  
aboiments bien

rythmés. Quel talent il avait ce chien! Lui aussi, il m' adopta dans l'heure qui suivit mon  
arrivée  
dans cette belle troupe de saltimbanques.

Lisa ajusta sa guitare et enchaîna en fredonnant une très belle mélodie Sicilienne. Lisa avait  
passé  
toute son enfance avec sa mère dans cette belle région du Sud de l'Italie. Comme elle  
chantait bien  
la petite Lisa, et jouait bien de la guitare aussi. Le père et son fils, se joignirent à elle et se  
mirent à  
chanter ensemble et à jouer de leur instrument. Alfredo chantait comme un  
ténor. Les gens vinrent de partout pour écouter ces trois merveilleux artistes. Discrètement,  
deux  
carabiniers se frayèrent un chemin dans le public et vinrent se placer tout près des artistes.  
Dès que la représentation fut terminée, je pris l'initiative de faire la quête en compagnie du  
caniche  
blanc. Ensemble nous avons collecté beaucoup de lires.

Quand nous eûmes terminés la  
représentation, les carabiniers vinrent près de moi pour me demander mes papiers. Les  
policiers  
voulaient savoir ce que je faisais avec ces saltimbanques. Ils recherchaient un parisien qui  
avait  
vécu à Menton, chez un réfugié russe. J'ai dit aux policiers que je ne connaissais pas de  
russe, que  
j'étais en vacance dans la région.

Quand les carabiniers furent partis, Alfredo et ses enfants vinrent vers moi, ils  
m'embrassèrent pour  
me remercier, parce que la quête avait très bonne. Lisa dit à son père : "Roberto a quelque  
chose de  
mystérieux en lui. J'ai remarqué que les autres garçons de son âge ne lui ressemblaient pas".

--  
Montres moi tes mains, me demanda Lisa. Elle désirait rapidement connaître ce mystère qui  
semblait perturber ma vie. Elle étudia attentivement les lignes de ma main. Quand elle eut  
terminée son beau visage devint triste.

Elle me dit qu'un mal profond et mystérieux perturbait ma vie. Son père lui répondit d'un air  
agacé :  
"Tu es folle, ma pauvre fille, de lui dire de telles sottises!." C'était presque le vide dans ma  
pauvre  
tête, elle me parlait de mystère, d'un mal profond qui perturbait ma personne. Cette  
révélation  
m'angoissa et m'ôta pour un moment cette joie de vivre qui s'était emparée de moi en  
faisant la  
connaissance d'Alfredo et de ses enfants. Je venais de découvrir une nouvelle famille.



dehors en menaçant de nous dénoncer aux carabiniers si on ne cessait pas notre jeux stupides.

### Page 73 - Le départ - le Néant. Chapitre 4

Lisa et Antonio se mirent à chanter dans les rues, car il pensait que cela pouvait leur rapporter de l'argent pour financer le ravitaillement en nourriture. Il avait trouvé une bonne idée, faire le pitre et chanter dans les rues, comme cela tous les jours, ils pourraient payer leurs repas avec ces représentations supplémentaires. Je rêvais à ma nouvelle vie, je faisais des projets sans me soucier de mon passé. Nous nous sommes aperçus qu'il était tard, nous sommes rentrés à la roulotte où Alfredo nous attendait avec impatience. Nous sommes arrivés en chantant comme de joyeux lurons.

J'ai dis à Alfredo : "On ne va pas passer la nuit ici, quittons cet endroit pour un autre plus confortable et plus intéressant". Je connaissais cette famille depuis si peu de temps et déjà je donnais des ordres comme si j'étais le chef. Alfredo accepta ma proposition.

-- Il me dit : " Je connais un bon emplacement à la sortie de la ville, allons-y". Il savait que des tziganes s'y arrêtaient pour se reposer après avoir parcouru des centaines de kilomètres. "Tu vas voir, je vais te présenter à des amis. On se rencontre souvent dans nos voyages", me dit-il, d'un air décidé et joyeux. Il fréquentait tous les gens qui aimaient comme lui, la liberté et le travail qui ne les enchaînaient nulle part.

Je lui dis : "Tu n'as pas peur de fréquenter ces gens-là?". Je ne savais même pas à quoi ils ressemblaient ces gens, je me comportais comme si j' avais toujours vécu dans leur univers. J'essayais de m'imaginer un passé, lentement et inconsciemment je commençais à recoller les morceaux du disque de ma mémoire. La drogue et l'alcool, ces deux poisons abusivement consommés à Paris, cela avait dispersé aux quatre vents mon passé. Alfredo, mon nouvel ami, avait fait quelques années de prison, pour vol à main armée.

Il s'était laissé entraîner par de vieilles relations. Une vilaine et malsaine rencontre qui eut lieu pendant la guerre. Ses amis et lui, firent du marché noir et trafiquèrent dans la ville de Rome, occupée par les Allemands. Il n'avait vraiment peur de personne le Sicilien, il connaissait si bien la vie et savait se battre pour que ses deux enfants ne manquent jamais de rien. Quand il sortit de prison, ses amis l'obligèrent à réintégrer l'équipe afin de recommencer ensemble d'autres

vols et  
cambriolages. Ils refusa énergiquement de poursuivre cette vie malhonnête qui l'avait  
conduit en  
prison et avait rendu sa femme malade.

#### Page 74 - Le départ - le Néant. Chapitre 4

Pour se débarrasser de ses deux acolytes qui ne désiraient pas se séparer de lui, il simula des  
crises  
de folies. Il retrouva enfin sa liberté, et il ne voulut plus jamais la perdre. C'était un homme  
très  
honnête de par sa nature, il était sain de corps et d'esprit. Alfredo était un bon et merveilleux  
père  
pour ses deux beaux enfants, ils comblaient sa vie de bonheur. Il roula jusqu'à ce qu'il  
rencontre des  
tziganes ou des gitans. Après avoir parcouru plus de dix kilomètres, il aperçut trois roulottes  
qui  
étaient installées sur le bord de la mer, dans un endroit qui semblait être magnifique.

Il y avait dans ce groupement, trois familles où s'agitaient une multitude de gamins et  
gamines, de  
trois à seize ans. Alfredo les connaissait pour les avoir déjà rencontrés à la sortie de Milan,  
six mois  
auparavant. Ce fut une grande et joyeuse retrouvailles, ils s'embrassèrent tous très  
affectueusement.

Les hommes se congratulèrent et se donnèrent de grandes tapes  
dans le dos. Je mis fin à leur interminable bavardage et chahut, en criant très fort : "Il  
faudrait peut être  
penser à manger avant que la nuit nous surprenne".

J'ai demandé à tous les gamins de m'aider à faire un grand feu sur la plage. La marmaille  
fébrile m'  
obéit tout de suite et s'enfuit dans tous les sens. Quelque instant après ils revinrent tous les  
bras  
chargés de bois mort. Les courants marins rejetaient des épaves de toutes sortes sur les  
petites dunes  
qui se dressaient face au rivage. Cet immense feu qui jaillit soudain du sol, cela me rappela  
un  
souvenir et des images du passé.

Très souvent le soir, ils faisaient de grands feux de bois, puis des rondes où ils dansaient et  
chantaient durant des heures. Des images de bonheur me revinrent en cet instant, mais je fus  
bien  
incapable de savoir où cela fut vécu réellement. Durant ce temps où je me suis occupé de ce  
grand  
feu sur la plage avec les enfants, les femmes se chargèrent de réunir et de faire cuire la  
nourriture.  
Ce soir là, elle fut très abondante, et ce qui ne fut pas englouti dans nos estomacs voraces,

les chiens  
et les chats s'en chargèrent à notre place. Quand nous eûmes tous le ventre plein, les  
hommes  
allèrent chercher leurs guitares et se mirent aussitôt à démarrer un gigantesque concert qui  
allait  
durer une bonne partie de la nuit.

Leur belle et magnifique musique m' envahit les oreilles pendant des heures. j'aurais  
tellement aimé  
savoir jouer d'un instrument et me mêler à ce groupe de gens du voyage. Les femmes étaient  
vêtues  
de robes très longues et multicolores, elles dansèrent et frappèrent dans leurs mains. Jusqu'à  
une  
heure du matin, ils dansèrent et chantèrent, leurs visages dégoulinèrent de sueur et de  
fatigue.

#### **Page 75 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

A un moment de la nuit le calme revint, la plage retrouva le silence. Je sentis à cet instant  
que le  
sommeil m'engloutissait lentement. Nous sommes tous partis nous coucher et n'oubliant pas  
de nous  
embrasser et de nous souhaiter une bonne et douce nuit. Pour les tziganes et les gitans, la  
soirée à  
laquelle je venais de participer, cela était chose courante.  
La première nuit passée dans le car d'Alfredo, se passa bien. Le lendemain matin, nous nous  
sommes réveillés tous en même temps, quand le soleil ardent vint chauffer très fort le toit de  
la  
roulotte. Alfredo sortit de sa chambre le premier, il est venu me serrer la main, il m'a dit  
qu'il avait  
dû se lever deux fois pour venir m'essuyer le visage et me remettre sur le lit de camp, car je  
n'y était  
plus.

J'avais crié plusieurs fois et réclamait une certaine Tonia. Cela l'inquiéta, mais il répondit  
que ce  
devait-être un grand rêve ou bien un cauchemar. Dans cette nuit-là, mon cerveau avait dû  
livrer un  
rude combat, il tenta désespérément de me restituer tous mes souvenirs qui s'en étaient  
échappés.  
Alfredo vit chez moi un changement brutal et inexplicable, il prit peur et s'inquiéta pour sa  
fille. Ce  
brave homme avait deviné que Lisa m'aimait et brûlait d'amour pour cet inconnu, cet  
étranger qui  
pénétrait dans leur vie. Mais cette nuit-là avait dû lui briser tout espoir de réaliser son rêve,  
car le  
matin je n'étais plus le même jeune homme.

Mon visage s'était comme figé et mon air décontracté et souriant, de tout cela il n'en restait plus rien. Lisa et Antonio s'approchèrent de moi pour lui dire bonjour, ils me trouvèrent terriblement changé et d'une tristesse effroyable. Je me suis levé pour les laisser prendre leur petit déjeuner, je suis sorti du car pour aller prendre l'air sur la plage. En arrivant au bord de la mer, j'ai ressenti comme une immense tristesse qui vint m'envahir tout le corps. A cet instant, j'eus envie de me jeter dans l'océan. Lisa me rejoignit, elle souffrait de me voir dans cet état de détresse.

Elle pensait que dans ma vie il y avait une femme, elle s'empressa de me harceler de questions. Je n'avais plus de passé, il était enfoui dans les profondeurs du néant. Mon présent et mon avenir, c'était elle et sa famille. Je pouvais me rendre à l'adresse qui était indiquée sur mon passeport, à Paris, dans le quinzième arrondissement. Là-bas, je rencontrerais peut-être des gens que j'avais connus. A l'idée de partir retrouver mon passé, cela me terrorisait, car je ne savais pas ce qui se cachait derrière cette brume épaisse qui emprisonnait mes souvenirs.

#### **Page 76 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Lisa m'avait fait peur en lisant dans mes mains. Je préférais attendre que ce brouillard s'en aille définitivement, les images de mon passé pourraient y reprendre leurs places et ma vie reprendrait son cours normal. Cette pauvre Lisa s'agrippa à moi, elle voulut savoir qui était cette Tonia. Elle m'avait entendue dans la nuit crier son nom plusieurs fois. Je la pris dans mes bras et la serrai très fort pour lui faire comprendre que je l'aimais et que j'avais besoin d'elle pour me sortir de cette horrible situation qui empoisonnait ma vie.

Dans l'instant présent, je n'avais presque plus de mémoire et des morceaux de ma vie passée flottaient dans mon esprit. Il m'était impossible de lui raconter mon passé, je lui ai demandé de m'aider à traverser cette période difficile. Mon rude destin me brisait de nouveau et faisait souffrir tous les gens que je rencontrais et qui tentaient de m'offrir un peu de bonheur. Lisa réussit à me calmer et à apaiser ma souffrance. Elle sut trouver les mots reconfortant pour m'aider à poursuivre

ma route.

Elle m'emmena presque de force vers le car. Une heure passa et mon état de santé redevint  
presque  
normal. Alfredo et ses enfants me promirent de m'aider à surmonter cette rude épreuve.  
Je suis resté trois mois avec les membres de ma nouvelle famille. Chaque jour, on changeait  
d'endroit et on donnait plusieurs représentations. La recette était toujours très excellente.

Nous  
avons parcourus plusieurs centaines de kilomètres à travers l'Italie, nous sommes allés en  
Sicile,  
pour rendre visite à la famille d'Alfredo. Comme j'aurais aimé rester plus longtemps avec  
eux, mais  
mon destin me poussait toujours ailleurs et je ne pouvais le combattre.

Lisa s'attacha très vite à moi, elle devint de plus en plus jalouse de cette femme qui hantait  
mes  
nuits de sommeil. Presque chaque nuit, je prononçais sans cesse le nom de Tonia, et cela la  
rendait  
folle de rage. Je ne pouvais lui fournir aucune explication sur ce mystère. Tous les matins, je  
me  
retrouvais dans mon duvet, mon corps était entièrement trempé de sueur. Des images de  
personnes  
que j' avais connue défilaient dans ma tête, elles me parlaient, je faisais d'immenses efforts  
pour me  
souvenir. Mes efforts étaient inutiles, car il ne se produisait rien de concret. Dans la journée  
avec

Lisa, nous partions nous promener dans des endroits tranquilles où personne ne pouvait  
nous  
déranger. Pour vivre notre amour loin des regards indiscrets, nous restions des heures  
allongés sur le  
sable fin.

Pour récupérer et faire disparaître la fatigue de mes nuits de cauchemars et de souffrance,  
Lisa me  
chantait des berceuses Siciliennes. Alfredo s'enfonçait rarement à l'intérieur des terres, il  
n'aimait  
que la mer. J'aimais la mer, elle m'attirait et me faisait penser qu'un jour je retrouverais  
toutes les  
images de mon passé. Lisa me faisait chaque jour les lignes de la main en cachette de son  
père. Elle  
fermait les yeux, se concentrait intensément, et des images défilaient dans son esprit.

#### **Page 77 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Quand la mémoire me revint, je compris que Lisa avait réellement un don pour la voyance,  
parce  
qu'elle avait pu voyager dans mon passé. La dernière semaine que j'ai passé avec ma  
nouvelle

famille fut une période horriblement pénible pour moi. Le visage de Tonia m'apparaissait en  
plein  
jour, je fermais les yeux, et instantanément des images défilaient dans ma tête. Je rêvais, je  
parlais  
en marchant sur le bord de la mer, je voyais une femme sur un bateau, elle était vêtue d'une  
longue  
robe blanche.

C'était la même image qui traversait mon cerveau dans mes nuits de cauchemars. Lisa me  
tirait le  
bras, me griffait jusqu'au sang, elle ne voulait pas me voir parler et rêver en plein jour. Je  
partais à la  
dérive, elle hurlait, ses cris se mêlaient à ceux de Tonia qui m'appelait. Lisa tomba  
gravement  
malade. Alfredo se mit en colère et m'ordonna de partir. Sa fille souffrait et devenait  
folle. Je perdais la raison, je l'entraînais dans ma folie cette pauvre Lisa qui se mourait  
d'amour pour  
moi. Ce brave homme qui m'avait accueilli et m'aimait comme un fils, il avait déjà perdu sa  
femme,  
il sentais que sa fille se mourrait de chagrin.

Impuissant, je ne pouvais intervenir pour la sauver de ce naufrage qui l'engloutissait un peu  
plus  
chaque jour. J'ai quitté cette merveilleuse famille, un soir où la lune brillait dans un ciel sans  
nuages. J'ai marché au bord de la mer où je hurlais à la mort comme un jeune loup blessé en  
plein  
coeur. J'ai marché durant quatre jours et quatre nuits sur le sable, me nourrissant de pain et  
d'eau  
sucré. Dans la journée, je souffrais de violents maux de tête, la nuit, je criais, levant les bras  
vers le  
ciel et suppliant le créateur de me rendre mon passé, de libérer mon cerveau de ce brouillard  
qui  
refusait de partir et qui empoisonnait ma vie.

Dans la journée, je traversais les plages en arborant un visage décomposé et cadavérique qui  
faisait  
peur aux enfants. La police m'arrêta pour me conduire à l'hôpital.  
On dit de moi dans le service où j'ai échoué : "Encore un de ces drogués errants, une loque  
humaine".  
Mes bras laissaient paraître quelques traces, jaunes et noires, de piqûres qu'on m'avait faites  
à  
l'hôpital de Paris pour m'ôter le poison de la drogue que les étudiants m'avaient fait  
absorber. Le  
docteur de l'hôpital crut que j'étais un drogué. Il ordonna de me faire mettre dehors.

Ne sachant plus où aller, je me suis dirigé vers le sud. Une force inconnue m'obligea à  
revenir vers  
le nord. Il me fallut plusieurs jours pour atteindre la frontière à Menton. Quand je suis arrivé



Quand je me suis réveillé, il devait être dix heures du matin. Des marins pêcheurs criaient  
pour  
vendre leurs poissons qu'ils avaient pêchés dans la nuit, ils étaient là depuis plus de deux  
heures.

Plongé très profondément dans mes rêves, je ne les avais pas entendus arriver. En me  
réveillant,  
j'eus la surprise de voir quelques pièces sur le bout du banc. Des gens avaient eu pitié de  
moi. Cet  
argent allait me servir à acheter un peu de nourriture. Cette nuit paisible me redonna un peu  
d'espoir, je venais de retrouvé une minuscule petite parcelle de mon passé.

Pour sortir rapidement de cet enfer, j' allais devoir torturer mon corps, il finirait bien par  
évacuer ce  
maudit brouillard qui emprisonnait mes souvenirs. Ma troisième nuit, je l'ai passé en partie  
dans une  
carcasse de voiture abandonnée, pas très loin des docks. Cette nuit-là, elle fut très riche en  
rêves, je  
me suis promené longuement sur une route étroite et  
sinueuse avec Fripon, le chien de garde de Tonia : c'était la route de Sospel, où nous allions  
souvent  
nous promener ensemble.

#### **Page 79 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Après de longues heures de promenade, nous sommes rentrés fatigués. Le chien disparut  
complètement dans un épais nuage de brouillard. Le bruit d'un klaxon me réveilla et me  
sortit  
subitement de son rêve. Je ne pus me rendormir et retourner dans cette merveilleuse nuit. Je  
suis  
allé marcher dans la ville pour me dégourdir les jambes, je devais trouver de l'argent pour  
financer  
mon maigre et unique repas de la journée : qui était composé, d'un morceau de pain, d'une  
tomate et  
de deux morceaux de sucre. Je pensais que mon corps ne méritait pas plus de nourriture, et  
pour en  
obtenir d'avantage, il n'avait qu'à me restituer mon passé. Pour trouver quelques francs pour  
financer  
ce maigre repas, je n'eus aucun  
mal, je suis entré dans un commerce où il y avait une femme de plus de cinquante ans, elle  
me  
donna dix francs.

Je n'allais pas n'importe où pour mendier un morceau de pain et un peu d'argent. Dans les  
petites  
boutiques d'alimentations tenues par des femmes d'âges mûrs, j' étais certain d'obtenir une  
pièce de  
dix francs et un peu de nourriture. Plusieurs commerçantes me proposèrent de m'aider à  
sortir de ma

misérable condition, mais je ne pouvais accepter leur aide. Je leur expliquait que cette  
terrible  
maladie qui me rongait le cerveau, personne ne pouvait m'aider à la vaincre. Je devais la  
vaincre  
seul.

Les jours et les nuits passèrent, la brume qui encombra ma pauvre tête commença  
lentement à se  
dissiper pour me rendre quelques morceaux de mon passé perdu. Une autre nuit, j'ai  
retrouvé Tonia  
qui courait dans un grand parc : c'était le jour de ma sortie de l'hôpital de Nice. Dans un  
autre rêve,  
je faillis sortir pour de bon de cette brume épaisse qui tardait à  
disparaître. J'ai rêvé que j'étais dans une voiture avec ma maman Toinette et Tonia,  
ensemble nous  
revenions d'un orphelinat, j'ai aperçus un panneau qui indiquait le nom d'une ville où j'avais  
vécu  
des jours heureux. Malheureusement pour moi, la police me réveilla et m'obligea à monter  
dans le  
fourgon qui ramassait les épaves humaines.

Au centre de désinfection où j'ai échoué, je dus me laver et me raser. On me força à avaler  
un peu  
de nourriture. J'étais dans un état lamentable, j'avais dû perdre plus de vingt kilos. Mes  
pauvres  
jambes étaient sans forces et semblaient lasses de porter ce corps mal nourri. Je pus me  
regarder  
dans une glace, je découvris un visage de vieillard. Mon pauvre visage était creux et  
paraissait être  
sans vie. Un policier m'a dit de refaire surface, sinon j'allais mourir. Il me força à me rendre  
à  
l'hôpital.

#### **Page 80 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

J'ai supplié le policier, je lui ai promis de m'alimenter de nouveau. Je lui ai montré l'argent  
que me  
donnaient des commerçantes. Il m'a crut et m'a laissé partir de ce centre. Je suis allé vers le  
vieux  
port, dans le quartier des prostitués. Cet endroit m'attira tout particulièrement, j'ai pensé qu'il  
me  
serait bénéfique. Pour l'atteindre je dus  
raser et m'appuyer sur les murs parce que mes pauvres jambes sans forces ne parvenaient  
plus à me  
maintenir debout. En arrivant dans le quartier des prostitués, je suis entré inconsciemment  
dans un  
bar.

Le patron du bar, en voyant que j'étais un clochard qui s'installait à une de ses tables, il hurla  
des  
injures et tenta de me faire sortir de son commerce. Une prostitué le stoppa nette, elle lui  
ordonna de  
me servir une énorme entrecôte de boeuf, avec une portion de frites. Elle m'a dit : "Restes  
ici et  
manges, mon pauvre garçon!". Sa voie était douce et  
chaleureuse.

Il me fallut beaucoup de temps pour avaler ce copieux repas, parce que mon estomac avait  
perdu  
l'habitude d'absorber autant de nourriture. La prostitué recherchait quelqu'un pour lui tenir  
compagnie, car son julo était en prison. Je compris que le premier miteux qui passerait par  
là, il  
ferait certainement son affaire.

Elle m'a dit que je devais rester avec elle quelque jours, je devais reprendre des kilos, ma vie  
semblait être en danger. Quand j'eus terminé mon copieux repas, elle m'emmena dans son  
petit  
appartement qui n'était pas très loin du bar. Quand je suis sortis du restaurant, je me suis  
senti  
revivre, je pus marcher presque normalement.

La jeune prostitué venait de me sauver la vie dans ce bar, car le peu de nourriture que le  
policier m'  
avait offert, cela n'avait pas suffi à me charger le corps de forces. S'il je ne l'avais pas  
rencontrée, je  
serais probablement mort, le soir même, dans une carcasse de voiture où la nuit m'aurait  
plongé  
dans mes rêves merveilleux et emportée loin de ce monde de cruauté et de souffrance.  
Mon ange gardien s'appelait : Nicole Hardel. C'était une brave fille. C'était une pauvre fille  
aussi,  
car son père l'avait violée, et sa mère la frappait quand elle avait trop bu. La misère, elle en  
connaissait toutes ses abominables sensations, elle aussi. Nicole s'était mise à la prostitution  
afin de  
survivre dans ce monde de médiocrité, où il n'y avait pas de place pour des gens comme  
elle.

#### **Page 81 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Avec Nicole j'étais en bonne compagnie, je devais penser à remettre très vite mon pauvre  
corps en  
état de fonctionner normalement. Chez Nicole Hardel, je pus me refaire une belle santé, elle  
m'emmena voir des docteurs qui me donnèrent à avaler une grosse quantité de vitamines  
pour que  
mon corps se charge de force et de vie. Un psychiatre  
m'a dit que je revenais de loin, parce que la drogue et l'alcool auraient pu me tuer ou me  
rendre  
complètement fou. Quand ma grande cure de vitamines fut terminée, je suis redevenu un

homme  
normal.

Je pus me promener dans les rues de la ville, sans l'aide des murs. Très vite, je me suis sentis  
revivre  
pleinement et la vie m'est apparue de nouveau comme étant moins cruelle. Nicole me  
quittait le soir,  
vers les neuf heures, elle réapparaissait à quatre heures du matin. Les après-midi, nous  
partions pour  
une grande promenade au bord de la mer, et nous allions au  
cinéma pour y voir des films d'amour et d'aventures. Après le déjeuner, nous partions  
directement à  
la prison des Baumettes pour y voir son julo. Il avait frappé un policier et menacé de mort,  
parce  
que celui-ci voulait l'utiliser comme indicateur. Le souteneur, qui était un homme d'honneur,  
refusa  
de dénoncer ses amis du milieu.

Le protecteur m'accepta comme remplaçant, il félicita Nicole pour son bon choix. J'étais un  
garçon  
grand et solide, j'avais retrouvé toutes mes forces. Le julo de Nicole se sentit mieux après  
m'avoir  
vu, parce qu'elle avait trouvé quelqu'un de bien pour la protéger dans cette jungle où elle  
vivait si  
dangereusement. Je suis resté plus de trois mois avec Nicole. Cette femme fut merveilleuse  
avec  
moi. Un après-midi, nous sommes allés voir un film d'espionnage où l'action se déroulait à  
Nice, sur  
la Côte d'azur. j'ai vu quelques plans qui se déroulaient sur la promenade des Anglais.

Un homme apparut, puis une femme, ensuite deux jeunes gens vinrent se joindre à eux en  
leur  
prenant la main. Cette scène là, me fit sursauter et mon cerveau s'emplit soudainement d'une  
lumière blanche et très brillante. J'ai crié : "Tonia! Tonia!". Je venais enfin de retrouver la  
mémoire,  
la brume épaisse qui emprisonnait mes souvenirs disparut instantanément.  
En entendant ces cris, les gens dans la salle crièrent : "Dehors le cinglé! dehors!".  
Nous sommes sortis de cette salle obscure où jaillit enfin la lumière de ma vie. J'avais tant  
de choses  
à lui dire, parce qu'elle ne savait presque rien sur mon passé.

#### **Page 82 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Elle m'écouta attentivement lui raconter ce que fut mon passé perdu. Quand l'histoire de ma  
vie fut  
terminée, elle me prit dans ses bras et elle pleura . Elle serrait dans ses bras le petit Comte  
de  
Monchavet qu'elle avait sauvé d'une mort certaine, et son corps de prostitué au grand coeur

en  
explosait de joie et de bonheur en ce magnifique instant. J'avais retrouvé ma famille et mon  
paradis  
perdu, je me souvenais même du numéro de téléphone de la villa Nina.

Je dis à Nicole d' aller à une cabine téléphonique pour appeler ces gens qui m'avaient  
accueilli et  
aimer. Nicole me dit : " Tu es fou, pauvre malheureux, tu risques de provoquer une  
catastrophe dans  
cette maison!". Elle avait raison, je risquais peut-être de les foudroyer sur le champ ces  
pauvres  
gens. J'avais disparu de leur vie durant des mois, ils me croyaient mort. Je ne pouvais pas  
réapparaître  
comme si rien ne s'était passé.

Mais qu'aurais-je pu leur dire au téléphone : "Coucou, me revoilà, c'est moi, Norbert votre  
enfant  
disparu".  
Cette brave Nicole avait raison, je devais me méfier et être très prudent, je ne pouvais pas  
me jeter  
sur eux sans aucune préparation. Elle me conseilla d'appeler le commissariat de Menton,  
pour les  
informer que j'étais à Marseille et en bonne santé. Je connaissais le commissaire de police, il  
m'a dit  
qu'il allait convoquer Alexandre à son bureau.

L'affaire de ma disparition, il la connaissait parfaitement bien, parce que Alexandre lui avait  
demandé de faire des recherches. Le policier était très heureux d'apprendre cette nouvelle, il  
semblait être fou de joie de me savoir encore en vie. Il m'a dit que l'on avait retrouvé mon  
corps à la  
morgue de Nice. Mais c'était seulement un jeune homme qui  
me ressemblait étrangement, et qui avait séjourné dans la mer quelques semaines.

Le commissaire devait agir délicatement pour annoncer la bonne nouvelle à ma famille qui  
était  
dans le désarroi le plus total. C'était un homme d'expérience qui avait dû affronter de  
nombreux  
problèmes très délicats. Après deux longues journées d'attente, le commissaire de police me  
téléphona pour m' annoncer qu'il avait pu rencontrer mon papa Alexandre. J'étais vivant et  
en bonne  
santé, il allait devoir apprendre la bonne nouvelle à Tonia et à maman Toinette.

#### **Page 83 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Tous les jours, mes parents et Tonia vivaient dans l'angoisse et la peur, ils s'attendaient  
toujours au  
pire. je devais être patient et attendre qu'Alexandre décroche son téléphone pour me donner  
des

nouvelles de ma famille. Trois jours passèrent, Alexandre me téléphona pour m'informer  
que tout  
était presque prêt à la villa Nina pour me recevoir. Sa tendre et douce Tonia avait traversé  
des  
moments difficiles et avait failli mourir de chagrin.

Ma disparition avait ruiné sa santé et son équilibre mental. Le bon docteur Dimitrov la  
veillait, jour  
et nuit. Alexandre eut beaucoup de mal à m'expliquer que Tonia était malade. Il parlait, il  
pleurait, il  
était heureux de me retrouver en vie. Avant de rentrer à la villa, je dus encore attendre  
quelques  
jours. Le docteur Dimitrov me téléphona pour m'annoncer que mon retour était enfin  
possible.

Tonia semblait être au bout de sa vie, et de me revoir cela mettrait un terme à ce long  
cauchemar.  
Nicole était heureuse de m'avoir accueilli chez elle, elle ne cessait de me dire que j'avais de  
la chance  
de posséder une si belle famille. Je lui dis que mon père adoptif la remercierait de m'avoir  
sauvé la  
vie et permis de reprendre des forces pour retrouver une vie normale. Nicole n'accepterait  
jamais  
d'argent pour ce qu'elle avait fait pour moi.

Elle désirait seulement  
que je ne l'oublie jamais, elle voulait que je garde une place pour elle dans mon coeur.  
Comment  
aurais-je pus l'oublier cette gentille Nicole? Je savais que sa bonté resterait gravée dans ma  
mémoire  
jusqu'à la fin de mes jours.  
Après que le docteur m'eût téléphoné, il me resta deux jours à vivre avec elle. Mon temps  
était  
compté, je n'avais plus un instant à perdre pour profiter de ces quelques heures qui nous  
restaient à  
vivre ensemble. Elles étaient très précieuses. Nicole me regarda en pensant qu'après mon  
départ,  
elle se retrouverait seule. Mais son homme allait bientôt sortir de  
prison.

Les deux derniers jours s'écoulèrent très vite, je dus me préparer, me mettre en condition  
pour aller  
affronter ces retrouvailles. J'avais si peur que mon corps en tremblait d'émotion et de  
frayeur. Nicole  
me rassura et me dit de ne pas m'inquiéter, car tout se passerait très bien. Le jour du départ  
arriva, je  
mis les beaux vêtements qu'elle m'avait achetés. Elle mit des vêtements dans une grande  
valise en  
cuir noir, et nous sommes partis à la gare Saint Charles.

## Page 84 - Le départ - le Néant. Chapitre 4

Nous avons marché très lentement afin de savourer ensemble ces dernières minutes. Je pensais que je ne reverrais peut-être jamais cette merveilleuse prostituée, cette bonne et douce Nicole qui m'avait tant aimé et protégé. Deux années plus tard, un malade mental l'a poignarda dans le dos, elle resta plusieurs jours à l'hôpital. Avant de mourir, elle me réclama. Son homme me téléphona et m'invita à venir la prendre une dernière fois de mes bras, parce qu'elle ne voulait pas partir avant de m'avoir revu. Nicole Hardel mourut sans avoir pu me revoir. Son homme se suicida quelques heures après.

Elle m'accompagna jusqu'au train, elle me serra une dernière fois dans ses bras.

Des larmes coulèrent de ses beaux yeux marron. Je lui ai dit : " Adieux, ma bien-aimée et douce Nicole". Ce furent les derniers mots qu'elle entendit sortir de ma bouche avant que le train ne s'éloigne pour me ramener au sein de mon beau paradis. Le train s'éloigna très lentement de cette ville qui aurait pu m'engloutir si je n'avais pu recevoir l'aide de cette magnifique jeune femme. Je dis adieu à cette grande ville où je m'étais volontairement plongé dans cet enfer pour sortir du néant. J'avais meurtri mon corps pour retrouver ma mémoire et mon paradis perdu.

De Marseille à Menton, je réfléchis très longuement, je me suis inquiété vivement pour mon avenir. Durant ces quelques mois, je venais de vivre de terribles moments de souffrance et de profonde solitude, cela était pour moi à la limite du supportable. De nouveau je sortais du néant, je ne comprenais pas ce que je faisais sur cette terre. Ce néant m'avait englouti, je sortais du gouffre pour retrouver peut-être encore quelques instants de bonheur. Je pensais que ma vie était ainsi faite et que dans quelque temps elle me replongerait de nouveau en enfer. Je ne comprenais vraiment rien à cette vie, j'avais envie de hurler pour dire au créateur qu'il cesse de torturer mon pauvre corps et mon esprit. Le train arriva en gare de Nice, il me restait une trentaine de kilomètres avant d'arriver à Menton.

J'allais retrouver ma famille et mon bonheur perdu, mais tout cela pour combien de temps

encore.  
D'autres obstacles qui seraient tout aussi difficiles à affronter, se mettraient de nouveau un  
jour en  
travers de mon chemin.

#### Page 85 - Le départ - le Néant. Chapitre 4

Je n'avais plus la force de lutter contre cette vie qui semblait ne pas vouloir de moi. J'ai  
pensé que je  
devais ouvrir la portière du train, attendre qu'un autre passe pour qu'il m'écrase le corps.  
J'étais  
devenu, malgré moi, un acteur dramatique, je voulais connaître la suite de mes aventures.  
J'avais  
bien du mal à jouer ces rôles que mon destin choisissait à ma place.

Je n'avais pas le choix. La ville de Menton m'attendait pour de nouvelles aventures, je ne  
devais ni  
ne pouvait être en retard. Quel rôle j'allais jouer maintenant? Quel costume j'allais devoir  
endosser,  
celui du bonheur ou bien de la souffrance? Le train s'arrêta en gare de Menton. C'était la  
dernière  
ville avant la frontière. En marchant sur le quai de la gare, mes membres se mirent à  
trembler, je  
crus que mon coeur allait cesser de battre. A l'idée de revoir enfin les membres de ma  
famille, que  
j'avais abandonné, cela me mis horriblement mal à l'aise et m'angoissa terriblement.

Je me sentis comme étant pleinement responsable de ce départ, et un sentiment de  
culpabilité vint  
me tourmenté. Comment avais-je pu déverser sur ces gens, autant de détresse et de malheur?  
Ils  
m'avaient offert tant de journées de bonheur et d'amour. Pourquoi j'étais incapable de  
m'adapter à  
une nouvelle. La vie m'offrait une nouvelle chance, je devais retrouver ma famille sans  
chercher à  
comprendre ce qui n'était arrivé.

Après avoir fait quelques mètres sur le quai de la gare, j'aperçus mon beau papa Alexandre.  
Il était  
là, à quelques pas de moi. Mon beau papa avait mis son plus beau costume pour venir  
m'accueillir  
et pour prendre dans ses bras son fils qu'il aimait tant. Otto le bon prêtre ouvrier, il était là,  
lui aussi.

Ils s'avancèrent lentement vers moi, ils me prirent dans leurs grands bras pour me serrer très  
fort  
contre leur coeur. J'étais enfin de retour, c'était un très grand jour pour ces deux hommes,  
ces deux  
géants humains qui m'aimaient si fort.

Ils accueillirent en pleurant le petit monstre qui les avait abandonné pendant de longs mois.  
Quand  
nous sommes arrivé à la villa Nina, ma maman Toinette m'attendait devant la porte principale. Dès  
que je suis sorti de la voiture, elle se précipita sur moi pour me prendre dans ses bras. Ma pauvre et douce maman, son beau visage était couvert de larmes, et ses yeux rougis d'avoir tant  
pleuré. Otto avait dû beaucoup prier pour que je réapparaisse dans cette maison où le bonheur l'avait lâchement abandonné. J'étais de retour et Tonia allait être sauvée. Elle allait de nouveau revivre et  
sortir du néant qui avait failli l'engloutir à jamais, elle aussi. Quand je me suis approché de la villa,  
je vis ma douce Tonia en sortir très doucement.

Elle avait changé, j'avais en face de moi une jeune femme que le temps avait mûrie et vieillie prématurément. Mon départ lui avait ôté sa belle joie de vivre et brisé en mille morceaux son pauvre petit coeur si fragile de jeune fille pure et innocente. En m'approchant d'elle, je sentis mon corps se glacer entièrement. J'ai reculé lentement de quelques pas, j'eus envie de m'enfuir à toute vitesse.

Qu'avais-je fait à cette belle créature, à cet ange venue d'un autre univers. Voyant que son bien-aimé semblait de nouveau vouloir lui échapper, elle vint vers moi. Elle me dit  
d'une voix douce et tremblante : "Norbert allons nous promener ensemble.

Te souviens-tu du premier jour quand tu es arrivé à la villa?". J'étais paralysé, j'étais une statue de glace qui retrouvait sa bien-aimée après de longs mois d'absence. Nous sommes partis nous promener avec le chien.  
Tonia se mit à crier avec le peu de forces qui semblaient rester en elle. -- Fripon! Fripon !".  
Le chien arriva aussitôt et sauta sur moi pour me faire la fête. Nous sommes partis sur la route sinueuse qui conduisait à Sospel. Après cinq minutes de profond silence et de marche lente, Tonia s'arrêta, elle me prit dans ses bras, elle me serra très fort contre sa poitrine.

#### **Page 86 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

J'avais retrouvé cette jeune fille aux cheveux noirs qui hantait mes nuits de cauchemars. Elle m'embrassa tendrement et me dit en souriant : "As-tu retrouvé ton destin? Norbert, petit Comte de Monchavet".  
A cet instant, je m'aperçus que ma douce Tonia avait terriblement changé . Son visage était

étiré et  
creux, meurtri par le chagrin. Elle dut fournir un énorme effort pour me faire un beau  
sourire. J'étais  
responsable de ce délabrement physique qui détruisit la santé de Tonia, c'était mon oeuvre.  
Ce  
pauvre malade et ce drogué incurable qui revenait vers elle, il n'était plus digne ni de sa  
confiance ni  
de son amour.

Voyant que je lui disais des choses dont elle désirait en ignorer l'existence, elle mit sa main  
sur ma  
bouche pour me faire taire. Pour Tonia, je n'étais que le petit jeune homme fragile et perdu  
qu'elle  
avait rencontré à l'asile de Nice. Elle me dit que sa mission sur terre, c'était de me rendre  
heureux le  
plus longtemps possible.

Tous ces mauvais obstacles que la vie mettrait sur ma route, cela n'avait aucune espèce d'  
importance pour elle. Je l'aimais tellement, je pensais que c'était un ange que le ciel m'avait  
envoyé  
afin de supporter mon destin.

Moi aussi, j' avais vieilli et mûri prématurément, j' étais devenu un autre jeune homme, plus  
fort et  
plus endurant à la souffrance. Après notre longue promenade, nous sommes rentrés à la  
villa. Le  
docteur Dimitrov attendait Tonia à l'infirmerie de la maison pour lui donner quelques soins.  
En  
entrant dans la villa, je suis entré dans le grand salon où s'étaient installés mes parents.  
Je me suis assis sur le grand canapé entre Alexandre et ma maman Toinette.

Mes parent m' apprirent  
que Tonia avait terriblement souffert et avait faillit mourir durant ma longue absence. Elle  
fit une  
terrible dépression nerveuse, et s'ensuivit une crise de neurasthénie. Le bon docteur  
Dimitrov lui  
sauva la vie, mais son cerveau avait subi quelques dommages. Tonia revint avec le docteur  
dans le  
salon, elle s'assied à côté de moi. La famille Anatoliévna se trouva de nouveau réunie au  
grand  
complet. Les parents nous regardèrent avec beaucoup d'attention et d'affection.

#### **Page 87 - Le départ - le Néant. Chapitre 4**

Cette maison qui avait si longtemps cessée de respirer, elle soufflait et ronronnait de  
nouveau. Tonia  
s'approcha de moi, elle me caressa longuement mes longs cheveux blonds. -- Elle me dit : "  
Je suis  
ta belle princesse. Toutes les nuits, je suis partie à ta recherche, j'ai navigué sur la mer où je

criais  
ton nom dans le lointain. A cet instant, j'ai compris que Tonia n'allait pas très bien. Je me  
suis  
souvenu que dans mes horribles nuits de cauchemars, je la voyais marcher sur une plage.  
Je lui ai répondu -- " Oui, tu es ma belle et douce princesse, la mer m'a ramené à toi et pour  
toujours".

J'avais enfin retrouvé la paix et le bonheur, je lui ai caressé ses beaux cheveux noirs, je l'ai  
embrassé  
tendrement pour me faire pardonner de cette cruelle absence. Pendant quelques minutes le  
docteur  
me parla de toute cette détresse qu'elle avait endurée durant des mois.  
Une nouvelle vie s'offrait à moi, je venais de marcher sur les chemins brûlants de l'enfer,  
maintenant  
le soleil ardent de mon beau paradis brillait de nouveau. -- Le docteur Dimitrov me dit : "Il  
est bien  
loin le petit jeune homme fragile et craintif que tu étais quand je t'ai reçu pour la première  
fois dans  
ma clinique".

Cet homme avait raison, car il était loin dans le passé ce garçon faible et perdu qu'il  
rencontra la  
première fois quand je suis entré dans ma nouvelle famille.  
La vie m'avait durement éprouvé et fait de moi un homme fort, dur et résistant comme  
l'acier, mon  
corps semblait entouré d'une carapace invulnérable. Le bon docteur jugea bénéfique pour  
Tonia que  
ses parents la confit de nouveau au bon soin de son fiancé. Elle pouvait maintenant, et sans  
danger  
pour sa santé, se dispenser de ses services. Il désirait retourner dans sa clinique où l'attendait  
ses très  
riches clients. Cet homme avait sauvé la vie de Tonia, et mes parents ne surent pas comment  
l'en  
remercier, tellement leur dette semblait immense.

Il leur dit avant de partir : "Tonia est un membre de ma famille, c'est ensemble que nous  
l'avons  
guérie cette enfant". Son grand ami le prince Alexandre ne lui devait rien, et le docteur se  
sentit très  
fier d'avoir soigné et sorti sa fille de ce drame. Comme ils étaient grands ces deux hommes,  
qui  
avaient eux aussi traversé des périodes atroces et cruelles dans leur vie. Pour remercier le  
bon  
docteur, Alexandre l'invita dans un des meilleurs restaurants de la région.

A la villa Nina, ma première nuit de sommeil fut très calme et sans aucun cauchemars, je fis  
un  
merveilleux rêve. Dans ce rêve, Tonia et moi, nous fûmes déposés délicatement et nous

pûmes  
courir et nous ébattre librement dans l'herbe verte et haute des magnifiques prairies qui  
appartenaient à mon père, le Comte de Monchavet. Ma belle princesse, Tonia, était vêtue  
d'une  
magnifique robe longue et blanche, parsemée de paillettes d'or : c'était une oeuvre d'art,  
confectionnée par sa douce et tendre maman Toinette.

Le petit Angelo, cet enfant difficilement arraché des bras de son père qui désirait le  
précipiter dans  
le vide, était avec nous dans ce rêve. La porte de mon beau paradis s'était de nouveau  
ouverte, et la  
vie le comblait de bonheur. Le lendemain matin, je me suis réveillé en pleine forme. J'ai  
retrouvé  
tous les membres de ma famille, et la vie continua comme si je n'avais jamais quitté la villa.  
Le  
docteur Dimitrov nous quitta après le petit déjeuner, nous l'avons accompagné à l'aéroport  
de Nice.  
Une grande période de repos commença pour tous les membres de la famille Anatoliévna.  
Alexandre avait beaucoup d'amis riches sur la Côte d'azur, et en juin de l'année 1966, on lui  
prêta  
pour plusieurs semaines un très grand appartement de luxe, à Monaco.

### **Page 88 - Chapitre 5 (Papa Alexandre)**

Cet appartement offrait une magnifique vue sur la mer et le port de Monaco, et ensemble  
nous  
allions pouvoir y passer de merveilleuses vacances. Notre première journée de repos, nous  
l'avons  
passé sur un magnifique yacht, qui appartenait à un richissime armateur américain. Je fis  
monter des  
gitans à bord du bateau, je leur ai demandé de jouer de la guitare, en souvenir des amis  
gitans que  
j'avais connus en Italie, lors de ma tragique aventure où je perdis la mémoire.

Ces gens du voyage nous firent passer un agréable moment. Pour les remercier le  
propriétaire du  
bateau leur donna un gros cachet pour leur magnifique prestation d'artiste musicien. J'ai  
adoré  
naviguer sur les yachts que nous prêtaient les amis d'Alexandre. Le soir et le matin, nous  
pouvions  
admirer les merveilleux couchés et levés de soleil. Tonia put guérir  
presque complètement grâce à ce traitement que lui avait recommandé le docteur.  
Pendant cette longue période de repos, je ne pensais plus à rien, j'ai vidé ma tête de toutes  
ses  
misères passées pour y laisser la place au bonheur présent. Je n'avais plus aucun projet en  
vue, je  
me contentais seulement de vivre et de suivre les autres dans leur vie de bonheur intense. Je  
chantais en sicilien comme me l'avait appris Lisa. Pendant plus de dix semaines, nous avons

vécus  
comme des princes.

Après avoir passé de merveilleuses vacances avec tous les membres de ma famille, j'ai demandé à Alexandre qu'il me raconte entièrement l'histoire de sa vie. Jill, mon amie de l'hôpital de Nice avait commencé à écrire un livre sur sa vie, un jour elle disparut subitement sans laisser d'adresse. Alexandre fit paraître des avis de recherche dans trois grands journaux Américain, et cela pendant plusieurs jours. Deux semaines après, Jill se manifestait enfin, elle téléphonait pour nous annoncer de bonnes nouvelles. Je lui ai demandé de venir nous rejoindre à Monaco. Quelques jours après, elle arriva avec tout son matériel d'enregistrement qui lui était nécessaire pour ses reportages qu'elle faisait à travers le monde.

Quand tout fut enfin prêt, avec les membres de ma famille, nous nous sommes installés très confortablement dans le salon, sur un grand canapé pour y entendre l'histoire complète de la vie du prince Alexandre. L'enregistrement de l'histoire de sa vie allait durer plusieurs heures, parce que Jill était une très grande professionnelle. Elle peaufinait ses reportages à merveille. L'enregistrement commença sur le mois de mai de l'année 1897, où Boris et Natacha Anatoliévna virent apparaître un beau bébé de six kilos. Un beau et magnifique garçon qui avait attendu une belle journée ensoleillée pour sortir du ventre de sa mère. Les parents d'Alexandre attendaient ce grand jour avec impatience.

### **Page 89 - Chapitre 5 (Papa Alexandre)**

Ces gens vivaient pauvrement dans un petit village perdu dans le fin fond de la Sibérie, à quelques centaines de kilomètres de la Mongolie. La grande misère régnait en Russie, à cette époque-là, où le tzar Nicolas 2 régnait lui aussi, aidé par une poignée d'hommes profondément corrompus et inhumains. La naissance d'Alexandre créa une espèce de grande agitation dans ce petit village qui semblait vivre hors du temps dans un océan de forêts et de cultures.

Tous ces gens du bas peuple étaient très croyants, et la mère du nouveau né crut qu'elle mettait au monde un petit être très exceptionnel. Elle pensait qu'un jour son enfant deviendrait prince dans cet immense empire. La mise au monde de ce bébé se passa sans problème pour la mère, car

elle ne  
ressentit que très peu de douleurs. L'heureuse maman n'était pas chétive, elle était grande et  
forte.  
Le père était très grand et d'une force très peu commune.

Cet homme, malgré sa grande taille, sa force et son physique impressionnant de géant, était  
d'une  
très grande douceur et débordait de tendresse et de gentillesse envers sa petite famille et tous  
ses  
amis qui vivaient autour de lui dans cet univers où la vie était très rude pour ceux qui ne  
possédaient  
rien. Boris Anatoliévna était un domestique et un fermier au service du palais où régnait en  
maître  
tyrannique le prince Antipova. C'était un grand artiste qui ignorait l'importance du don que  
la nature  
lui avait donné. L'hiver, il travaillait dans son petit atelier d'artisan qui appartenait au maître  
des  
lieux.

Ce prince Antipova régnait sur une petite communauté d'humains, qui était constitué de  
domestiques et de fermiers démunis. Ce n'étaient que des enfants d'anciens esclaves qui ne  
savaient  
où aller pour améliorer leur condition de vie, alors ils restaient là et subissaient la puissance  
d'un  
exploiteur d'ouvriers. A la naissance d'Alexandre tous les membres du  
village cessèrent de travailler pendant quelques instants, parce que le prêtre avait annoncé la  
venue  
au monde d'un petit être exceptionnel.

Pour cet homme d'église, un ange devait venir sur terre pour y libérer et soulager des  
humains qui  
souffraient et mouraient de faim. Alexandre participa à la révolution qui renversa le tzar, il  
tenta  
aussi d'anéantir le cruel Staline, mais il n'y parvint pas. En 1909, il accomplit un acte  
héroïque, en  
sauvant d'une mort certaine la petite princesse, Gena Antipova. Il devint dans la même  
année, prince  
et fils héritier du palais où était employé son père.

Au coeur du printemps de l'année de 1897, naissait un futur petit prince. Le père prit cet  
enfant dans  
ses bras, sortit de sa maison et alla le présenter aux habitants du village, qui eux aussi  
attendaient  
cet événement avec impatience. Il alla le plonger dans la rivière qui coulait à quelques  
mètres de sa  
maison, où l'eau y était claire et fraîche. Il devait être une  
heure de l'après-midi quand il vit le jour, et à ce moment de la journée l'eau y était à bonne  
température.

## Page 90 - Chapitre 5 (Papa Alexandre)

Le petit Alexandre vint au monde dans cette période très difficile et tourmentée où vivaient misérablement les gens de son rang. Malheureusement personne ne peut choisir ses parents, pas plus se programmer une belle vie comblée de bonheur. La vie, on la prend comme elle vient, et personne ne peut rien faire pour changer cela. Alexandre eut de la chance pour ce qui est côté affection et amour, car ses parents l'adorèrent dès qu'il vint au monde et l'aimèrent jusqu'à leur dernier souffle de vie. Sa famille était très pauvre, certes, mais ses parents n'étaient pas responsables de ne rien posséder là où il vivait.

Le responsable, c'était le tzar et les parasites qui l'entouraient et affamaient le petit peuple. Pendant douze années le futur petit prince, allait devoir vivre dans ce petit village au fin fond de la Sibérie, là où les animaux étaient souvent mieux nourris que les humains. Le médecin, le prêtre et l'épicier, étaient les seules personnes à ne pas trop souffrir de la faim dans ce village. Les autres membres de cette communauté devaient parfois voler dans les cultures du maître pour ne pas mourir de faim quand les récoltes étaient assez médiocres.

Quand un pauvre malheureux se faisait prendre par les gardes du palais, volant sur les terres, il recevait vingt coups de fouets, on le mettait au cachot et on lui infligeait une très forte amende. Très souvent, les voleurs étaient jetés hors du village, avec femmes et enfants. Alexandre resta très marqué par cette terrible époque, il connut lui aussi la haine d'être né pauvre et d'avoir à subir les humiliations d'un maître tyrannique. Ses parents bénéficiaient quelques fois d'un traitement de faveur, mais c'était assez rare. Le maître du palais faisait de très bonnes affaires grâce au don du père d'Alexandre, il réparait des objets d'art de très grandes valeurs. Leur maison était assez grande, il y avait cinq grandes pièces, mais qui étaient toutes dépourvues de confort. Il y avait une pièce pour loger les animaux : vaches, chevaux, moutons... La structure de cette maison était de bois, et entre les rondins on y avait mis de la terre mélangée avec de l'argile qui servait de ciment.

Sur le toit, c'était la même matière, mais en plus de la terre il y avait des plaques de pierres plates de

la région. Il y avait dans cette maison, une espèce de faux plafond qui était muni de trappes de ventilation, cela laissait passer la chaleur des animaux durant les mois d'hiver. Pour se laver, ils avaient la rivière qui coulait à deux pas de la maison.

Le futur petit prince vécut toute la période de son enfance dans cet environnement austère. Il apprenait le beau métier de son père, et dès l'âge de huit ans il commença à travailler dans les champs avec ses parents. Il était très en avance pour son âge, car il grandissait et forçait très vite.

Ses parents étaient très fiers de ce beau et grand garçon qui leur donnait d'immenses satisfactions.

Jamais il ne se plaignait des injustices du maître, et avec eux il les partageait en silence.

### Page 91 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Son père qu'il adorait ne lui ordonna jamais de travailler, il le fit instinctivement trouvant que cela était très naturel de se rendre utile à la maison. Il aimait prendre la charrette à bras, et celle où il pouvait y atteler son vieux cheval noir, pour partir y faire des livraisons au palais qui était à plus de trois kilomètres de leur maison. Dans ces voyages, il était toujours accompagné de son gros chien loup blanc, qui le protégeait des animaux de la forêt où il devait y passer pour se rendre au palais. L'hiver les loups sortaient de la forêt pour chercher de la nourriture.

Le petit Alexandre avait peur de ces animaux, il les trouvait impressionnants et agressifs parfois. L'été, il lui arrivait de faire plus de trois voyages dans la journée. Il charriait aussi du bois pour l'hiver, et des choses de très grandes valeurs. Souvent, son père lui donnait des objets très précieux à livrer au palais, c'était une livraison très délicate car il devait aussi conditionner ce qui semblait être très fragiles.

Dans ses livraisons, il y avait beaucoup de céramique antique très ancienne et de la poterie russe. Le petit livreur était très doué pour ce genre de chose, et son papa lui avait appris tout cela, ainsi que sa douce maman Natacha, qu'il appelait tendrement Nina. Alexandre aimait parcourir les trois kilomètres qui le séparait du village au grand palais du prince, car souvent sur sa route il rencontrait la petite princesse, Gena Antipova, qui avait deux ans de plus que lui. Cette gamine, était très mignonne et gracieuse, il la trouvait à son goût. Il aurait bien aimé

visiter le  
palais où habitaient ses maîtres, mais cela lui était strictement interdit.

Lui, il ne pouvait qu'entrer  
dans la partie réservée aux domestiques, et jamais ailleurs. Ses parents, eux, ils avaient le  
droit d'y  
pénétrer, à la fin de chaque hiver pour y faire le grand ménage. Les maîtres partaient  
quelques  
semaines pour Saint Petersburg. Ses parents lui avaient décrit en détail l'intérieur de ce  
palais où  
vivait cette famille de la haute noblesse, qui était très riche et puissante.  
Le petit livreur de bois pensait que, peut-être, un jour, il parviendrait à pénétrer dans ce  
palais qui le  
faisait tant rêver. Souvent la nuit, il rêvait qu'il dansait dans le grand salon avec la petite  
Princesse  
Gena. Il se transformait en petit prince l'espace d'un instant, il se voyait aussi à ses côtés,  
chevauchant un superbe étalon noir. Avec sa petite princesse, ils passaient leurs journées à  
se  
promener dans cet immense domaine.

Mais malheureusement pour lui, tout cela n'était qu'un rêve, le jour il se retrouvait frustré et  
tirant sa  
lourde charrette de bois. Alexandre enfant était un grand rêveur, ne sachant ni lire ni écrire,  
il  
composait des poèmes dans sa tête pour rendre sa vie moins monotone.

### **Page 92 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Pour que lui vienne l'inspiration et l'imagination, il regardait les images des livres chez  
l'épicier,  
cela le transportait loin de ce petit village où régnait l'injustice, l'ennui et la tristesse. Un  
jour, il  
essaya de parler à la petite princesse, mais il faillit être puni car le prince refusait que les  
enfants des  
domestiques parlent à sa fille. Le comportement stupide de ces gens le rendit haineux et il  
les  
méprisa de toutes ses forces, en pensant que Dieu les punirait un jour.

Désormais, il ne pouvait plus rêver ni parler à cette princesse qu'il aimait tant et qui offrait  
un peu  
de douceur et de tendresse à sa vie. Il devrait garder son amour pour une gamine de son  
milieu de  
pauvre qui était le sien. Pourtant, avec amour et passion il avait composé dans sa tête de si  
beaux  
poèmes qu'il aurait aimé faire connaître à sa bien-aimée. Il était si jeune, et déjà dans son  
petit esprit  
si pur et innocent, il commençait à méditer et à élaborer un plan de vengeance contre ce  
prince qui

le frustrait de son amour qu'il ressentait pour sa fille Gena.

Les membres du village l'appelaient " petit prince Alexandre". Mais lui, il ne comprenait pas pourquoi on l'appelait ainsi. Dans sa tête, il se disait : "Je suis le petit prince des pauvres, oui, certainement". Malheureusement cela ne le satisfaisait pas du tout, car il voulait être comme ces nobles. La petite princesse l'aimait certainement tout autant que lui, et il le sentait bien quand ils se croisaient sur le chemin de terre qui menait au palais. Le prince Antipova ne pouvait pas les empêcher de se regarder tendrement lorsqu'ils passaient l'un près de l'autre.

En 1909, au mois de mai, le petit Alexandre fêta son douzième anniversaire. Il ressemblait déjà à un petit homme, il avait grandi et forci si vite. Cet enfant devenu homme avant l'âge, il commença à se faire remarquer dans son petit village où il y faisait figure de petit agitateur. Son comportement agaça le maître, surtout quand il réunissait tous les gamins de son village et les divisait en deux camps : où d'un côté il y avait les gueux et de l'autre les nobles, et ensemble, ils simulaient des combats violents.

Un jour, le prince se fâcha, il menaça le père d'Alexandre. Il lui dit que son fils devait cesser ses jeux ridicules, sans quoi on les chasserait rapidement du village. Alexandre ne fut pas grondé par son père, mais il cessa immédiatement ses jeux qui le divertissait, car il avait un tempérament d'agitateur et de petit révolutionnaire.

### **Page 93 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Un jour, il se réveilla de très bonne heure, il ressentit en lui comme une sensation bizarre. C'était comme un pressentiment qui annonçait probablement une chose, bonne ou mauvaise. Cette chose, quoi qu'elle fût, allait s'abattre sournoisement sur lui et tout particulièrement dans cette nouvelle journée. Il sortit dehors pour se charger les poumons d'air frais, il trouva que cet air là n'avait pas ce même parfum habituel. Ce changement l'inquiéta vivement.

Ses parents se levèrent un quart d'heure après lui, et son père vint le rejoindre au bord de la rivière. Quand il le vit assis au bord de l'eau, le visage livide et triste, il crut que son fils était malade. Pour

s'en assurer, il passa sa main sur son fond, mais aussitôt il constata qu'il n'était pas fiévreux.

Il lui

conseilla vivement d'absorber un copieux petit déjeuner avant de préparer sa charrette pour partir au palais afin d'y livrer un petit chargement.

Il partit vers les huit heures trente, car à cette heure là il pensait pouvoir rencontrer la jeune princesse qui se promenait sur les chemins de terre, chevauchant son beau cheval noir. Tous

les

matins quand le temps le permettait, effectivement, elle se promenait chevauchant ce beau cheval

cheval

que lui avait offert son père pour ses quatorze ans. Elle faisait le tour du lac qui était à plus d'un

d'un

kilomètre du palais, ensuite elle regagnait le chemin où passait Alexandre avec son précieux chargement.

Cet endroit c'était leur paradis, et personne ne savait qu'ils s'y rencontraient. Cette rencontre était

était

très furtive et innocente. Ce jour-là, le destin d'Alexandre allait se transformer brutalement

et le

plonger dans un autre univers. Dès que son petit déjeuner fut terminé, il s'attela à sa charrette à bras

à bras

qui contenait un chargement de poterie et de bois, il s'engagea sur le chemin qui conduisait au

au

palais. Bizarrement, ce matin-là, son gros chien loup blanc qui ne le quittait presque jamais, avait

avait

disparu de la maison.

Quand il eut marché sur plus de deux kilomètres, brusquement, il entendit des craquements de bois

de bois

secs, venant de branches de bois morts piétinées : c'était deux énormes loups sortant du petit bois

bois

qui était près du petit lac. A cet instant, la princesse arriva sur le chemin, chevauchant son bel étalon

bel étalon

noir. L'animal effrayé par le bruit, se cabra aussitôt et prit la direction du lac. En passant au bord de cette nappe d'eau visqueuse et boueuse, il éjecta la

Princesse

afin de courir plus vite et pour échapper aux loups qui se dirigeaient vers lui en pourchassant deux

pourchassant deux

lapins.

### **Page 94 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Elle fut précipitée dans un endroit profond, et pour comble de malchance, elle ne savait pas nager.

nager.

Pour ne pas se noyer, elle se débattit énergiquement, mais ses forces l'abandonnèrent rapidement,

rapidement,

elle coula au fond du lac. Alexandre alerté par les hurlements de sa belle princesse, se précipita vers

précipita vers

elle pour la sortir de l'eau. Lui non plus, il ne savait pas très bien nager, mais ce jour-là il réussit quand même à plonger et à ramener sur la berge la pauvre noyée. Très vite, il prit l'initiative de lui faire un bouche à bouche pour lui faire cracher l'eau qu'elle avait avalé. Il la mit sur sa charrette à bras, en ayant prit soin d'y ôter son précieux chargement. Il courut très vite pour la déposer au palais.

Il ne lui restait plus qu'un kilomètre à parcourir pour l'atteindre. Très longtemps après, il se souvint de cette course rapide et folle, où jamais dans sa vie il ne courut aussi vite. La petite Princesse fut rapidement sauvée, et cela grâce à lui le banal petit livreur qu'il était à cette époque-là. Par chance le docteur de la famille était au palais.

La princesse mère attendait un enfant, et le docteur passait la voir tous les matins pour s'assurer de sa santé qui était si fragile. Le petit Alexandre comprit enfin ce qu'était cette angoisse qui vint lui torturer l'esprit au petit matin. Ce jour bénit des dieux, fut pour lui la naissance du petit prince, car cet acte héroïque allait bientôt faire de lui le prince héritier du palais. Ce jour-là, le prince Antipova n'était pas dans sa demeure, mais il apprit très vite la nouvelle.

Une note fut déposée sur son bureau, lui apprenant une mauvaise et une bonne nouvelle. Sa fille s'était noyée et avait été sauvée par le fils d'un de ses domestiques préférés. Ce prince à l'apparence inhumaine et un tantinet sadique envers ses fermiers, adorait et vénérait sa fille aînée, il la couvrait de somptueux cadeaux. Quand il lut cette note, alors il en fut profondément bouleversé, et il pleura.

Après avoir déposé la noyée au palais, Alexandre repartit aussitôt sur le chemin de terre pour y récupérer son précieux chargement. Le docteur la prenait en charge, alors maintenant il n'avait plus qu'à s'en aller, sachant pertinemment qu'il ne pouvait rien faire de plus pour elle. Il revint lentement au palais pour y vider sa charrette. Quand la princesse mère le vit arriver, elle se précipita toute excitée vers lui, elle le prit dans ses bras, elle l'embrassa pour le remercier de son acte héroïque qu'il

venait d'accomplir en ce beau matin de printemps.  
Alexandre confus et intimidé, ne comprit pas pourquoi sa maîtresse l'embrassait et le serrait  
si fort  
contre sa volumineuse poitrine. Jamais dans sa vie cette femme ne lui avait prêtée la  
moindre  
attention.

### Page 95 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Pour ces gens-là, il n'était qu'un domestique et un gueux parmi tant d'autres. Surpris par ce débordement intempestif d'affection que la princesse mère lui accordait subitement, il lui dit  
d'un air  
désabusé : " Maîtresse, je n'ai rien fait d'extraordinaire, j'ai fais ce que n'importe qui aurait  
fait à ma  
place. La princesse étonnée, le regarda droit dans les yeux et lui répondit : "Tu es bien une  
graine de  
petit prince, ton courage confirme la prédiction du prêtre".

Elle ne savait comment le remercier tellement sa dette était immense. Puis sans prendre le  
temps de  
réfléchir, elle ajouta : "Désormais, le prince Antipova et moi-même, nous te désignons  
comme  
faisant partie de notre très noble famille. Prince Alexandre Anatoliévna Antipova, à partir de  
ce jour,  
tu deviens un membre de la haute noblesse Russe.  
Cela voulait dire qu'à cet instant précis, l'entrée du palais lui était désormais autorisé. La  
Princesse  
mère lui ordonna d'entrer immédiatement pour aller voir dans sa chambre la petite princesse  
Gena  
qui se remettait lentement de sa noyade. Il resta un moment devant elle, comme pétrifié et  
paralysé.

Non, vraiment, il ne réalisait pas ce qui lui arrivait, si soudainement, car le ciel venait de lui  
tomber  
sur la tête. Comment pouvait-il entrer dans ce Palais où cela lui avait été interdit pendant  
douze ans.

La princesse mère le prit par la main et l'emmena presque de force auprès de celle qu'il  
aimait en  
secret depuis toujours. Une nouvelle vie s'ouvrait subitement devant lui, mais le pauvre, il se  
sentait  
comme perdu et intimidé à l'idée d'entrer dans ce palais. Il pénétra enfin dans cette grande  
demeure  
de princes et de princesses. Il était si mal habillé, ses vêtements étaient encore mouillés. On  
ne lui  
donnait pas le temps de se sécher, ni de se changer. Le jeune Alexandre avait honte de se  
présenter  
ainsi devant la petite princesse.

Il avança lentement, laissant derrière lui des traces d'eau boueuse sur son passage, où aussitôt un domestique se chargeait d'essuyer les souillures qu'il imprimait sur le parquet ciré. Oh combien il se sentit pitoyable et malheureux d'être dans cet état là. Il arriva enfin devant la porte entrouverte de la chambre de celle qui l'attendait impatiemment pour le remercier de lui avoir sauvé la vie. Une voix douce de jeune fille se fit entendre : -- Entrez petit prince Alexandre, mon bon sauveur!", lui dit la jeune princesse qui semblait tirée d'affaire.

### Page 96 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Maintenant elle pouvait lui parler, à lui, le fils de domestiques. Il pensait que s'il ne lui avait pas sauvé la vie, jamais il n'aurait pu lui parler à cette créature qui vivait dans un autre univers. Un bel et magnifique univers où il n'y avait pas de place pour les enfants de domestiques, que Dieu avait mis au monde pour servir ces gens de la noblesse. Il s'avança doucement vers elle. Quand il fut tout près de son lit, une domestique fit asseoir la princesse confortablement.

Alexandre n'osa pas engager une longue conversation, il se sentit comme paralysé devant elle et tout ce luxe qui l'aveuglait et l'assommait de ses mille lumières. Jamais de sa vie il n'avait vu autant de merveilles, il découvrait pour la première fois ce beau palais où il s'y sentait comme plongé dans un rêve. Il demanda à quitter la chambre de la princesse, lui promettant de revenir quand il se sentirait mieux et serait plus présentable. La princesse mère confuse s'excusa et l'emmena à la lingerie en disant qu'elle regrettait de ne pas l'avoir fait plus tôt. Cette pauvre femme était dans tous ses états. Ce sauvetage provoqua en elle une immense agitation et un grand bouleversement.

On lui fit ôter ses vêtements mouillés et usés, on lui offrit des secs qui étaient presque neufs. Avant de se vêtir de ces beaux vêtements, il prit un bain chaud. Quand il fut propre, il put se parer comme un petit prince. Tous ces beaux vêtements avaient appartenu à un neveu de la famille Antipova, il ne les avait mis que deux fois seulement. Après s'être lavé et habillé de neuf, il passa à la cuisine pour y manger de bons gâteaux. Quand il eut fini d'avalier cette riche nourriture, il se sentit enfin en

condition, il demanda à revoir la petite princesse.

Ils restèrent un très long moment ensemble, il put lui faire connaître ses beaux poèmes, imaginés et composés spécialement pour sa bien-aimée. Comme ils ne pouvaient jamais se parler quand ils se rencontraient dans leur petit coin de paradis, il disait ses poèmes à son chien. L'animale le regardait comme s'il comprenait les mots que son petit maître sortait de sa bouche. Maintenant il pouvait lui parler et l'aimer à volonté, car ce qui était défendu hier, ne l'était plus aujourd'hui. Le temps s'écoula beaucoup trop vite à son goût, il dut quitter à regret ce beau palais, car ses parents devaient s'impatienter de sa si longue absence.

La princesse mère lui dit qu'elle viendrait dans quelques jours avec son époux, le prince, pour parler avec ses parents de ce qui avait été promis. Il récupéra sa charrette, puis il prit le chemin du retour. Quelle belle et merveilleuse matinée il venait de vivre. Tout le long du chemin, il contempla ses beaux habits et ses belles chaussures toutes neuves, il ne marcha pas trop vite pour ne pas les abîmer. Quand les habitants du village le virent arriver ainsi vêtu, ils n'en crurent pas leurs yeux. Un gamin se mit à hurler en le voyant : "Venez voir, vous autres! Alexandre a rencontré en chemin une fée et elle l'a transformé en petit prince!". Quand ses parents le virent arriver ainsi vêtu, eux aussi, furent très choqués et ne comprirent pas ce qui se passait en cet instant.

### **Page 97 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Il leur dit à tous que l'on devait maintenant l'appeler, prince Alexandre, Anatoliévna-Antipova, parce que la princesse mère l'avait ordonnée. Ils vinrent tous lui baiser la main droite, car pour tous ces gens, dans cette matinée exceptionnelle il s'était produit un miracle. Après cette longue agitation qui s'empara de tout le village, il put leur apprendre à tous qu'il avait sauvé de la noyade la petite princesse qui s'était enfoncée dans la vase au fond du lac. Maintenant dans ce village on comprenait ce qui s'était passé en cette matinée vraiment très spéciale. Les parents d'Alexandre étaient émerveillés du comportement de leur fils. Une semaine après cet important événement, le prince Antipova vint rendre visite à la famille Anatoliévna. Il s'approcha

d'Alexandre et le félicita vivement pour son acte héroïque. Il dit aux parents qu'ils pouvaient être  
très fiers d'avoir un tel fils.

Le prince leur remit une bourse de cuir garnie de pièces d'or, et cela en guise de remerciement. Il confirma ce qui avait été dit par son épouse dans un moment de grande agitation. C'est à dire qu'il devenait un membre à part entière de la noblesse et de la famille Antipova. Il amena avec lui les papiers signés et les remit au père. Boris et Natacha Anatoliévna se mirent à genoux pour remercier le généreux prince. Le prince leur dit : "Relevez-vous, braves gens. A partir d'aujourd'hui il ne faudra plus vous courber devant moi en me voyant, car vous êtes les parents du jeune prince Alexandre".

Maintenant la famille Anatoliévna devait se préparer à vivre une nouvelle vie, et le petit prince Alexandre allait devoir se rendre au palais pour y recevoir une éducation digne de son nouveau rang. Au palais, on allait rapidement lui apprendre à lire et à écrire. A partir de ce jour, le destin de cette famille se trouva complètement bouleversé. Ces gens qui avaient vécu dans la misère se retrouvèrent subitement plongés dans un autre univers. Ils quittèrent leur maison de domestiques pour une petite maisonnette de gens disposant de moyens financiers permettant de vivre une existence de petits bourgeois.

Le père d'Alexandre construisit un atelier à côté de sa nouvelle maison. Cet artiste habitué à travailler ne désirait pas abandonner son beau métier de restaurateur d'objets d'art. Pendant plus d'un an, le nouveau petit prince put apprendre à lire et à écrire. On lui enseigna rigoureusement les bonnes manières qui étaient indispensables pour vivre dans la haute noblesse russe. Tous les matins, à huit heures, un domestique vint le chercher pour le conduire au palais afin d'étudier avec des professeurs que le prince faisait venir de Saint Petersburg.

Le soir, quand il rentrait à la maison, il se transformait en professeur et apprenait à lire et à écrire à ses parents qui étaient analphabètes. Ces gens mirent plus de six mois pour s'adapter à leur nouvelle vie. Tous les jours les habitants du village venaient voir ces nouveaux petits bourgeois qui étaient pauvres eux aussi. Le père leur distribuait de la nourriture, et la mère leur fabriquait des vêtements chauds pour l'hiver, avec le beau métier à tisser qu'elle avait acheté et fait venir

de  
Moscou.

### Page 98 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

En 1910, Alexandre dut partir pour un long voyage avec toute la famille Antipova. Ils partirent pour Saint Pétersbourg, où le prince possédait un hôtel particulier et quelques affaires : commerces, galeries d'art, etc.. Ce fut la première fois de sa vie qu'il quitta ses parents pour une si longue période. Cette séparation lui causa un énorme chagrin. Il partit faire la connaissance des membres de la famille du prince, qui désiraient le connaître et se languissaient de voir ce courageux jeune homme qui avait sauvé la vie de la petite princesse.

Cette année-là, il s'en alla réellement à la découverte d'un nouveau monde, il ne connaissait rien de cet immense pays où jamais il n'était sorti des limites de ce village où il y vivait depuis sa naissance. Les seules choses de la vie vécues dans cette très grande Nation, et qui lui furent dévoilées, il les vit uniquement dans les images des quelques livres qu'on voulut bien lui montrer.

La princesse Gena lui raconta tout ce qu'il verrait réellement dans son grand voyage à travers la Russie, et pour lui donner un avant goût de ce qu'il découvrirait, elle lui montra des photographies des villes et des palais qu'elle avait visités. Quand il découvrit enfin toutes ces beautés qui lui étaient restées cachées jusqu'à l'âge de treize ans, alors il ouvrit tout grands ses yeux et oreilles pour y emmagasiner tout ce qui pouvait être vu, entendu, et étaient beaux dans ce grand voyage. Il resta de longues heures, contemplatif, et ayant le nez collé sur la fenêtre du train pour admirer les beaux paysages qui défilaient devant lui. Cette orgie de belles choses excitait son imagination. Elle était d'ordinaire très active, elle en fut d'avantage active et le motiva à composer de nouveaux poèmes pour sa princesse Gena.

Ils s'absentèrent l'espace de deux longs mois. Les parents d'Alexandre s'inquiétèrent de cette si longue absence, et cela les plongea dans d'horribles moments de tristesse. Natacha sa maman pleura presque tous les jours, parce qu'elle pensait qu'on lui avait enlevé son fils pour toujours. Cette famille Antipova n'avait pu avoir de garçon, Alexandre fut adopté pour devenir le prince

héritier. Après plus de soixante dix jours de séparation, leur fils les informa que  
prochainement il  
serait en route pour le palais, il expliqua dans sa lettre qu'il passait de très bons moments en  
compagnie des membres de la famille du prince.

### Page 99 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Ils l'avaient tous adoptés, l'aimaient, le trouvaient racé, grand, beau et intelligent. Durant  
cette  
période, il apprit à danser avec la princesse Gena. Il invita des princesses et des princes de la  
haute  
société, dans des soirées organisées en son honneur. Cette vie le passionnait énormément, il  
avait  
découvert son paradis. Tous ces gens huppés aimaient ses poèmes  
adroitement composés en l'honneur du tzar et de sa famille. Il termina sa lettre en disant à  
ses  
parents que dans quelques jours il serait de nouveau avec eux à la maison.

Il avait vraiment hâte de les prendre dans ses bras pour les embrasser très fort. Le petit  
prince  
Alexandre retrouva ses parents adorés et tous ses bons amis, il leur annonça qu'un nouveau  
départ  
devait avoir lieu dans quelques semaines. Ce serait cette fois-ci avec ses parents. Son destin  
le  
poussait ailleurs, il devait entreprendre de longues études. Mais pour cela il devait quitter  
cet  
environnement qui le vit naître, lui et ses ancêtres.

Ses parents se sentirent prêt à le suivre. Ils savaient lire et écrire, ils semblaient s'être bien  
habitués  
à cette vie de petits bourgeois, ils pouvaient s'en aller vivre à la grande ville avec leur fils.  
Le prince  
Antipova possédait aussi un grand immeuble à Saint Pétersbourg, où il y avait un  
appartement de  
libre pour eux. Pour l'occuper, ils devaient seulement emporter avec eux, que quelques  
affaires  
personnels. Dans cette grande ville, le père d'Alexandre pourrait s'il le désirait travailler ou  
diriger  
un atelier d'art, et sa mère s'occuperait à la broderie et la tapisserie.

Ces activités là, c'était sa grande passion. Il n'y avait aucune raison que ces gens refusent  
cette offre  
si généreuse venant du prince qui fut leur ancien maître. Cette nouvelle vie allait être  
merveilleuse  
pour leur fils, ils ne feraient rien qui puisse détruire les beaux projets qui naissaient tous les  
jours en  
lui.  
La vie de leur unique enfant semblait être sacrée et la leur n'avait aucune importance à leurs

yeux,  
ils ne se sentaient nullement autorisés à la lui gâcher stupidement en ne pensant qu'à leur bien-être.  
Maintenant une nouvelle existence s'ouvrait devant eux, mais avant de quitter leur village pour toujours, ils allaient devoir se séparer de leurs bons amis. Ils s'aimaient tant, et avaient vécu dans la même galère qu'eux.

Le jour du grand départ arriva, et ce fut un moment extrêmement difficile et douloureux à vivre, ils s'arrachèrent à leurs racines, à cette terre qui les avait vues naître et grandir, eux et leurs ancêtres. Ils abandonnèrent ceux qui étaient et ceux qui n'étaient plus de ce monde, et cette cruelle séparation leur brisa le coeur. Ils partirent vers de nouveaux horizons et vers une nouvelle vie. Serait-elle meilleure ou pire que celle qu'ils connurent jadis? Seul Dieu connaissait la réponse.

### **Page 100 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Les parents d'Alexandre s'habituerent très vite à leur nouvelle vie. On ne s'habitue jamais à la misère, mais à la vie de petit bourgeois, on s'y fait volontiers et très vite. En 1914, à Saint Petersbourg, cette année-là, la famille Anatoliévna semblait bien installée dans cette ville, mais les choses allèrent se gâter très vite, surtout pour la classe ouvrière. La Russie était à cette époque un pays en plein développement économique, et des milliers de paysans sans travail vinrent s'installer dans les villes afin d'y trouver un emploi dans les fabriques.

Mais la guerre allait entrer dans ce pays, pour y semer misère et désolation, et aussi pour y faire éclater une révolution. Alexandre, à cette époque-là, il passait une grande partie de son temps à étudier, le droit et les sciences politiques, où tantôt, on le trouvait à Moscou, et tantôt à Saint Pétersbourg. Le prince Antipova passait beaucoup de temps avec son fils héritier qu'il adorait, il lui apprenait son métier de conseiller auprès du tzar, et aussi celui d'hommes d'affaires. Il n'avait que dix sept ans, mais il en paraissait quatre de plus.

Comme il était loin déjà le temps où il poussait sa lourde petite charrette à bras. La Russie allait entrer en guerre, et lui il avait réussi beaucoup d'examens, il brûlait les étapes si rapidement.  
La

jeune princesse Gena qui avait deux ans de plus que lui, elle ne parvenait pas à le suivre dans les études qu'ils entreprenaient ensemble. Le prince Alexandre, comme il se faisait maintenant appeler dans la haute noblesse de l'époque, il devint très vite le conseiller d'affaire du prince Antipova, car il s'y montrait plus brillant et plus doué que lui.

Les parents d'Alexandre, eux, menaient une vie calme et heureuse, ils ne manquaient de rien. Parfois leur fils s'étonnait de leur comportement, car ils se prenaient maintenant pour de vrais grands bourgeois. Il les surprenait à parler et à se conduire comme eux, et ils en prenaient aussi les mauvaises manières. Mais il était si fier d'eux, alors il les couvrait de cadeaux et d'affection. Rien ne semblait être trop beau à ses yeux, pour ce papa et cette maman qu'il adoraient et vénéraient comme des dieux vivants.

A cette époque, il commença à fréquenter les milieux de la politique, parce que les membres du gouvernement étaient tous des amis du prince. Mais très vite, il s'aperçut en les fréquentant que ces gens étaient des êtres profondément corrompus par l'argent et le système en place, où trop souvent et injustement ils bénéficiaient de ses largesses.

### **Page 101 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Ces gens ne pensaient qu'à s'enrichir et à exploiter les classes laborieuses, ils les méprisaient et n'hésitaient pas à les faire tuer quand ces malheureux travailleurs se lançaient dans des manifestations pacifiques. Les agissements odieux de ces gens-là, cela le rendait malade et le révoltait parfois. Mais il aimait la politique. Il l'étudiait assidûment et fréquentait tous les grands politiciens. Après la déclaration de guerre en août 1914, il commença à fréquenter tous les grands clubs de partis politiques, il fit la connaissance de jeunes étudiants bolcheviks et de quelques anarchistes.

Un soir, accompagné de la belle princesse Antipova, il se présenta à une réunion organisée par un groupe de jeunes étudiants bolcheviks. Ces étudiants n'apprécièrent pas la présence de ces jeunes gens issus de la noblesse, parés de vêtements de très grandes valeurs. Promptement, il sut les mettre à l'aise en leur racontant son passé de fils de domestiques qu'il fût jadis au service du prince Antipova. Rapidement, il sut les séduire et se faire accepter dans ce cercle de bolcheviks.

Alexandre  
et la princesse Gena, formaient un jeune couple harmonieux et vivaient ensemble un amour  
ardent  
et passionné.

La princesse le suivait partout où il allait, et avec lui elle n'avait jamais peur. Il dépassait le  
mètre  
quatre vingt dix et c'était un grand sportif doté d'une imposante musculature. En 1915, il  
commença  
à fréquenter un club d'anarchistes très actifs, il en devint lui aussi un membre très actif.  
Toutes ces  
réunions d'hommes qui venaient des classes laborieuses, cela le fascinait et lui rappelait son  
passé  
de pauvreté, où ses parents y subirent quelques humiliations.

Lui et sa princesse, ils organisèrent des réunions d'anarchistes et ils devinrent des agitateurs.  
Un  
jour, emportés par la colère et ne supportant plus toutes ces injustices qui accablaient le petit  
peuple,  
ils se mirent à injurier les hommes qui entouraient le tzar. Un soir, la police les arrêta tous  
les deux.  
Voyant qu'ils possédaient une carte d'un club de la haute noblesse et que c'étaient les enfants  
du  
prince Antipova, le conseiller du tzar, les policiers s'empressèrent de s'excuser et les  
reconduisirent  
aussitôt à leur domicile.

En 1916, des amis d'Alexandre, des bolcheviks s'engagèrent dans l'armée  
pour aller combattre les allemands, ils obéissaient au parti en  
s'engageant dans cette guerre. Mais lui, il n'avait pas l'intention de partir se battre dans un  
conflit  
qui ne l'intéressait pas. Il pensait pouvoir préparer un autre combat avec les Bolcheviks : la  
révolution. Pour Alexandre et ses amis, la guerre ouvrirait prochainement la porte au  
socialisme, et  
cela se ferait très vite.

### **Page 102 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Les bolcheviks se sentaient capables de renverser le gouvernement et de prendre le pouvoir.  
Quand  
ils seraient parvenus à leur fin, ils balayeraient toute cette misère qui affamait des millions  
de  
pauvres gens dans cette société inhumaine. Alexandre avait une vision politique bien  
différente sur  
l'avenir de la Russie. Mais pour l'instant, il se contentait de crier avec les bolcheviks : " vive  
la  
révolution, et à bas le tzar!". Il rêvait qu'un jour, peut-être, il deviendrait un grand homme  
politique,  
et que de cette Russie qui était chère à son cœur, il en ferait un grand pays moderne et libre.

De 1915 à 1917, il commença à rassembler des ouvriers d'usines, des paysans et des petits artisans.  
Pour ne pas nuire aux membres de sa famille, ses réunions demeurèrent secrètes. Il créa au début de l'année 1917, un groupement politique, qui s'appela "L'union des classes laborieuses". En octobre, lui et les membres de son groupement, ils participèrent à l'insurrection organisée par les bolcheviks. A la fin du mois d'octobre, Lénine tenait Petrograde et Moscou, mais il ne gouvernait pas encore sur toute la Russie, car il lui restait à anéantir les ennemis de la révolution.

Les bolcheviks allaient devoir se débarrasser des Russes blancs. Alexandre était trop jeune à cette époque-là pour se lancer dans la course au pouvoir. Que pouvait-il faire avec une petite poignée d'adhérents? Mais son destin allait basculer dans l'horreur, car au début de l'année 1918, la princesse, Gena Antipova, tomba gravement malade. Au printemps, elle mourait foudroyée par une crise de méningite. Alexandre se retrouva seul et désespéré. Cette jeune princesse avait pris une place très importante dans sa vie, et maintenant tout s'effondrait pour lui. Ainsi sa vie se brisa brusquement en mille morceaux, et le beau prince perdit sa belle princesse, il monta sur son cheval blanc et s'en alla au loin dans la campagne, dans la famille de sa bien-aimée.

Pendant plus de trois mois, il se mit à boire pour oublier et noyer son immense chagrin qui lui torturait le corps, jour et nuit. Dans la journée, il partait dans la campagne, il se mettait à hurler pour exprimer sa colère et son immense désespoir. Un membre de sa famille Antipova, l'aida à surmonter son douloureux chagrin qui semblait vouloir l'enfoncer dans le néant. Ses parents étaient à ses côtés, mais impuissants et ne sachant que faire pour soulager les souffrances de leur fils. En 1918, il s'engagea dans l'armée rouge, où Trotski qui était un grand ami de sa famille, le nomma lieutenant et lui ordonna d'aller massacrer tous les ennemis de la révolution.

### **Page 103 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

De 1918 à 1920, il noya son chagrin dans cette révolution sanglante, où dans ces journées

d'horreur  
il buvait beaucoup de vodka. On le retrouvait presque tous les soirs dans un fossé, ivre mort.  
Ses  
soldats le ramassaient et tentaient de le réconforter. Il mena cette vie d'enfer pendant deux  
longues  
années. Sa belle princesse hanta ses jours et ses nuits de cauchemars, car l'amour qu'il avait  
pour  
cette femme lui déchirait les entrailles. Il lui fallut plusieurs années pour se remettre de ce  
grand  
chagrin d'amour.

En 1945, dans une ville de Normandie, il rencontra une nouvelle princesse et une nouvelle  
raison de  
vivre. Les épisodes de la vie d'Alexandre se succédaient les uns aux autres, mais cette partie  
spécialement dramatique de sa vie fut beaucoup plus difficile à écouter. Antoinette était en  
larme en  
l'écoulant. Alexandre, pleurait en nous racontant sa vie. La disparition de cette merveilleuse  
princesse qu'il avait tant aimée dans cette période de sa vie, c'était plus qu'un simple drame,  
c'était  
une immense tragédie.

Quand arriva la fin de cette guerre civile, le camarade lieutenant Alexandre Anatoliévna  
revint  
auprès de ses parents. Dès qu'il entra chez lui, ils réceptionnèrent une sorte de loque  
humaine, dont  
le corps était entièrement imbibé de vodka. La mort de la princesse l'avait marquée au fer  
rouge et  
aussi plongée dans le néant. Il retrouva ses deux familles. Ses parents la princesse Antipova  
et son  
époux, qui était maintenant devenu un camarade directeur. Le parti l'employait au service  
social de  
la ville de Pétrograde.

Cet ancien prince avait beaucoup changé, la révolution l'avait complètement transformé.  
Comme il  
était loin le temps où il régnait en maître tyrannique dans son village et sur son immense  
domaine.  
Ils semblaient tous s'être bien habitués à leur nouvelle vie, et le fait d'avoir été spoliés de  
presque  
toute leur fortune, cela ne semblait pas trop peser sur leur  
nouvelle vie. Le parti leur laissa quand même plus de la moitié des biens immobiliers qu'ils  
possédaient, et cela à titre de remerciement envers Alexandre, qui lui, fit un excellent travail  
dans  
cette guerre civile.

Enfin, le camarade lieutenant revint de sa sanglante aventure contre les ennemis de la  
révolution, et  
pour le consoler de son immense chagrin d'amour, il n'avait pas trop de deux familles pour

soigner  
les plaies qui recouvraient son pauvre corps meurtri par des mois de souffrance. Il n'avait  
plus cette  
allure impériale de grand et beau prince qu'ils connurent jadis.  
Mais en si bonne compagnie il ne tarderait pas à retrouver une vie normale.

### Page 104 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Il leur fallut plus de huit mois pour remettre ce malheureux soldat sur pied et lui redonner  
une  
apparence d'être humain normal. Le parti se montra très généreux envers cet homme brillant  
et  
dévoué. On mit à sa disposition le meilleur docteur de la ville. Après s'être  
merveilleusement bien  
rétabli, il allait pouvoir repartir vers une nouvelle vie et de nouvelles missions. Le parti avait  
besoin  
d'hommes comme lui. Il était très instruit et cultivé, et avait obtenu de nombreux diplômes  
dans les  
universités, à Moscou. C'était un homme malléable, mais à surveiller très étroitement, car on  
savait  
que c'était aussi un ancien membre de la noblesse.

La révolution avait fait fuir des centaines de milliers d'hommes très instruits, alors le peu qui  
restait,  
il fallait les ménager afin qu'ils servent au mieux les intérêts des nouveaux dirigeants. La  
disparition  
de sa fiancée l'avait complètement transformée, maintenant il ne rêvait plus de pouvoir ni de  
gloire,  
il ne nourrissait plus d'ambition politique d'aucune sorte. De 1922 à  
1925, il exécuta plusieurs missions, qui furent toutes très différentes les unes des autres. Il  
participa  
à la construction du communisme, et cela ne fut certes pas une mission des plus faciles. Il  
dut  
surveiller le système et sa structure qui se mettait en place, parce qu'il y avait des hommes  
qui  
cherchaient à saboter cette construction ordonnée par Lénine.

Il pouvait choisir ses missions puis les abandonner quand il le désirait, mais s'il  
démissionnait le  
parti risquait de le sanctionner très durement s'il n'invoquait pas de motifs valables. Un jour,  
Lénine  
lui demanda d'aller dans les villages, afin de punir les paysans qui refusaient de se soumettre  
à sa  
nouvelle politique économique. Certains paysans semblaient s'organiser contre le  
communisme et le  
collectivisme qui se mettait en place. Quand il arriva dans un village avec des soldats de  
l'armée  
rouge, ils durent y inspecter toutes les fermes pour voir si tout ce petit monde obéissait au

parti et à  
ses mesures de changement.

Les paysans semblaient terrorisés en le voyant, certains hurlaient et se sauvaient en courant  
avec  
femmes et enfants. Alexandre avait à cette époque-là le grade de colonel. Un autre jour, il  
pénétra  
dans son ancien village, où avec ses hommes ils vinrent pour y arrêter ceux qui avaient  
cachés une  
grande partie de leur récolte et qui refusaient de la livrer aux coopératives de l'état. Mais ce  
jour-là,  
il trouva son village presque désert. Un enfant de douze ans s'approcha craintivement de lui,  
et lui  
dit : "Ils sont presque tous morts, camarades colonel !".

Alexandre descendit de cheval et se mit à hurler de rage et de frayeur. Un autre détachement  
de  
soldats l'avait précédé, et on avait fait fusiller des paysans qui avaient inconsciemment  
détournés  
une partie de leur récolte. On avait tué des hommes, on avait assassiné des personnes qu'il  
avait  
connues et avec qui il partagea dans son enfance de grands moments  
d'extrême pauvreté. Il se mit pleurer, à penser et à insulter Lénine et les membres de son  
organisation maudite.

### **Page 105 - Papa Alexandre - Chapitre 5 -**

Ils avaient osé s'en prendre à de pauvres et misérables paysans analphabètes, qui eux ne  
connaissaient rien au collectivisme. On leur avait promis des terres, puis des montagnes de  
justice et  
de liberté pour les braves travailleurs. Maintenant on les volait, on les massacrait et brûlait  
leurs  
fermes, comme s'ils n'étaient que de vulgaires bandits. A cet instant même, il ne voulut plus  
appartenir à cette armée de brigands et être au service de cet assassin de Lénine qui faisait  
tuer les  
gens du peuple. Il ne comprenait plus rien à cette révolution qu'il avait voulu et ardemment  
servie  
pour que les gens de son pays y découvrent le bonheur. Il ordonna à son lieutenant de  
prendre le  
commandement de son unité, et promptement il quitta l'armée et cette horrible mission sur  
le  
champ.

Une fois rentré chez lui, il n'osa pas en parler à sa famille, afin de ne pas les traumatiser en  
leur  
racontant cette pénible affaire. Quelque temps après, il demanda au parti de lui rendre sa  
liberté.  
Mais ils refusèrent de se séparer de cet homme qui devait obéir, sinon, il perdait tous les

avantages  
que lui offrait le parti, à lui et sa famille. Lénine le tenait et ne voulait pas se séparer d'un  
élément  
aussi intéressant que lui.

Après la mort de Lénine en 1924, il tenta de nouveau de se libérer du parti. Pour sortir de  
leurs

griffes, il alla voir son ami, Boris Dimitrov, qui avait fait des études de médecine et de  
psychiatrie.

Il lui demanda de l'admettre pour quelque temps dans l'hôpital où il travaillait. Pour l'aider  
efficacement, son ami devrait lui délivrer un certificat de maladie, afin que le parti ne lui  
confit plus

de missions trop importantes. Mais cette maladie ne devrait pas être trop grave, car il  
désirait

seulement prendre ses distances avec ces dirigeants qu'il méprisait de toutes ses forces.

Dès 1925, on commença à l'oublier, on ne lui confia que des missions peu importantes, qui  
le

menaient de Petrograd à Moscou.

Il retrouva des anciens membres de son petit parti politique qu'il  
avait créé avant la révolution. Tous ses anciens amis avaient eux aussi été mis à toutes les  
sauces du

parti, et certains en bavaient un peu. Ils devaient obéir à des dirigeants qu'ils craignaient et  
n'aimaient pas, ils n'avaient pas le choix car ils devaient ramper et servir ce régime  
totalitaire.

Mais certains de ses amis trouvèrent une bonne place dans cette nouvelle société.

Avant la révolution, ce n'étaient que de pauvres petits artisans sans avenir, mais après ils  
devinrent

des camarades responsables de l'économie du pays. De gros fonctionnaires au service de  
l'état. Mais

tous semblaient étouffer dans ce système totalitaire qui manquait terriblement de liberté, car  
ils se

sentaient sans cesse surveillés et espionnés par des gens qui travaillaient avec eux dans le  
même

service.

### **Page 106 - Papa Alexandre - Chapitre 5 -**

A partir de 1926, Alexandre et ses anciens amis commencèrent à réfléchir et à s'organiser,  
ils prirent

la décision d'essayer de chasser du système le fameux Staline qui semblait détenir entre ses  
mains la

clef du pouvoir. Mais ils savaient tous qu'ils s'engageaient là, dans une mission périlleuse et  
presque

impossible. Dans cette période de sa vie, Alexandre se sentit devenu un homme mûr, car il  
n'ignorait

plus rien de la politique. Il l'avait étudiée, il avait aussi fréquenté de nombreux grands  
politiciens,

avant et après la révolution.

Il avait appris tout ce qu'il fallait savoir pour diriger un pays, il en était maintenant très capable.

Mais pour renverser celui qui détenait entre ses mains le pouvoir, il allait devoir recruter des terroristes et des soldats de l'armée rouge, des hommes dévoués et discrets qui avaient servis le pays sous ses ordres.

En quelques semaines, il réussit à rassembler une petite armée de plus de deux cent hommes, mais cela fut très insuffisant. Il lui fallait bien plus de moyens et beaucoup de matériel de guerre pour réussir son entreprise. Il ne parvint pas à les obtenir pour organiser un soulèvement de masse et un attentat contre Staline.

Un jour, un espion des services de renseignements parvint à s'infiltrer dans son organisation, et aussitôt tout s'effondra. Il fut arrêté immédiatement. La police secrète le tortura afin qu'il dénonce tous ses complices. On lui fit subir plusieurs séances de torture, mais il n'avoua rien. Le chef de la police secrète comprit que rien ne sortirait jamais de la bouche de cet homme. Il savait aussi qu'il était très dangereux de continuer à le torturer, car il avait derrière lui une puissante organisation et de nombreux terroristes qui lui étaient entièrement dévoués.

On décida en haut lieu qu'il serait condamné à dix ans de travaux forcés qu'il exécuterait dans des camps en Sibérie. Alexandre fit savoir à Staline que s'il s'en prenait à sa famille et à sa propre vie, alors il se vengerait sur les siens et ferait exterminer des membres importants du gouvernement par les terroristes qui étaient toujours entièrement dévoués. Staline ne s'attaqua jamais à la famille d'Alexandre, mais il réussit à retrouver une grande quantité de ses complices qui devaient le neutraliser ou le tuer.

Après quatre années d'internement, il fut libéré et put rentrer chez lui. Ces années qu'il passa dans les camps ne furent pas trop pénibles pour lui, car il put y bénéficier d'une certaine protection de gens qui servaient le régime en place, et avec qui il avait activement travaillé après la révolution. A sa sortie de captivité, on lui ordonna de se présenter à Moscou, au bureau de la police secrète où un homme lui tendit la main, et lui dit sèchement : " Si tu tiens à

rester libre, toi et ta famille, alors soumet toi et rentre dans le rang immédiatement".

### Page 107 - Papa Alexandre Chapitre 5 -

Que pouvait-il faire d'autre que d'obéir à ce tyran qui tenait le pays dans sa main ? On ne fit aucun mal aux membres de sa famille, il put rentrer enfin libre chez lui. Alexandre et sa famille conservèrent les privilèges qu'ils obtinrent au temps de Lénine. Staline n'osa pas perturber la vie de ces gens. Le prisonnier retrouva très vite sa famille Antipova et ses parents, qui avaient beaucoup souffert durant cette longue absence. Le parti leur donna de fausses nouvelles, ils le crurent disparu pour toujours. Le retour du fils chéri, cela fit beaucoup de bien à ces gens, qui avaient l'air bien mal en point.

Leurs pauvres corps s'étaient affaiblis et usés prématurément, et cela par la faute de ce changement dans la société russe. Enfin, le bonheur revint dans cette famille qui fut de nouveau réunie. Sa maman se remit très vite du mal qui avait paralysé son pauvre corps durant cette longue séparation. Après qu'elle fut complètement rétablie, ils s'en allèrent faire de longues promenades dans les jardins de la ville où ils passèrent leur temps à se souvenir de leur bonheur passé.

Un mois après sa sortie des camps, il dut se présenter au bureau de la police secrète du parti, où le chef lui fit savoir qu'on l'avait muté aux services des renseignements pour y occuper un poste très important. Pour gouverner cette immense empire, Staline avait besoin d'hommes qui soient capables de détecter tous les individus qui étaient susceptibles de nuire au pouvoir qu'il détenait désormais et n'avait aucunement l'intention de partager avec quiconque. Il confia donc une partie de cette immense responsabilité et de cette grande surveillance à un des hommes qui avaient tenté de le faire assassiner.

La grosse machine de l'empire rouge devait bien fonctionner, et pas un grain de sable ne devait y pénétrer dans un de ses beaux rouages bien huilés. Alexandre dut surveiller pendant dix ans des hauts fonctionnaires de l'état et de l'armée, et il envoya dans les camps tous ceux qui paraissaient suspects. Ce travail le dégoûta profondément, mais il dut se résigner et ramper au pied de l'homme qui détenait le pouvoir dans ce pays. Le récit de cette histoire dramatique et déchirante, fut

parfois  
pénible à écouter. Je compris que dans ma triste vie je n'avais pas enduré autant de  
souffrances, et  
cela me réconforta et me donna du courage pour l'avenir. De 1932 à 1942, Alexandre se  
trouva  
involontairement plongé dans l'espionnage de l'appareil d'état soviétique. Mais il le fit sur  
ordre du  
tyran, et dut l'exécuter à la lettre, sans quoi on aurait persécuté et interné à vie tous les  
membres de  
sa famille.

En 1943, il fut mobilisé et dut partir pour combattre les nazis qui s'étaient déjà installés dans  
quelques endroits de son pays. Il retrouva son grade de colonel dans l'armée rouge, et une  
nouvelle  
aventure commença pour lui. Dans cette guerre, il se contenta d'obéir aux ordres de ses  
supérieurs,  
il fit son devoir de soldat, et rien de plus.

### **Page 108 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Durant cette période, il fit le nécessaire pour rester en vie, et ce fut son unique objectif. En  
avril de  
l'année 1945, il entra dans Berlin en ruine, et avec ses soldats ils réussirent à s'emparer d'une  
petite  
partie de la ville. Quand la guerre fut terminée, il lui vint l'idée de désertier l'armée, parce  
que plus  
rien ne le retenait désormais dans son pays. Sa pauvre mère, sa douce Nina, avait quitté ce  
monde  
depuis quelques temps déjà, et son père et la famille Antipova, eux, ils étaient dans une  
maison de  
personnes âgées, car la guerre les avait anéantis. Ils n'avaient plus envie de vivre dans ce  
monde  
stupide et inhumain.

Tous les êtres qu'il avait tant aimés l'abandonnèrent, il se sentit si seul au monde, qu'il  
décida de fuir  
ce pays de malheur qui ne pouvait plus rien lui offrir de bon. Une nuit, il s'infiltra  
discrètement dans  
le secteur occupé par les Américains, il demanda qu'on lui accorde l'asile politique, parce  
que sa vie  
était en danger dans son pays.

Quelques jours après, il passa dans le secteur français, où il échoua à Rouen pour y  
rencontrer la  
belle Antoinette Dubois, qui semblait faire partie de son destin. La Normandie, c'était le lieu  
du  
débarquement allié, il pensa que ce serait peut-être pour lui le point de départ d'une nouvelle  
vie. Il

vit juste, car son rêve se réalisa très vite. Après avoir rencontré sa belle  
princesse, ils passèrent une nuit ensemble et ils décidèrent de ne plus jamais se quitter.  
Le lendemain, il invita sa bien-aimée à faire sa valise et à partir pour Paris, où il y trouverait  
des  
amis pour assurer sa protection. Maintenant le colonel déserteur de l'armée rouge, il avait un  
but  
dans la vie, il devait penser à se protéger, lui et sa future femme.

Ils se connaissaient depuis vingt  
quatre heures seulement, et déjà ils pensaient s'engager ensemble dans le  
mariage. La belle Antoinette Dubois était folle amoureuse de cet homme, qui était beau et  
mystérieux, elle pensait qu'avec lui elle n'allait pas s'ennuyer et que sa vie serait chargée de  
belles  
aventures et de bonheur.  
Alexandre avait quitté son pays pour fuir un régime totalitaire. Mais ce maudit Staline ne  
l'avait pas  
oublié, et il enverrait des hommes pour tenter de le ramener chez lui. Alexandre était un  
homme qui  
savait beaucoup trop de choses, et surtout il connaissait des secrets d'état. Il avait fait  
surveiller  
étroitement tous les hauts fonctionnaires civiles et militaires de l'union  
Soviétique, par des hommes formés par ses soins.

### **Page 109 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Avec sa future femme, ils partirent pour Paris, en pensant y retrouver son grand ami Sacha  
Vlanov  
qui avait été le chef d'une organisation terroriste, et qui le protégea, lui et sa famille, quand  
il fut  
interné dans des camps en Sibérie. Il avait dans sa poche l'adresse d'un réfugié Politique  
russe, qui  
quitta son pays avant la mort de Lénine. Cet homme était un membre de la haute noblesse  
russe,  
c'était un cousin des Antipova. Il habitait rue de la croix nivert à Paris. Quand il arriva dans  
la  
capitale, Alexandre se rendit directement à cette adresse, où il retrouva cet homme qui  
l'attendait  
avec impatience.

Le réfugié s'appelait Nicolas Pavlovna, il lui demanda des nouvelles du prince Antipova.  
Mais  
malheureusement, quand il les quitta tous avant de partir à la guerre, ils n'avaient plus leurs  
têtes à  
eux et ils semblaient lentement dans le néant. Le réfugié politique lui donna l'adresse de son  
ami  
Sacha. Avant la guerre, il avait acheté une grande brasserie dans le centre  
de Paris. Il resta vingt quatre heures chez Nicolas Pavlovna.

Le lendemain matin, il partit à la rencontre de ce Sacha, qui avait disparu de sa vie depuis 1937.  
Quand il retrouva son ami, aussitôt les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassèrent très chaleureusement. L'homme qui le reçut avait un physique d'aventurier et s'habillait comme un cosaque.  
Il raconta à Alexandre cette période qu'il vécut après son départ forcé de Russie. Sacha vint se cacher, ici, à Paris, chez un ami qui était un ancien terroriste. Cet homme qui l'accueillit pour l'aider, était un membre d'une organisation qui visait à renverser Staline et à anéantir ses proches amis qui dirigeaient le pays. Sacha demanda asile et protection à cet homme qui s'était reconverti en France. Il travaillait pour la mafia américaine, qui s'était implantée dans Paris avant la guerre.

La mafia engagea Sacha qui avait beaucoup d'expérience dans le domaine de la violence, et l'organisation l'utilisa pour protéger ses nombreuses affaires. Alexandre lui expliqua l'objet de sa visite, et lui réclama aide et protection. Le lendemain matin, Sacha lui présenta Hans Fridman, un juif Allemand, qui s'occupait lui aussi des affaires de la mafia. Les deux hommes se plurent immédiatement, et sentirent sur l'instant qu'ensemble ils allaient faire de grandes choses.  
Hans à cette époque-là, était responsable d'un réseau de la prostitution de luxe et de la drogue. Mais son nouvel ami Alexandre, ce n'était pas un homme qui pouvait accepter n'importe quel genre de travail. Il connaissait un parrain à Chicago, qui recherchait un avocat et un très bon conseiller financier. Hans comprit aussitôt que cet homme que son organisation recherchait, il venait de le rencontrer.

### **Page 110 - Papa Alexandre Chapitre 5 -**

Sans tarder, il le mit en contact directement avec son futur employeur. Le parrain discuta au téléphone pendant un quart d'heure avec Alexandre. Quand il lui annonça qu'il avait obtenu une licence de droit à l'université de Moscou et avait une très importante expérience dans le domaine des affaires, immédiatement, le parrain fut séduit et l'engagea sur le champ. Cet homme qui lui offrait un bel emploi et un bel avenir dans les affaires, lui promit aussi d'assurer sa protection, afin que Staline n'envoie pas ses hommes pour tenter de le ramener dans son pays.  
Alexandre remercia son grand ami Sacha, et il dut le quitter pour rejoindre son employeur de

Chicago. Mais avant de partir pour les Etats-Unis, il épousa sa belle princesse.

A son mariage, il eut pour témoins, ses deux amis, Sacha et Hans. Alexandre et Antoinette s'installèrent à Chicago dans une villa que le parrain mit à leur disposition. Aux Etats-Unis,

il travailla plus de six mois dans ce milieu qu'il n'aimait pas, et il y fit un travail remarquable.

En entrant dans cette nouvelle vie, il comprit très rapidement qu'on venait de l'enfermer dans une prison dorée, d'où il ne pourrait probablement jamais sortir.

La mafia s'empara de cet homme aux talents multiples, et en échange de ses bons et loyaux services, elle le protégea aussi bien qu'un très grand chef d'état. Mais son épouse Antoinette, n'aima

pas cette vie et ces longues journées ennuyeuses qu'elle vivait loin de son pays. Quand elle apprit

qu'elle allait mettre un enfant au monde, alors elle demanda à son époux de quitter l'Amérique. Ils

quittèrent Chicago pour se rendre en Suisse, où le parrain lui confia d'autres missions en Europe, et

continua à le protéger. Le jeune couple vint s'installer à Genève dans la villa du docteur Dimitrov,

qui travaillait à cette époque-là dans une clinique privée. Leur enfant vint au monde au printemps de

l'année 1946 : ce fut une belle fille qu'ils appelèrent Tonia.

Mais ce nouveau bonheur lui faisait peur, car il craignait pour la vie de ses deux amours, qui étaient

le seul bonheur qui lui restait au monde. Maintenant, il allait devoir se méfier des espions que

pourrait lui envoyer ce Staline. Ils commencèrent à montrer le bout de leurs nez, vers la fin de 1946.

Une nuit, le téléphone sonna au domicile de son ami, et la personne qui était au bout du fil, lui dit d'une voix moqueuse : "L'oiseau égaré doit regagner son nid". A ce moment même, il comprit que la chasse à l'homme était ouverte, alors il fallait fuir très rapidement.

Le lendemain, ils quittèrent la Suisse pour se rendre en Italie, chez un parrain. Mais les espions le retrouvèrent sans aucune difficulté, ils voulurent lui parler car ils avaient un message à

lui transmettre. L'entretien fut rapide. Le tyran ordonnait, et il fallait que son chef des services de

renseignements rentre immédiatement au pays, sinon on allait lui faire mener une vie d'enfer. Il

refusa catégoriquement de retourner vivre en Union Soviétique, et cela tant que ce dictateur sanguinaire serait au pouvoir.

Le lendemain, sous bonne escorte, ils repartirent pour Chicago où l'attendait le parrain qui l'employait et le protégeait avec une très grande efficacité. Mais ses ennuis recommencèrent  
et la  
corrida commença, car Staline envoya un commando armé pour le terroriser. Ils vinrent la  
nuit tiré  
des rafales de mitraillettes sur les murs de la villa où il était hébergé avec sa petite famille.  
Sa femme et sa fille hurlaient de terreur, car les murs tremblaient et les vitres volaient en  
éclats. Ils  
quittèrent toujours sous bonne escorte cette villa et s'en allèrent vivre en Amérique du Sud,  
dans une  
petite forteresse qui appartenait à un dictateur, président de la république. Les espions  
envoyés par  
Staline tentèrent de nouveau de l'atteindre, mais ils n'y parvinrent jamais.

Le Tyran mourut en mars de l'année 1953, et Alexandre et sa famille furent enfin  
débarrassés de ce  
monstre qui tenta de les tuer à maintes reprises. Au printemps de cette année-là, son grand  
ami  
Sacha Vlanov tomba gravement malade, et il supplia Alexandre de reprendre en mains ses  
affaires  
que sa maladie empêchait de gérer convenablement. Il accepta son offre et rentra en France,  
mais il  
ne put se rendre aux obsèques de son grand ami qui mourut avant qu'il arrive à Paris.

Alexandre confia la direction de cet héritage, à son ami Hans Fridman, et il ne garda pour  
lui que  
des affaires légales que Sacha possédait en Suisse. Il s'installa donc à Lausanne pour faire  
connaissance avec ses nouvelles affaires, mais il n'y resta pas très longtemps. Quelques  
mois après,  
il vint s'installer dans le midi de la France. De 1954 à 1965, lui et sa petite famille y  
vécurent des  
jours heureux, et le nouveau dirigeant de l'union soviétique ne vint pas le déranger dans sa  
nouvelle  
forteresse. Quand j'ai connus l'homme qui allait devenir mon troisième père, Alexandre  
avait 67 ans,  
et il en paraissait dix de moins.

Dès les premiers jours quand je suis arrivé à la villa Nina, où vivait mon nouveau père, je  
me suis  
rapidement adapté et intégré à sa propre vie qu'il vivait paisiblement entouré d'une  
forteresse  
humaine où des membres importants de la mafia le protégeaient merveilleusement bien. Je  
fus  
plongé dans cette vie par hasard, en ayant tout simplement poussé la porte de  
l'oublie et du néant.

Ce fut celle du paradis qui s'ouvrit pour m'accueillir, afin de me plonger dans un océan  
d'amour et

de tendresse. Ces gens faisaient partie de mon destin et de ma vie qui était jalonnée de  
dizaines  
d'obstacles qui furent plus ou moins difficiles à franchir. Mon beau papa Alexandre quitta ce  
monde  
en 1991, après une longue vie, où il traversa très souvent les jardins de l'enfer et beaucoup  
moins  
souvent ceux du paradis.

### Page 112 - (retour à la vie normale) Chapitre 6

Après avoir longuement écouté les épisodes de la vie de cet homme hors du commun, je pus  
l'aimé  
d'avantage. A partir de ce jour, je vis dans ses yeux que mon nouveau père m'aimait autant  
que sa  
fille Tonia. Mon ami, Jill l'américaine nous quitta en emportant avec elle des bandes  
d'enregistrement d'une belle et grandiose histoire. Elle écrivit ce livre, mais on ne put jamais  
le lire,  
parce qu'elle se suicida à la suite d'un chagrin d'amour.

Après m'être longuement plongé dans l'histoire de la vie de mon père adoptif, je suis reparti  
dans la  
vie plus confiant et plus déterminé à vaincre les obstacles qui me paraissaient souvent  
insurmontables. Alexandre m'avait chargé le corps de forces nouvelles, qui allaient m' être  
très  
nécessaires pour poursuivre mon destin. Mes amis Renato et Françoise, disparurent de ma  
vie. Ils  
furent enfermés dans une prison quelque part en Asie, où on les condamna à mort pour avoir  
consommé et vendu de l'opium. Tonia et moi nous eûmes beaucoup de chagrin quand le  
parrain de  
Milan nous annonça cette dramatique nouvelle.

J'ai retrouvé mon ami Carpenter, l'anarchiste très actif qui mit un peu de désordre dans ma  
vie en  
m'invitant dans des réunions. Ce garçon avait fait à Paris, la connaissance d'un juif allemand  
que la  
France entière allait connaître pendant les événements de mai 68. Pour l'éloigner de ma vie,  
je lui ai  
donné de l'argent et lui ai confié une mission sur la région parisienne.

Je n'avais pas renoncé à ma vengeance contre cette société, qui m'avait tant humilié et fait  
souffrir  
pendant de nombreuses années. Quand je vis en 1968, tous ces étudiants s'agiter et se  
révolter, j'ai  
compris que je n'étais pas le seul à vouloir que les choses changent dans notre société. La  
génération des mal aimés et des jeunes nés après la guerre, elle se révolta et sut se faire  
entendre de  
ceux qui se bouchaient les oreilles et se voilaient la face, afin de ne rien voir et de ne rien  
entendre.

En 1968, je ne me suis pas mêlé à cette agitation dans Paris, car j'avais d'autres projets à réaliser et des vies humaines à sauver du désespoir. Quand nous avions quelques heures de libres, Tonia et moi nous partions en pleine mer, sur le voilier d'Alexandre. Cette petite coque de bois avait une bonne voilure et un bon moteur qui pouvait nous emmener très loin au large, là où on se sentait bien tous les deux.

### Page 113 - (retour à la vie normale) Chapitre 6

Quand nous en avions assez de voir le bateau filer sur les vagues, nous larguions les amarres pour nous laisser bercer par les vagues. Ma douce Tonia s'allongeait à côté de moi, je lui composais des poèmes. Dans mon imagination, je la voyais chevauchant un magnifique étalon noir, je lui disais qu'ensemble nous chevauchions les nuages. Quelques fois, je m'imaginai que nos corps s'élevaient tout doucement en direction d'une belle planète. Cette boule géante et magique, je l'ai appelé, Antoniarès, la mystérieuse planète bleue. Mon imagination nous emportait sur cette belle planète bleue, où je voyais un beau soleil tout blanc. Les rayons étaient bénéfiques et ne blessaient pas les yeux des humains.

Je dis à Tonia, que quand j'ai perdu la mémoire, je voyais dans mes rêves cette planète et son soleil dans le néant où je fus plongé. J'avais l'impression de vivre avec une fée, parce que tout ce qui sortait de son esprit, n'était que beauté et pureté. Son corps et son âme semblaient être si purs, que parfois j' avais peur de souiller cet ange si merveilleux que le ciel avait envoyé sur terre, rien que pour moi.

Sur cette belle planète bleue où je m'évadais avec ma belle Tonia pour y fuir les réalités et les cruautés de la vie, j' y invitais les personnes que j'aimais le plus. Il y avait mes parents adorés, et d'autres amis qui partageaient notre bonheur sur cette terre. Sur cette belle planète bleue, il ne devait y vivre que des anges de pureté, de beauté et de lumière. Avant de pénétrer dans ce lieu magique, nous devions passer dans une grande chambre de purification où il y avait un brouillard

purificateur.

Ce brouillard était tout blanc. Nous devions tous y pénétrer sans aucun vêtements sur nous.

Après avoir traversé cet espace purificateur, nous devions nous sentir léger et transparent  
comme

l'eau pure et claire d'une belle rivière. Nos corps s'étaient débarrassés de toutes ces  
impuretés

malsaines que la terre avait imprimées sur nos enveloppes corporelles. Sur cette planète  
bleue, tout  
semblait pur et sans tâches, il y régnait une extrême pureté. Libérés et débarrassés de toutes  
ces

impuretés, nous pouvions entrer dans le beau et immense jardin qui s'étendait à l'infini. Je  
disais que

les humains ne marchaient pas vraiment dans cet endroit magique, mais que leurs corps  
semblaient  
comme flotter dans l'espace. Nos pieds frottaient de temps en temps le sol qui ne voulait pas  
nous  
retenir trop longtemps.

### Page 114 - (retour à la vie normale) Chapitre 6

Avec Tonia, nous partions très souvent sur ce bateau en pleine mer, là où il y avait un endroit  
magique qui pouvait nous transporter au-delà de cette terre où régnait le mal. Ma douce  
princesse

semblait vivre sur une autre planète quand je l'ai rencontré la première fois. Tonia était une  
jeune

filles très sage, elle évitait les garçons qu'elle trouvait sournois et mal élevés. Elle n'aimait  
pas les

jeunes de la Côte d'Azur, en particuliers ceux qui fréquentaient l'université où elle étudiait.  
Je fus

l'unique garçon qu'elle aima passionnément.

Après avoir vécu durant de longs mois dans ce beau jardin paradisiaque, dans ce monde  
merveilleux

et magique, là où je pensais que notre bonheur serait éternel. Un jour vint, et ce jour-là, sur  
la mer

où nous naviguions, il me sembla que mon corps refusait de s'élever afin de se diriger vers  
notre

belle planète bleue. Ce fut un signal que m'envoya mon destin pour m'alerter d'un danger  
imminent.

Mon corps allait-il de nouveau replonger dans le néant?

Mais je n'en savais rien encore, je me contentais de profiter pleinement, jour après jour, de  
ce

bonheur que la vie m'offrait si généreusement. Rien en ce monde ne pouvait briser ce lien  
indestructible qui nous unissait. Nous ne pensions pas encore au mariage, mais cela

viendrait

sûrement un jour. Je me souviens du jour de notre première rencontre, dans cet asile sordide.

Ce  
jour-là, ce fut pour moi le plus beau de sa vie. Quand un homme parvient à se libérer de  
l'emprise  
néfaste d'un milieu qui ne le rend pas heureux, qui le retient sans raison. Quand le moment  
arrive où  
enfin il réussit à se glisser dans un monde accueillant et humain, ce moment là son corps  
exulte de  
bonheur.

Ce jour là mon corps explosa de joie dans cette journée magnifique où je vis pour la  
première fois  
apparaître un ange. Le bonheur que l'on ressent dans un tel moment, cela est bien difficile à  
expliquer. Tonia Anatolièvna, ma douce et belle princesse, après avoir connu de longs mois  
de  
bonheur, un jour sa belle étoile commença à s'éteindre lentement.

### **(Dans les jardins de l'enfer) Chapitre 7**

Oui, un jour la bonne étoile de Tonia commença à pâlir dans le ciel, et cela commença  
quand j'ai  
quitté inconsciemment la villa Nina. Pourtant, Alexandre avait réussi à la guérir en lui  
offrant de  
longues vacances de rêve. Mais, un an après, elle commença à souffrir de violents maux de  
tête.

Son mal disparut durant plusieurs mois, puis il revint la tourmenter à la fin de  
l'année 1968. Un dimanche matin, elle se mit à délirer, des souvenirs douloureux de mon  
départ  
revinrent la tourmenter et la firent pâlir de frayeur. Ce jour-là, elle ne s'évanouit pas, elle  
nous quitta  
pour toujours, foudroyée par une congestion cérébrale.

### **Page 115 - Chapitre 7 (Dans les jardins de l'enfer)**

Voyant que ma bien-aimée venait de me quitter pour toujours, j'ai perdu la raison. Otto  
appela une  
ambulance pour qu'on me conduise à l'hôpital. A la mort de Tonia, je devins complètement  
fou, un  
fou dangereux à mettre sous très haute surveillance. Alexandre me fit interner et soigner  
dans une  
clinique privée en Suisse. Quand il venait me voir, je ne le reconnaissais pas. Les infirmiers  
durent  
me donner beaucoup de calmants pour apaiser ma souffrance. Quand les drogues ne me  
faisaient  
plus d'effet, je me mettais à hurler comme une bête sauvage.

Je suis resté enfermé dans une cellule pendant trois semaines. Après deux mois  
d'hospitalisation, je  
redevins normal, je me suis retrouvé de nouveau enfermé dans un établissement

psychiatrique, tout  
comme je l'avais été à Nice. On m'avait installé dans une belle clinique de luxe, où de  
charmantes  
infirmières me veillaient, jour et nuit. Je n'attendis pas d'être complètement guéri, je me suis  
enfui  
de cette clinique. J'étais responsable de la mort de Tonia, j'avais détruit et ruiné le bonheur  
d'une  
famille. J'ai pensé que plus jamais je ne trouverais la force ni la volonté de revenir vivre à la  
villa  
Nina.

Je ne voulais plus ressembler à un être humain, je voulais arracher mon passé de mon  
cerveau. Je  
me suis enfui dans la campagne, je devins en quelques jours un animal sauvage. Le soir, je  
sortais  
de ma tanière pour aller voler dans les fermes, des oeufs et des légumes pour les manger  
crus. La  
nuit, je hurlais comme un jeune loup hurlant à la mort, je m'arrachais les cheveux parce que  
des  
souvenirs douloureux me revenaient à l'esprit. J'avais le visage maculé de terre et de sang.  
La nuit,  
je dormais dans des granges abandonnées où les rats me mordaient les jambes.

Je ne sentais plus rien, mon corps se délabrait lentement. On m'avait précipité dans un de  
ces jardins  
de l'enfer, je m'y sentais comme étant un démon égaré et rejeté d'un paradis où je n'avais pas  
mérité  
d'y vivre. De ce lieu de purgation, on ne cessait de me hurler à la face, qu'une famille entière  
avait  
été détruite par ma faute et mon stupide comportement. Le moment du châtement suprême  
était  
arrivé, je devais payer très cher mon crime.

Je dormais n'importe où, et un matin mon corps faillit plonger dans une mare gluante et  
nauséabonde. Je m'étais endormi au milieu d'un pré en friche. J' étais sale et mon corps  
empestait. Un  
jour, j'ai rencontré une femme dans un bois. Elle cherchait des champignons. Quand elle me  
vit dans  
cet état, elle se mit à hurler de frayeur. Elle sembla comme terrorisée, car je ressemblait à un  
animal  
sauvage.

### **Page 116 - (Dans les jardins de l'enfer) Chapitre 7**

Un matin, je me suis réveillé dans la grange d'une ferme, j'ai aperçus une femme qui me  
visait avec  
un fusil de chasse. Elle me dit : "Tu vas te laver, car je t'ai préparé une grande bassine  
d'eau . Je dus

lui obéir, je n'avais pas le choix. Dès que je fus lavé et présentable, elle me donna des vêtements propres. C'étaient ceux de son défunt mari qui était récemment décédé d'une crise cardiaque. Elle n'avait que quarante ans, cette pauvre fermière, elle se retrouvait seule avec sa ferme à exploiter. Elle me dit qu'elle était une française des hautes Alpes, elle avait épousé le propriétaire de cette ferme.

J'ai compris très vite que cette femme autoritaire désirait faire de moi son domestique. J'ai refusé catégoriquement en lui disant qu'elle se trompait d'individu. Je lui ai dit que je n'étais qu'un pauvre être humain perdu et très malheureux. Elle eut pitié de moi, je suis resté quinze jours chez elle. Elle me redonna une apparence d'être humain normal, elle m'obligea à raconter mon passé. Je lui ai raconté une longue période de mon passé. Cette femme me torturait l'esprit, elle se réjouissait de me voir pleurer et souffrir. Son malheur et sa détresse semblait lui faire beaucoup de bien, elle ne se sentait plus seule à souffrir et à se noyer dans son chagrin.

J'ai décidé de quitter cette femme qui devait être un peu folle. Je suis monté dans un car pour aller à Menton. Quand je suis arrivé dans cette ville, j'ai téléphoné à la villa Nina pour prendre des nouvelles de mes parents. Une femme me répondit que monsieur Anatoliévna se reposait dans le salon, elle me fit attendre un moment. Elle alla dire à Alexandre que son fils désirait le voir. Quand elle revint, elle me dit que mon père m'attendait avec impatience.

En entrant dans la villa Nina, un parfum inhabituel que dégageait cette maison me parut étrange. Mon sang se glaça et mon pauvre corps en trembla de frayeur. Je suis entré lentement dans le grand salon, je vis que l'on avait déposé et allumé plusieurs bougies rouges. Alexandre était assis dans un grand fauteuil, il me regarda longuement sans dire un mot. Avant ce drame, j'avais vécu avec un homme gaie et toujours gracieux, je le découvris brisé et anéanti par un énorme chagrin qui semblait vouloir l'emporter loin de ce monde. Une infirmière venait de lui faire une piqûre pour calmer cette détresse qui lui rongait le corps.

Je me suis approché de lui, mon pauvre papa leva la tête avec difficulté. D'une voix souffreteuse et très grave, il me dit : "C'est bien toi, mon petit Norbert. Tu es enfin revenu vers nous". Il trouva la force de se lever, il s'avança pour me serrer dans ses bras. Mon pauvre papa, il en pleura toutes les larmes de son corps.

--Tu vas rester avec moi quelques jours, parce que j'ai besoin de ta compagnie en ce moment, me dit-il en tremblant de bonheur. Il m' apprit que ma maman Toinette nous avait quittés pour toujours. Elle nous quitta trois mois après la mort de sa fille. Ma pauvre maman Toinette fut emportée par un immense chagrin qu'elle ne put maîtriser, ses forces l'abandonnèrent pour toujours. Quand je suis enfui de l'hôpital, je n'ai pas trouvé le courage d'aller la voir, je n'étais plus en état de le faire. Je n'aurais pas eu le courage ni la force de la prendre dans mes bras, me sachant pleinement responsable de la mort de sa fille.

La nouvelle de sa disparition me fit de nouveau souffrir. Il ne me restait plus que mon pauvre papa à aimer. Je compris que son aide allait m'être d'un grand secours. Il fallait absolument que mon père parvienne à surmonter son immense chagrin, sans quoi il ne vivrait pas très longtemps. Je lui promis de rester avec lui, tout le temps qui serait nécessaire pour l'aider à oublier ce drame. Les trois premiers jours que nous avons passé ensemble, furent très difficiles et pénibles. Alexandre pleurait sans discontinuer car son immense chagrin lui mortifiait le corps et le précipitait dans le néant.

Mon pauvre père se mourait devant moi, je me sentais impuissant face à cette immense détresse qui l'accablait et lui rongait les entrailles. J' adorais et je vénérais cet homme qui m'avait sorti de ma misérable condition. Il m'avait chaleureusement accueilli chez lui sans me connaître. Les membres de sa famille m' avaient donné tant d'amour et d'affection. Alexandre m'avait offert la main de sa fille pour me rendre encore plus heureux en ce monde. Nous devions nous marier au début de l'été de 1969.

Pour ce père adoptif, cet être humain si exceptionnel qui m'avait tout donné, en cet instant

crucial de  
son existence, je ne pouvais rien faire pour l'aider à surmonter son immense chagrin. Ma  
dette était  
immense, je pris conscience que j'allais devoir m'en acquitter rapidement. Pour le sortir du  
néant,  
j'ai demandé à mon ami Otto, de sortir du couvent où il s'était réfugié pour prier. Otto sortit  
de sa  
retraite, il m'aida à reconforter mon beau papa. Je ne voulais pas qu'il meurt.

### Page 118 - (Dans les jardins de l'enfer) Chapitre 7

J'avais une mission géante à accomplir, c'était pour moi un nouveau et rude combat à  
entreprendre.  
Sans cet homme d'église, je n'aurais jamais trouvé la force ni la volonté d'aider mon pauvre  
papa qui  
se mourait devant moi. Avec Otto, je réussis à le faire sortir de la villa, nous l'avons  
emmené sur son  
voilier faire de longues promenades en mer.

Plusieurs fois, j'ai dit à Alexandre, qu'avec Tonia nous partions souvent, très loin au large  
quand  
nous avons un moment de libre. Je lui ai raconté que très souvent, nous nous endormions  
enlacés  
sur le bateau et que nos corps s'élevaient doucement et partaient sur notre belle planète  
bleue, que j'  
avais appelée, "Antoniariès". Pour le faire sortir de sa profonde détresse, je lui ai demandé de  
se  
mettre à peindre des toiles. Elles devraient représenter, Tonia et maman Toinette, vivant sur  
cette  
belle planète bleue.

Cette idée eut un effet positif et lui redonna goût à la vie. Pendant des jours, mon beau papa  
se mit à  
peindre plusieurs tableaux. Je l'ai entraîné dans mon monde magique et virtuel où je me  
réfugiais  
avec Lisa quand je déprimais. Je m'imaginai des personnages mystérieux qui avaient tous  
le  
pouvoir de guérir tous les maux dont souffraient les humains. Quand il eût terminé de  
peindre  
quelques toiles, il me les montra. En les voyant, je fus émerveillé.

Elles représentaient ces paysages imaginaires qui étaient dans mes rêves. Sur une toile, je  
vis Tonia  
et ma maman Toinette s'élevant dans le ciel et partant vers notre planète bleue. J'avais  
vaincu cette  
gigantesque épreuve qui m'était apparue comme une mission impossible. Alexandre parvint  
à  
surmonter son chagrin, je lui ai

demandé de s'occuper avec Otto, du centre d'accueil que j' avais créé pour aider les enfants abandonnés de la noblesse. J'ai dis à Alexandre que ma mission était terminée, je devais  
m'éloigner  
de sa vie pour quelque temps.

Mon beau papa devait très vite refaire sa vie, j'ai jugé que ma présence à ses côtés n'était  
plus  
vraiment indispensable. Je devais le quitter car une autre femme allait prochainement  
réapparaître  
dans la vie de cet homme qui avait encore une longue route à parcourir. Alexandre sortit  
progressivement des chemins de l'enfer qui l'avaient engloutis.

### **Page 119 - (Dans les jardins de l'enfer) Chapitre 7**

Le jour de mon départ, j'ai passé cette dernière journée en compagnie de mon beau papa et  
de mon  
ami Otto. Une dernière fois, nous sommes aller nous promener sur les sentiers abrupts où  
nous  
avons couru ensemble quand je suis arrivé à la villa Nina. Nous sommes aller naviguer sur  
l'océan,  
nous nous sommes arrêtés une dernière fois à l'endroit où nous rêvions avec Tonia. Plus  
jamais nos  
corps enlacés s'élèveraient pour rejoindre notre planète Antoniarès, plus jamais.

Cette journée ne fut pas magnifique, ce fut pour moi seulement un jour de deuil et de grand  
recueillement. A la fin de cette journée, j'ai quitté ceux qui m' avait tant aimé et m'avaient  
donnés  
tant de bonheur et d'amour. Dans cette journée d'adieux, je suis allé me recueillir sur la  
tombe de  
mes deux amours. J'ai quitté mon beau papa Alexandre et Otto le prêtre. Ils  
m'accompagnèrent à la  
gare de Menton. J'ai quitté cette bonne ville, avec seulement un sac de voyage et quelques  
sous en  
poche.

Ce jour là j'ai pleuré toutes les larmes de mon pauvre corps, je suis resté très courageux et  
digne. Je  
n'ai pas voulu partir en ayant l'air d'un jeune homme profondément désespéré. J'ai embrassé  
longuement ces deux grands hommes, ces géants qui me restait encore à aimer sur cette  
terre. De la  
fenêtre du train, en larmes, j'ai crié que j'allais  
vivre et me battre intensément pour donner un sens à ma vie. Le train s'éloigna lentement de  
cette  
ville, et le jeune homme qu'elle avait accueilli à la fin d'un hiver froid, il repartit d'où il vint,  
des  
profondeurs du néant.

## - Chapitre 8 (Mon ami Norbert)

Effectivement ce train renvoya le pauvre Norbert de Monchavet dans les profondeurs du néant.

Mon ami Norbert mourut dans sa trentième année. En 1969, j'étais moi aussi un pauvre jeune homme, mon enfance ne fut guère

meilleure que celle de ce garçon que j'allais rencontrer cette année-là. La première fois que je le vis, il gisait sur un lit d'hôpital, dans une ville de Normandie, à Rouen pour être plus précis.

Moi, on m'avait ramené par avion de Sicile, où j'avais tenté pour la quatrième fois de mettre fin à mes jours, parce que je ne désirais plus vivre dans cette société qui n'avait rien à m'offrir de valable.

Dans cet hôpital de Rouen, un matin, on y amena un jeune homme qui ressemblait à un mort vivant.

On l'avait ramassé inanimé sur un terrain vague à la sortie de la ville, et après l'avoir examiné et lavé on l'amena dans ma chambre où j'étais seul.

Ce malade avait vingt cinq ans, il paraissait en avoir dix de plus. Quand je le vis la première fois, ce garçon me fit énormément de peine. Jamais dans ma vie je n'avais encore vu d'homme dans un tel état de délabrement. Son visage et ses yeux laissaient paraître une immense détresse. La première nuit qu'il passa dans cette chambre, il ne cessa de parler en dormant, de remuer et de gesticuler, comme s'il voulait serrer quelqu'un dans ses bras.

Il appela très souvent une certaine Tonia. Il me sembla aussi qu'il s'enfonçait la tête dans l'oreiller pour pleurer discrètement. Je n'étais pas un garçon très causant, mais avec ce jeune homme qui avait besoin d'aide, je ne pus rester indifférent à sa souffrance et à sa détresse qui semblaient lui dévorer le corps.

## Page 120 - (mon ami Norbert) Chapitre 8

Il me raconta l'histoire de sa pathétique vie. Les épisodes de sa vie se gravèrent profondément dans ma mémoire, et la souffrance de ce jeune homme me traversa le corps tout entier. Toutes les nuits dans mon sommeil, je me transformais en jeune Comte, je devenais Norbert de Monchavet. Je

marchais comme lui dans ces jardins de l'enfer et de ceux du paradis où il avait vécu durant  
de  
longues années.

Ce garçon mit fin pour toujours à ma série de suicide, il me donna envie de vivre et de  
poursuivre  
mon destin. Un destin qui avait peut-être de bonnes choses à m'offrir. En ma compagnie, il  
reprit  
des forces et goût à la vie. Il m'apprit qu'avant d'échouer à Rouen, il avait vécu à Menton  
dans une  
famille très spéciale. La Normandie était l'endroit où son père adoptif  
avait rencontré sa future femme. Norbert pensa que lui aussi, dans cette région il  
découvrirait une  
autre vie.

Mais ce pauvre garçon semblait être au bout de sa vie quand il échoua dans cet hôpital.  
Nous  
sommes devenus très vite de grands et bons amis, car à cette époque j'avais besoin de  
quelqu'un  
pour m'accrocher à la vie, parce qu'elle basculait dans le vide, elle aussi. Nous avons  
besoin, l'un de  
l'autre, pour nous motiver et marcher ensemble dans cette vie qui nous  
avait tant fait souffrir et sauvagement mortifier tous les deux. A la sortie de l'hôpital, je l'ai  
emmené  
dans un foyer pour jeunes qui avaient des problèmes, je lui ai trouvé un emploi dans une  
entreprise  
du bâtiment. Norbert retrouva assez rapidement une vie presque normale, il commença à  
écrire  
l'histoire de sa vie sur des cahiers d'écoliers.

Il espérait pouvoir intéresser un éditeur. L'histoire de la vie d'un bâtard de la noblesse, dont  
le père  
était Comte. Cela pourrait-ils intéresser des lecteurs? Norbert s'exprimait très bien, en  
paroles, et on  
devinait qu'il avait fréquenté des membres de la haute société. Mais par contre, pour ce qui  
était de  
l'écriture et la grammaire, ce n'était pas très brillant.  
Moi, je n'étais pas un grand champion du maniement des mots et de la grammaire, mais à  
côté de  
lui, je me sentais légèrement au dessus.

Deux mois après notre sortie de l'hôpital, il m'emmena aux environs de Versailles pour me  
faire  
visiter le château et le grand domaine que possédait avant sa mort son vrai père, le Comte de  
Monchavet. Mais à cette époque, Norbert n'avait pas encore récupéré son titre et sa fortune,  
et cela  
ne se ferait certainement jamais. Mon ami me fit visiter son grand domaine et son château,  
que j'ai

appelé dans ce roman, les Trois fontaines. Moi aussi dans mon enfance, j'ai vécu dans un  
petit  
village où il y avait un château. Mon grand père y travaillait comme bûcheron.

### Page 121 - (mon ami Norbert) Chapitre 8

L'histoire de mon enfance ne fut pas très différente de la sienne, sauf que moi je n'étais pas  
le fils  
naturel d'un Comte fortuné. Le château de Norbert était plus beau que celui de mon village,  
et le  
domaine beaucoup plus vaste. Quand nous arrivâmes sur cette grande propriété, il me prit  
par la  
main, comme si j'avais été son père. Il ferma les yeux un instant, puis il m'entraîna à travers  
bois et  
champs, où nous allâmes saluer les fermiers qui travaillaient jadis pour son père. Ces gens le  
saluèrent et l'appelèrent, petit Comte, en souvenir de leur patron disparu.

A la tombée de la nuit, il me fit pénétrer dans une petite forêt où il avait l'habitude de se  
rendre avec  
son père. Dans cet endroit romantique et mystérieux, il m'apprit à hurler comme un loup  
hurle à la  
mort. Cet instant fut si émouvant que je compris à quel point ce garçon adorait et vénérât  
son père  
qui n'était plus de ce monde.  
Norbert me plongea longuement dans toute la période de son enfance et me fit partager ses  
instants  
de misère et le peu de bonheur que sa vie daigna lui offrir dans cet environnement. Il sentit  
que  
j'étais le seul en ce monde à pouvoir comprendre toute la souffrance que son horrible destin  
lui avait  
fait endurer. Son passé et ses souvenirs m'emportaient au-delà de ce  
monde où je vivais, je pensais que sa vie était à la fois terrible et magnifique. Ce jeune  
homme au  
passé exceptionnel avait connu et vécu un grand et bel amour avec cette jeune fille qu'il  
rencontra  
dans le midi de la France.

Dans ma jeune vie, je n'avais rien connu ni vécu d'aussi merveilleux dans ce monde, et il me  
restait  
tout à découvrir pour trouver le bonheur. Norbert avait eu un passé très différent du mien, et  
le  
bonheur qu'il connut ne fut que de courte durée. Mon ami Norbert resta plus de six mois en  
ma  
compagnie.

Quand je sentis qu'enfin il avait repris goût à la vie, je lui ai demandé de retourner vivre  
dans sa  
famille d'adoption. Je ne comprenais pas pourquoi il avait abandonné son père adoptif pour  
venir se

perdre dans une région qui n'avait probablement rien à lui offrir. Son papa Alexandre et son grand ami Otto l'aimaient et avaient certainement besoin de sa présence à leurs côtés. Il partit les rejoindre à Menton. Quelques jours après, je recevais une longue lettre qui m'apprenait que son beau papa allait bien. Otto, son grand ami, l'aidait merveilleusement bien dans ce centre qu'il avait créé pour les bâtards de la noblesse. J'appris aussi que son papa avait fait la connaissance d'une jeune femme très charmante.

De savoir mon ami de nouveau heureux, cela me rendis fou de bonheur et de joie. Je pensais que si je ne m'étais pas intéressé à lui, alors il serait peut-être mort. On l'aurait retrouvé gisant ou peut-être mort sur un terrain vague, le corps chargé de drogues.

### Page 122 - (mon ami Norbert) Chapitre 8

Mon ami était loin de moi, mais j'avais en ma possession ses cahiers d'écoliers où il y avait écrit l'histoire de sa vie, chaque jour je pouvais, la lire et la relire. En 1975, il m'invita à venir le voir dans le midi où il vivait avec son père adoptif. Quand je suis entré dans son univers, j'ai compris que c'était réellement un endroit magique et merveilleux, et non pas le fruit de son imagination. Il me présenta à son beau papa. Cet homme de soixante dix huit ans était un géant au visage à peine marqué par un passé hors du commun. Il me présenta sa nouvelle épouse. C'était une femme qui avait une trentaine d'années de moins que lui, elle était très jolie et gracieuse.

Cet homme qui avait traversé lui aussi les jardins de l'enfer et ceux du paradis, il poursuivait sa vie et coulait des jours paisibles dans sa villa avec sa nouvelle femme, son fils adoptif et son ami Otto, qui ne l'avait plus jamais quitté depuis le départ de Norbert. Norbert m'emmena partout où il connut le bonheur avec sa belle princesse, Tonia Anatoliévna. Il me montra des photos d'elle, je découvris que c'était une magnifique jeune femme. C'était cette merveilleuse princesse qui hantait ses nuits de cauchemars. Sa douce Tonia semblait être présente, partout où il m'emmenait, et parfois il me semblait aussi que j'entendais sa respiration et ses éclats de rire.

Norbert ne chercha pas une autre princesse, car les souvenirs de sa bien-aimé étaient  
profondément  
gravés dans son coeur et dans son esprit, il n'y avait pas de place pour une autre femme.  
Durant cette courte période que je pus passer avec lui, il m'emmena plusieurs fois sur le  
bateau de  
son père, nous partîmes souvent ensemble sur cette belle planète bleue afin d'y rejoindre ses  
deux  
amours perdus. Il me donnait à respirer une espèce de poudre très fine, et quelques minutes  
après  
nous partions sur ce merveilleux paradis où nous y restions plusieurs heures en compagnie  
de celles  
qu'il avait tant aimées sur terre. Je dus quitter à regret mon ami et son beau et merveilleux  
paradis.

Je l'ai laissé à sa vie et à ses souvenirs, qui étaient maintenant bien gravés dans mon  
cerveau.  
Ma place n'était pas avec lui, car j'avais ma petite famille et mon univers à moi. Mon ami  
Norbert  
mourut quelques mois après que je l'eus quitté. Un matin, il s'en alla avec le bateau de son  
père au  
point magique qui l'emportait sur sa merveilleuse planète bleue, il fut emporté par une  
grande  
tempête. Ce jour-là, il disparut à jamais dans les profondeurs de l'océan, où dans les airs afin  
de  
rejoindre ses deux amours qui devaient l'attendre impatiemment.

### Page 123 - (mon ami Norbert) Chapitre 8

Des êtres comme Norbert, ne peuvent disparaître à jamais de la surface de la terre. Sa  
souffrance fut  
si grande qu'elle en laissa d'énormes sillons dans le sol et dans les airs. Norbert, le petit  
Comte de  
Monchavet, n'est pas vraiment mort, il revient sur terre quand la lune est entière et brille  
dans un  
ciel étoilé sans nuages.

Il revient et marche sur son grand domaine du château des trois fontaines, il hurle comme un  
jeune  
loup à la mort. Si une nuit vous passez dans une forêt près de Versailles, et que vous y  
entendez des  
hurlements de loups, vous saurez que le Comte de Monchavet et son fils s'y promènent main  
dans la  
main sur leur domaine.

Norbert a quitté ce monde qui l'a tant fait souffrir. Il est parti rejoindre sa belle princesse  
Tonia et sa  
douce et tendre maman Toinette, car sa vie sans la présence de ces deux femmes  
merveilleuses,

n'avait plus aucun sens pour lui.

Il devait terriblement souffrir de leur disparition, et les souvenirs de son bonheur perdu lui rongeaient le corps un peu plus chaque jour. Il n'a pu résister à l'appel de l'amour de ces deux êtres

qui étaient son unique raison d'être et de vivre sur cette terre qui l'a rejeté sans pitié.

L'histoire de sa  
vie me fait horriblement souffrir quand j'y repense.

Norbert aurait eu une belle et merveilleuse vie, si sa mère l'avait confié dès sa naissance à son vrai

père, le comte de Monchavet. Sa mère s'est inconsciemment acharnée et vengée sur lui, parce que le

comte ne l'a pas épousée et l'a jetée dans les bras d'un pauvre homme qui n'était pas de son milieu.

Le milieu de sa mère était celui de la noblesse, malgré qu'elle ne fût qu'une bâtarde, la fille d'une

aide soignante et d'un grand et beau baron. La vie de Norbert fut détruite et gâchée stupidement.

Soit heureux, là où tu es, mon grand ami. J'espère un jour te retrouver, toi et les tiens sur ta planète magique.